This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

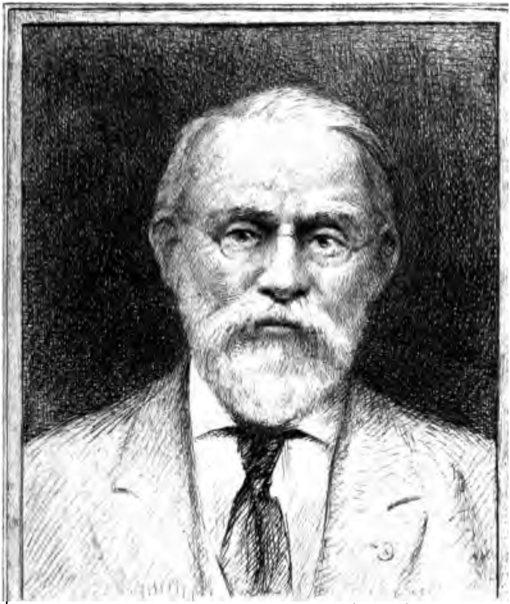
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Juin 1740.

Premiere Partie.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 Trévoux, & dédiés à Son Altesse Séré nissime Monseigneur le PRINC SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1740.

Premiere Partie.

Imprimé à Paris, & se vend
A LYON,
Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SON
commencés au mois de Janvie
1701. & se vendent 15 s. le mois
en blanc, & brochés 16 s.

Années.

Dunning
Nijhoff
1-31-36
31472

1701.	9.	vol.	1721.	12.	v.
1702.	12.	v.	1722.	12.	v.
1703.	12.	v.	1723.	12.	v.
1704.	12.	v.	1724.	12.	v.
1705.	12.	v.	1725.	12.	v.
1706.	12.	v.	1726.	13.	v.
1707.	12.	v.	1727.	12.	v.
1708.	12.	v.	1728.	12.	v.
1709.	12.	v.	1729.	12.	v.
1710.	12.	v.	1730.	12.	v.
1711.	12.	v.	1731.	12.	v.
1712.	12.	v.	1732.	12.	v.
1713.	12.	v.	1733.	12.	v.
1714.	12.	v.	1734.	12.	v.
1715.	12.	v.	1735.	14.	v.
1716.	12.	v.	1736.	15.	v.
1717.	12.	v.	1737.	13.	v.
1718.	12.	v.	1738.	13.	v.
1719.	12.	v.	1739.	14.	v.
1720.	5.	v.	1740.	6.	v.

Printed in

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1740.

Premiere Partie.

ARTICLE XLII.

THE FABLE OF THE BEES; or Private vices, publick benefits. With an Essay &c. London Printed for J. Tonson &c 1732. C'est-à-dire, *la Fable des Abeilles, où les vices des Particuliers, profits du Public. Avec un Essai sur la Charité & les Ecoles de Charité; une Recherche sur la nature de la société &c. A Londres imprimé pour J. Tonson à la tête de Shakespear*

sur le Strand 1732. in-8°. *sixiéme édition.*

L'Auteur de cet Ouvrage singulier essay d'abord, dans une Préface d'environ seize pages, de dissiper les justes préjugés, que le seul titre doit faire naître dans l'esprit d'un Lecteur. Il ne vise, dit-il, qu'à montrer qu'il est impossible de joindre tous les avantages qu'on trouve dans une nombreuse & puissante Société à toute l'innocence de l'âge d'or. Si on lui demande à quoi bon s'étendre si fort sur une vérité toute simple, que le bon sens, indépendamment d'une pareille instruction, fait démêler à quiconque pense, & dont les développemens présentés sous le jour où il les montre peuvent autoriser les plus monstrueux déreglemens; il répond, que seul fruit qu'il attend de son travail est le divertissement de ses Lecteurs; qu'il devroit naturellement en produire un autre, c'est de corriger

la mauvaise humeur de ces misantropes ; de ces Censeurs éternels des vices d'autrui, par la considération des bienfaits inestimables dont sont redevables à ces vices, & par la part plus ou moins grande qu'ils ont toujours eux-mêmes aux abus qu'ils voudroient réformer. Il en est, dit-il, des vices dans l'état, comme des boues qui inondent les rues de Londres. En vain les gens qui vont à pied en gémissent. Le bon Citoyen n'y trouve point à redire, parce qu'elles sont une suite de la félicité publique. Le reste de la Préface est employé à rendre compte des justes contradictions qu'a essuyé cet Ouvrage de la part de plusieurs Particuliers, & même des Tribunaux publics.

A cette Préface succéde une Piéce d'environ quatre cens Vers intitulée, *la Ruche Grondante*, ou *les Fripons devenus honnêtes Gens*. En voici le précis. Une vaste Ruche renfermoit une nombreuse Société d'Abeilles, qui, avec les mœurs des Sociétés Humaines en avoient

les vices. Les Médecins y étoien Charlatans, les Prêtres de Jupite Hipocrites, de braves Guerrier mutilés & infirmes y languissoient dans l'indigence, tandis que ceux qui n'avoient jamais vû le danger, jouissoient des honneurs & des récompenses Militaires. Les Rois y étoient la duppe d'un Ministére fourbe & interessé, l'or faisoit pencher la balance de Thémis, & sa sévérité ne s'exerçoit que sur ceux, que le défaut de crédit ou de richesses livroit à la rigueur de ses Arrêts. La mauvaise foi & la fraude régnoient dans le Négoce. L'inconstance regloit leurs parures, leurs ameublemens, leurs équipages. Elle présidoit au choix & à l'assaisonnement de leurs mets. La même inégalité; qui dominoit à leurs Tables, s'étendoit à leurs Loix. Une action, pendant un tems légitime, devenoit un crime au bout de six mois. En un mot chaque portion de la Société étoit en proye au vice, *& cependant la masse totale étoit un Paradis*, c'est l'expression de l'Au-

teur. Recherchée pendant la Paix, redoutée pendant la Guerre, estimée des Etrangers, la Nation renfermée dans cette Ruche devenoit l'arbitre des Ruches voisines, & tenoit entr'elles la balance. Ses crimes faisoient sa grandeur, & la vertu formée aux ruses par la politique étoit devenu amie du vice.

Les stupides Abeilles méconnurent leur bonheur, & les bornes prescrites à la félicité des mortels. Les Membres les plus fourbes de cette Société gémissoient de l'iniquité des autres, & au moindre contre-tems qui dérangoit leurs projets, ils s'écrioient effrontément, ô Dieux bons! ô eussions-nous seulement de la probité. Jupiter indigné de leurs murmures jura dans son courroux, qu'il délivreroit de la fraude cette Ruche criaillarde. Et il le fit. Mais quelle désolation ne vit-on point succéder bien-tôt à leur premiére prospérité? Les mœurs se réformerent, la justice & la Tempérance prirent la place du Déreglement & du Luxe. La

Paix & l'Abondance regnent par tout. On commence à se mocquer de cette gloire frivole, qui est le triste fruit des combats. On ne voulut plus de guerre, que pour la défense de la Patrie, de ses droits, de sa liberté. Les Arts, Ministres des Plaisirs & du Faste, désertent la Nation, & entraînent à leur suite les Artisans qu'ils employoient. Contentes de leur médiocrité les Abeilles ne couvrent plus la Mer de Flottes destinées à rapporter chez elles les dépouilles de l'Univers. Affoiblies par ces déchets, elles furent attaquées par un grand nombre d'ennemis. La Victoire fut le fruit du courage des Abeilles vertueuses; mais elle leur couta chere. Elles l'acheterent au prix de plusieurs milliers de leurs braves. Ce qui en resta, endrurci par les fatigues & les travaux, regarda le repos même comme un vice; & pour se mettre à l'abri de l'indolence, se retira dans le creux d'un Arbre, réduit à la triste satisfaction que peut donner la vertu.

La Morale de la Piéce est détaillée en vingt-cinq Vers. Elle finit par cette pensée, *que ceux qui veulent faire renaître l'âge d'or doivent être aussi prêts à vivre de gland qu'à vivre vertueux.* L'Auteur pouvoit faire aux Lecteurs grace de l'explication. Le sens de son Apologue n'étoit point une énigme. Nous ne sommes point étonnés qu'il ait été embarassé, comme il l'avoue dans sa Préface, du nom qu'il donneroit à cet Ouvrage, *il manque, dit-il, de la vraisemblance nécessaire à un Conte, & il est trop long pour une Fable.* Il paroît que l'Auteur ne connoît gueres les régles de ces sortes de Poëmes. L'ame de la Fable, c'est la fiction, c'est l'allégorie dont le déguisement délicat, en prêtant aux objets les finesses du mistére sçait en écarter les ténébres, & travestit, sans la cacher aux yeux du Lecteur, la vérité qu'on veut lui présenter. Ce n'est point-là ce que nous offre la Ruche murmurante. Cette Piéce n'a d'allégorique que le seul nom

Au mot près *de Ruche & d'Abeilles* répété de loin à loin, la fiction disparoît dans tout le cours de la Piéce. L'Abeille n'y joue pas plus de role, que la Choüete, l'Ours ou l'Esturgeon. Les mœurs de l'animal, font place par tout à celles de l'homme, qui y sont exposées le plus simplement, & le plus littéralement qu'elles puissent l'être, & dans le contraste le plus marqué avec le caractére, & les opérations convenables à une Abéille. Ce n'est donc pas par son étendue, c'est par sa nature même, que ce Poëme réduit son Auteur à ne pouvoir lui donner le nom de Fable. Il ne mérite pas mieux celui Conte. Non qu'il manque de vraisemblance, comme se l'est imaginé M. Mandeville; rien n'est plus dans les mœurs; mais parce qu'une Dissertation vague & purement philosophique sur le fondement des Sociétés humaines, enveloppée dans un tissu de faits mal assortis, sérieux par eux-mêmes, & plus sérieusement narrés, ne fut jamais un Conte.

Commentaire , & qu'ils
réunies dans ce volume.
remiére eſt une Recherche
rigine de la Vertu Morale.
développer, il remonte à
e des Sociétés Humaines.
dans le monde des Philo-
uſés & politiques, qui, pour
e leur ambition, formant le
le s'aſſujettir les hommes,
s apprivoiſer comme on ap-
un Eprevier ou un Loup,
ent à examiner le naturel
re qu'ils penſoient à rendre
ſociable. Ils comprirent
qu'étant un animal plein

me de dompter, que de satisfaire se
appetits. Comme le soin de prouve
cette maxime a toujours été une tâ
che bien difficile, les Philosophes &
les Moralistes de tous les tems on
employé les plus grands efforts d
leur esprit, & de leur éloquence
appuyer une assertion si utile. Ma
en vain auroient-ils établi ce prin
cipe sur les fondemens les plus so
lides. La simple démonstration n
ramenoit point encore les homme
à la pratique. Le moyen de le
engager à démentir leurs inclina
tions naturelles & à préférer le bie
des autres au leur, si on ne leu
ménageoit un équivalent, qui fu
le prix de cette violence. Il éto
cependant impossible d'un autre cô
té de ménager à chaque homme,
pour chaque acte particulier d'ab
négation, des dédommagemens pr
portionnés à ses goûts. Que firen
nos Philosophes? Au lieu d'un équ
valent réel, ils en inventerent u
imaginaire & universel, assorti
tous les cas & à toutes les situatio
particuliéres, qui ne coutât rie

. qui fut cependant une
e bien flatteuse pour
la recevroient.

oient observé qu'il n'y avoit
l'humeur si farouche, qui ne
ensible à la louange, point
... vil mortel, qui put patiemment soutenir le mépris. Ils en conclurrent, que la flatterie étoit le plus puissant ressort, qu'on pût mettre en œuvre pour tourner les hommes à son gré. Faisant jouer cet *ensorcelant engin*, ils vanterent la supériorité qu'a notre nature sur celle des autres animaux; prodiguérent des éloges sans bornes aux merveilles de notre sagacité, à la vaste étendue de notre intelligence, à la rationalité de nos ames. S'étant insinués par cet artifice dans l'esprit de ces sauvages, ils commencerent à les former aux notions d'honneur & de honte, représentant l'une comme le plus grand des maux, & l'autre comme le souverain bien de l'homme. Ces fondemens jettés, ils leur firent entendre combien des Créatures si sublimes dérogent à la

dignité de leur nature en s'occupant à satisfaire des appetits, qui leur étoient communs avec les plus vils animaux, & en négligeant ces attributs relevés, qui leur donnoient la prééminence sur tous les êtres visibles. Les Politiques avouoient que ces penchans grossiers étoient vifs & pressans ; mais ce n'étoit que pour en conclure, que la gloire de les vaincre croissoit par la difficulté du succès.

Pour faire servir l'émulation à leur projet, ils partagerent l'espece humaine en deux classes. La premiére composée de ces gens esclaves de la volupté, cédans sans résistance aux désirs les plus grossiers, qui toujours attentifs aux plaisirs présens & immédiats, étoient incapables d'abnégation, de penser à autre chose qu'à leur propre satisfaction, incapables de faire servir leur raison à d'autre usage, qu'à celui de relever le goût de leurs plaisirs sensuels. C'étoit, à en croir nos rusés Philosophes, le rebut & la lie de l'espéce humaine, n'ayan

de l'homme que la figure, & ne différant des animaux que par l'arrangement de leurs membres.

La secondes classe, fut formée de ces ames fortes & élevées, qui débarrassées d'un amour propre grossier regardoient le soin de se perfectionner le cœur & l'esprit, comme l'occupation la plus digne de l'homme, méprisoient tout ce qui les rapprochoit des êtres destitués de raison, combattoient par ce principe leurs instincts les plus violens, & se faisoient une guerre éternelle à eux-mêmes pour procurer la paix & la félicité des autres. Nos Politiques appelloient ceux-ci, les vrais modéles de l'humanité, les seuls qui méritassent le nom d'hommes, des êtres plus supérieurs à tout le reste de leur espéce, que l'autre classe n'étoit au-dessus des plus vils animaux.

Telle fut la méthode, qui façonna les hommes encore sauvages, d'où il s'ensuit évidemment, dit l'Auteur, que les premiers élémens de devoirs moraux tracés par d'adroits

politiques pour rendre les hommes utiles les uns aux autres, ont été principalement dressés afin que les ambitieux en tirassent un plus grand avantage, & pussent gouverner un plus grand nombre de leurs semblables avec plus d'*aise & de sécurité.*

Malgré l'opposition de leurs goûts, les deux classes concoururent de concert à se livrer aux impressions qu'on voulut leur donner. Les uns & les autres y trouvoient également leur compte par des voyes différentes. L'homme aux sentimens nobles avoit la gloire pour récompense. L'homme livré aux penchans grossiers s'étoit apperçû plus d'une fois, que plus il apportoit d'empressement à les satisfaire, plus il y avoit trouvé d'obstacles, plus il en avoit essuyé de fâcheux retours ; qu'ainsi pour l'intérêt même de ses goûts, il étoit à propos de mettre souvent plus de circonspection dans les démarches à faire pour les contenter. Mais ce qui le déterminoit bien plus forte-

ment à entrer dans les arrangemens du sistême politique, & à exalter d'autant plus les maximes de désintéressement & de zéle pour le bien public, que son cœur étoit plus esclave des passions opposées à ces sentimens, c'est qu'il se voyoit par cet arrangement, plus en état de les servir.

Il se voyoit par-là débarrassé de la foule de concurrens qu'auroit opposé à ses appetits la classe des hommes enyvrés du seul amour de la gloire, & occupés à y sacrifier tout autre désir. Il se trouvoit même enrichi non-seulement des biens que ceux-là abandonnóient aux ames sensuelles, mais encore enrichi de mille avantages, que le zéle actif & industrieux de ces ames élevées procuroit à la société en courant après leur brillante chimére. Les uns donc pour jouir du fruit du travail & de l'abnégation des autres, & satisfaire plus impunément leurs appetits grossiers, & les autres pour s'attirer, par leur résistance continuelle à leurs inclina-

tions les plus naturelles, de flatteurs éloges, & l'admiration de la multitude, s'accorderent avec les Politiques, qui vouloient les asservir, à appeller VICE toute action faite pour contenter ses appetits, quand on pourroit y entrevoir la moindre apparence, ou qu'elle devint désavantageuse à quelque Membre de la Société, ou qu'elle put rendre celui qui en seroit l'Auteur moins propre à servir ses semblables; & le nom de VERTU, à toute action par laquelle, en faisant violence aux mouvemens de la nature, on essayeroit ou d'être utile aux autres, ou de dompter ses passions, par le seul motif d'agir en honnête homme.

M. Mandeville, c'est le nom de l'Auteur, se fait une objection fondée sur ce qu'aucune Société ne s'est civilisée, avant que le plus grand nombre de ceux qui la formoient se soient accordés à établir parmi eux quelque culte Religieux; qu'ainsi les notions du bien & du mal, la distinction entre la la vertu & le vice, n'étoient point

une invention des Politiques, mais l'Ouvrage de la Réligion.

Il n'eut pas été difficile à l'Auteur de se tirer avec avantage de cette objection; mais ce n'eut été qu'en établissant des principes dont la solidité eut été plus ruineuse encore pour son sistême, que pour l'objection proposée. Il prend donc le parti d'éluder plûtôt l'objection que d'y répondre, en disant qu'il parle non des Juifs ou des Chrétiens, mais des hommes dans l'état de nature & dans l'ignorance du vrai Dieu; que les fausses Religions étoient incapables d'exciter les hommes à la vertu, d'où il conclut finalement encore, que plus on fait de recherches plus on doit être convaincu, que les vertus morales sont *les politiques rejettons qu'a produit la flatterie par son mariage avec l'orgueil.*

Il semble que ce petit Traité devoit finir là; l'Auteur en effet avoit rempli son plan. Mais il prend brusquement l'essor, comme s'il commençoit un nouveau sujet, unique-

ment pour nous dire dans un ressassement postiche & déplacé ce qu'il nous a déja dit, & ce que le Laboureur sçait comme le Philosophe, que les hommes sont fort sensibles aux louanges, qu'ils sont capables de faire de grandes choses dans la vûe de mériter des éloges. Il répete, sans même entreprendre de le prouver, que c'est-là le motif de leurs belles actions, & si on lui objecte, que des actions vertueuses faites dans le silence sans autre motif que l'amour de l'honnête & du bon, ne sçauroient avoir pour but l'applaudissement du Public, il se contente d'avancer, sans preuve, que les Auteurs sont payés de leur peine par le plaisir de contempler leur propre excellence, espéce d'orgueil plus rafiné encore que tous les autres.

Il n'est pas surprenant qu'avec ces principes M. Mandeville dégrade les sentimens les plus respectables. La compassion est chez lui un vice, partage ordinaire des ames foibles, des femmes, des enfans,

source de bien des désordres. Il n'y a point de mérite, dit-il, à tendre une main secourable à un enfant prêt à tomber dans le feu. L'action n'est ni bonne ni mauvaise; & quelque avantage qui en revienne à l'enfant, c'est soi-même qu'on oblige. On auroit trop souffert de le voir tomber sans s'efforcer de l'empêcher; & c'est le goût de notre propre conservation qui nous force à le faire. Ce qui suit immédiatement de cette doctrine, c'est qu'aucune de nos actions n'est ni bonne ni mauvaise; puisque toutes, & les plus vertueuses selon lui, ont pour motif de satisfaire quelqu'un de nos penchans naturels, quelque intérêt de notre amour propre.

Voilà les solides fondemens que M. Mandeville donne pour base à la doctrine enseignée dans sa Fable des Abeilles. Le sages tempéramens par lesquels il cherche à adoucir, dit-il dans sa Préface, ce que quelques paradoxes apparens de cette Fable ont de propre à effaroucher les esprits, comme si le sy-

ſtême deſtiné à les juſtifier n'étoit pas lui même le plus révoltant des paradoxes.

On eſt embarraſſé à deviner pourquoi celui qui vient de traduire en François la Fable des Abeilles, & toutes les Piéces renfermées dans l'éditon Angloiſe de 1732. a renverſé l'ordre, qui y eſt gardé & tranſporté au commencement du ſecond volume, & à la ſuite des Remarques, la Recherche ſur l'Origine de la Vertu Morale, qui eſt dans l'original placé immédiatement après la Fable & à la tête des Remarques. Cet arrangement même eſt le ſeul naturel. Un morceau fait pour développer les principes dont les Remarques ne contiennent, que les conſéquences doit eſſentiellement précéder les développemens qu'il prépare. Le Traducteur auroit-il craint de prévenir trop ſes Lecteurs contre un Ouvrage en faveur duquel il cher che à les intéreſſer, s'il leur avo d'abord préſenté un ſyſtême, qı choque ſi ouvertement toutes le notion

notions de morale établies chez toutes les Nations de l'Univers depuis plus de six mille ans ? Il est difficile de ne pas soupçonner, que la méthode du Traducteur est un effet de ce motif, quand on fait attention à l'affectation avec laquelle il travaille dans le cours de sa Traduction, non-seulement à adoucir les expressions, mais les idées mêmes & les maximes du texte qu'il fait profession de rendre.

Les Remarques sur la Fable viennent après la Recherche sur l'origine du vice & de la vertu. Elles sont au nombre de 22 désignées par les Lettres de l'Alphabet. Les 20. premiéres servent de Commetaire au corps de la Fable, & les deux derniéres à la moralité qui couronne la Fable.

La Remarque A nous apprend qu'une éducation trop relevée donnée aux enfans par des parens, qui ne leur laissent point un bien proportionné aux vûes qu'un pareil début doit inspirer aux jeunes gens, aboutit, quand ils ont des talens à

fournir des Acteurs au Théâtre; quand ils ont le palais délicat, & qu'ils se connoissent en bons morceaux, des parasites aux bonnes tables; quand ils ont de l'impudence & un peu de ruse, des Charlatans aux femmes & aux malades; quand ils ont, avec un caractére mauvais, de l'invention, de la dextérité & de l'industrie, à peupler le monde d'Escrocs, de Filoux, de Faux Monnoyeurs &c. Ce n'est point pour corriger la vanité déplacée, & la présomption des peres & des meres, que M. Mandeville fait cette observation. Elle n'ajoûte rien à ce qu'il avoit déja si clairement & assez en détail énoncé dans le corps de la Fable. Il n'en tire point ici de conclusion particuliére, pour montrer le bien, qui revient à la société de ce désordre, & n'en laisse point entrevoir. En un mot les quatres grandes pages que remplit ce Commentaire, sont en pure perte pour le sujet. Elles le sont aussi pour le Lecteur, qui n'y trouve surement pas dans *la finesse des réflexions*, & dans la

beauté des images de quoi faire grace à l'Auteur sur l'inutilité d'un pareil hors d'œuvre.

Le but de la Remarque B est de montrer, qu'il n'y a point de différence entre l'industrie des fourbes qu'il vient de nommer dans la Remarque A, & celle du plus grave & du plus honnête Négociant; qu'ils se ressemblent tous; *& qu'au nom près, ils sont aussi frippons les uns que les autres.* C'est en effet une conséquence géométrique des principes de l'Auteur. Nous venons de voir, que selon lui, il n'y a point réellement de vice, ni de vertu; d'honnête homme ni de frippon; que tout se réduit à des termes, que l'ambition fait habilement imaginer par les Politiques, que le goût du plaisir a fait sagement adopter par les hommes sensuels, que le fanatisme de la vaine gloire fait follement revérer aux imaginations fortes & ardentes. Donc tout est de niveau parmi les hommes, l'Escroc qui vit de rapine, & le Négociant qui vit de son Com-

merce. Les acquisitions de l'un & de l'autre sont également le fruit de leur industrie.

Mais le défaut de M. Mandeville n'est point celui d'être systématique dans ses raisonnemens. Il perd de vûe dans cet endroit les spéculations de sa Métaphysique & tous les avantages qu'il s'est mis en droit d'en tirer, pour rabattre sur les faits & justifier par cette méthode le texte qu'il commente. Un petit Conte sur la maniére dont deux Négocians cherchent à varier l'un avec l'autre leurs marchés, à proportion des nouvelles qui venoient du dehors à chaqu'un d'eux en particulier sur l'état des Denrées dont ils traitoient, lui paroît suffire pour démontrer que tout Négociant est un frippon. Il faut passer ici & ailleurs à M. Mandeville, & à ses semblables cette espéce de Logique, qui d'un évenement particulier & purement arbitraire, tire des conclusions universelles & nécessaires. Sans le secours de cette seconde méthode, que deviendroit un certain public ? Il ver-

toit ou s'évanouir entre ses mains, ou réduits à de minces chiffons ces Livres favoris, ces Ecrits si tranchans, si décisifs, si éblouissans, si admirés, si courus, si remplis d'une Philosophie un peu singuliere, il est vrai, mais qui n'en est que plus amusante & ne lui en paroît que plus instructive ? Que deviendroit la gloire de ces génies si vantés, de ces esprits supérieurs aux préjugés qui aveuglent le vulgaire, de ces hommes qu'on croit nés pour venger le bon sens, & être les restaurateurs de la raison humaine, si on les assujetissoit à ne mettre précisément dans la conséquence, que ce qui est contenu dans les principes d'où ils la tirent.

La Remarque C dans 21 grandes pages, nous apprend que l'honneur ne consiste, que dans la bonne opinion, que les autres ont de nous, réduit la pudeur à un pur préjugé d'éducation, confond ce sentiment délicat, que la providence a donné au sexe pour servir d'appui à sa propre foiblesse ; & de

frein à la pétulance des homm avec la honte que la coutume i pire à une jeune perſonne par crainte d'être crue trop ſçavante l'objet de ſes goûts les plus nat rels. Là nous apprenons auſſi q la modeſtie n'eſt point une vertu parce qu'elle eſt l'effet d'un ſenti ment naturel à l'homme; qu'il n'y point de mérite dans tout ce qu l'amour maternel peut faire entreprendre à une mere de plus pénible, de plus dur, de plus dégoûtant pour la conſervation ou le bien être de ſes enfans, parce que c'eſt l'effet de ſon goût, d'une paſſion naturelle qu'elle ſatisfait; que ce n'eſt point par modeſtie, que l'homme le moins vain & le moins faſtueux, cherche à écarter les louanges qu'on lui donne en face; que ce n'eſt que pour éviter de bleſſer l'amour propre des autres, & prévenir par là les ſentimens de jalouſie & de haine auſquels il feroit expoſé de leur part &c.

Dans la Remarque D l'Auteur revient encore aux ruſes, que les

Marchands employent pour vendre leurs Denrées à meilleur prix.

Dans la Remarque E, M. Mandeville met plus de quatre pages à justifier une comparaison dont il a fait usage dans sa Fable, & dont on ne s'étoit sûrement pas avisé de contester la justesse ni de méconnoître le sens. Il avoit dit, que les Marchands toujours soigneux de cacher leurs profits étoient comme les joueurs, qui ont de la peine à avouer leur gain en présence de ceux qu'ils dépouillent; & l'ennuyeux Commentaire malgré sa prolixité n'ajoûte au Texte, que cette seule & unique pensée, que la réserve de ceux qui gagnent vient de la crainte d'irriter ceux qui perdent. Gens plus clairvoyans y découvriroient d'autres motifs encore, mais l'objet ne vaut pas le soin que nous prendrions de les exposer.

La Fable dit, que la politique avoit réconcilié la vertu avec le vice. La Remarque F explique cette pensée par la pratique de mille professions légitimes dont les servi-

ces s'étendent également aux membres bons & mauvais de la Société. L'Aubergiste, le Tailleur, le Cordonnier, le Médecin &c. sont pour tout le monde. L'Auteur a senti sans doute qu'on ne seroit point assez duppe, pour prendre sur sa parole ces procedés pour une conciliation de la vertu & du vice; & que cette interprétation choquoit autant ses propres principes que le bon sens. Aussi revient-il bien-tôt à sa morale ordinaire dans la Remarque G.

Il y étale des conciliations entre la vertu & le vice plus conformes à ses maximes fondamentales. Un riche avare, qui dépense à peine cent pistoles par an pour son entretien accumule des trésors, qu'il tient renfermés chez lui. Quiconque lui dérobe mille louis, rend, en les faisant circuler, le même service à sa Nation, qu'*un Archevêque en léguant pareille somme au Public*. Les voleurs en rendent encore un pareil, en répandant l'argent, en multipliant la circulation, en enrichis-

fant quelquefois un honnête Artisan ou Laboureur, qui a contribué à leur capture, & à qui leur dépouille vient fort à propos pour subvenir à un besoin pressant. Après ces utiles leçons, on trouve un long Plaidoyé en faveur des Eaux-de-Vies de Grain, proscrites depuis par un Acte du Parlement d'Angleterre, à cause des désordres & des maux de toute espéce dont leur usage étoit la source. M. Mandedeville s'attache à peindre avec complaisance & avec étendue les grandes qualités nécessaires à ceux qui revendoient en détail cette Liqueur meurtriere au coin des rues, & les mœurs les plus choquantes de la Populace de Londres entrent dans ce charmant tableau. Comment le Traducteur, qui de son aveu cherche souvent à travestir son original à la Françoise, n'a-t-il point proscrit de sa Traduction ces maussades portraits, & un insipide Factum qui est étranger au sujet ?

La Remarque H est consacrée à prouver l'utilité dont sont les

Courtisannes dans un Etat.

La Remarque I à montrer qu l'avarice rend de grands services la Société; non-seulement parc qu'elle amasse ce qui se dissipe mais parce que sans les réserves d les industries de l'usurier, les jeu nes débauchés, les enfans de fa mille tenus de court par un vieu pere Œconome, ne trouveroier point dequoi fournir à leurs pla sirs.

La Remarque K explique l avantages dont on est redevable la prodigalité. Un homme dans l'a ministration des Affaires d'Etat amassé aux dépens d'un Public, qu a pillé, des biens immenses. Son su cesseur prodigue, dépense pour l'e tretien d'une Prostituée ce qui su firoit à celui d'une Duchesse, il des Meutes nombreuses, des équ pages de chasse, une table som tueuse &c. & par ses dépenses sa bornes il restitue équitablement Public en peu de tems les larc de son pere.

La Remarque L est une long

Dissertation sur la néceſſité du luxe pour le ſoutient des Etats.

La Remarque M eſt pour prouver, que l'orgueil étant encore une ſource de dépenſe, elle eſt auſſi une ſource de félicité publique.

La Remarque N établit, que l'envie & la vanité ſont des miniſtres de l'induſtrie.

La Remarque O, eſt deſtinée à établir, que de tous ces vices réſultent les ſeuls plaiſirs réels, les ſeules douceurs réelles de la vie humaine. Car, dit M. Mandeville, j'appelle plaiſirs réels, non des douceurs imaginaires, que les vains moraliſeurs de tous les ſiécles ont exalté dans leurs Diſcours, mais ce qui a toujours fait l'objet des vœux & des empreſſemens, de ceux même qui vantoient le plus les biens d'une autre nature. Enſuite vient un portrait ſatirique de la vie ſenſuelle & voluptueuſe, que ménent, dit-il, les Révérends Théologiens des Egliſes Réformées. Il fait dans le même endroit une peinture auſſi éblouiſſante, que vraye, des mœurs

pures, austeres, mortifiées, d‹
téressées, qui regnent dans plusi
Communautés Régulières de
Communion Catholique. Il av‹
qu'il n'a vû nulle part des marq‹
plus éclatantes d'une abnégati
totale, & d'une vertu parfaite. M‹
prêt à lui rendre les plus profon‹
hommages, il est arrêté, dit-il, p‹
la décision unanime de tous les Do‹
teurs de sa Secte qui assurent, qu
ces dehors imposans ne sont qu'hy-
pocrisie, qu'un voile qui couvre la
plus monstrueuse corruption. Donc,
conclut-il, l'univers entier ne goûte
d'autres biens, que ceux dont la
Société est redevable aux vices des
Membres, qui la composent, & ce
sont dès-lors les seuls avantages réels
de la vie humaine. L'argument est
en effet pressant pour les maîtres de
la Réforme, il est sans replique
dans leurs principes. L'Auteur par
une ironie assez finement maniée
avoit insulté au faste du Clergé An-
glican dans la Remarque M. Ici il
attaque sur le même ton son incon-
tinence, ses mariages, fait sentir

les inconvéniens qui en résultent, les contradictions où ils tombent par-là, & l'hypocrisie dont ils se rendent plus que suspects. Du Clergé, il passe aux Grands de toute espéce, aux Ministres, aux Rois mêmes. ce n'est point, dit-il, pour soutenir leur rang, c'est pour satisfaire leurs passions, qu'ils cherchent à briller de tout l'éclat qui les environne. Il prouve fort bien, que le faste & le luxe ne sont point nécessaires pour maintenir l'ordre & la subordination dans les Sociétés, que les Princes eux-mêmes, par la servitude, & les gênes qu'il entraîne, sont les victimes de l'appareil qui releve leur majesté; que la tempérance & un extérieur modeste n'affoiblissent jamais l'autorité dans les mains de ceux qui en sont dépositaires. En un mot, il détruit bien nettement son immense Dissertation de la Remarque L, sur la nécessité du luxe pour le soutient des Etats.

Dans la Remarque P, l'Auteur nous assure que le pauvre vit aujourd'hui plus commodément, que

le riche ne faisoit autrefois. Cette Remarque finit par une longue digression contre l'usage où nous sommes de tuer des animaux pour notre nourriture. L'Auteur marque son exécration pour le Métier de Boucher, & peint d'une façon bien pathétique les moindres circonstances de l'affreuse mort d'un Bœuf qu'on assomme pour nos usages.

La Remarque Q, est une Dissertation de vingt pages pour montrer, que la frugalité n'est précisément autre chose qu'une suite de la pauvreté.

La Remarque R, n'est qu'un nouveau développement de ce qu'il a dit dans la Remarque C; que l'honneur, c'est-à-dire la chimére de l'opinion, regle tout, chez les hommes, est l'unique source de leurs actions & de leurs idées sur le bien & le mal. Il entreprend dans ce morceau la justification des duels, par la considération des avantages prétendus, qui en reviennent à la Société. Il dit, que la Religion

fournit les seules raisons de quelque poids qu'on puisse opposer à ces maximes. Il montre en trois ou quatre antitheses le contraste des principes de Religion, & de ceux de l'honneur, *& laisse*, dit-il, *à des têtes plus sages que la sienne le soin de concilier ces intérêts opposés.* Il se rend justice. Sa tête, si on en peut juger par son Ouvrage, ne paroît point faite pour une œuvre, qui demande tant de vraye pénétration de bon sens, de justesse & de précision, qu'il en faut pour fixer les limites, & ménager l'accord des devoirs de Religion & d'honneur. Le but particulier de cette Remarque, de la précédente, & des suivantes est de justifier ce que la Fable insinue sur l'anéantissement où tombe une Société, qui n'est point soutenue par les vices.

La Remarque S, dit que les beaux Arts abandonnent une Société frugale.

La Remarque T, est le morceau de tout l'Ouvrage le mieux travaillé. Il est plein de feu, d'art & d'é-

loquence. Dans un début rempli de traits caustiques & amers, il entreprend de montrer, que le luxe & le faste n'y perdroient rien si on bannissoit des Etats les femmes débauchées; que la vanité & l'orgueil des femmes d'ailleurs les plus sages suffit pour le maintenir. Le reste est une récapitulation vive & serrée de ce qu'il a déja si souvent répété sur le renversement qu'introduiroit dans les Sociétés une vie réglée & frugale, sur la contradiction qu'il prétend trouver entre les maximes & la pratique des hommes en apparence les plus vertueux, des Ecclésiastiques sur-tout, qui, conformément aux principes mêmes de la Religion, mettent au rang des choses qu'ils demandent solemnellement, & avec le plus d'instance, ce qui fait en Chaire l'objet de leurs censures & de leurs invectives, les prospérités & les bénédictions temporelles. Le sophisme est aisé à démêler, quoique tourné d'une maniére pathétique & séduisante pour le commun des

Lecteurs, & orné de tout ce que l'allégorie & l'Ironie peuvent fournir d'armes à l'illusion. L'Auteur ajoûte, *qu'il n'écrit point pour la multitude, qu'il ne cherche point des Approbateurs, qu'il parle pour un petit nombre de gens qui sçavent penser d'une maniére abstraite, & qui ont l'esprit élevé au-dessus du vulgaire.* N'est-ce point-là un artifice frivole & usé, employé dans tous les siécles par les Auteurs des systêmes les plus bisarres, pour multiplier leurs Sectateurs, & intéresser l'amour propre & la vanité des hommes, au succès des plus folles chiméres. Si M. M. ne travailloit que pour les hommes capables de suivre un raisonnement abstrait, pour les esprits au-dessus du vulgaire, que n'énonçoit-il ses paradoxes d'une maniére claire, précise, méthodique, systématique, en les conduisant des connoissances les plus simples & le plus solidement établies, aux conclusions les plus éloignées ? Pourquoi ce tissu de sophismes destinés à prou-

ver ses maximes, & jettés sans suite, sans ordre, sans liaison & comme au hazard, se trouve-t-il noyé dans un fatras de verbiage, de détails grossiers, de basses plaisanteries, de portraits maussades assortis au goût de la plus vile Populace de Londres ? Pourquoi au lieu d'un raisonnement serré & nerveux, fait pour mettre la vérité dans tout son jour, & la montrer avec évidence *à un esprit métaphysique, à un génie supérieur*, a-t-il recours à la mordante satyre, à l'invective amere, à la maligne Ironie, à de fades allégories, à de vaines déclamations, en un mot à ces tours qu'une fausse Rhétorique met en œuvre pour cacher le vrai & faire illusion à la multitude.

Dans la Remarque V, M. Mandeville veut prouver, que ce n'est point la paresse des hommes, mais la satisfaction où ils sont de leur état, qui bannit l'industrie des Sociétés. Ce morceau est, comme tous les autres, mêlé d'inutiles écarts.

Les Remarques X & Y, regar

dent la moralité de la Fable & ne sont qu'une répétition de ce que l'Auteur a déja dit vingt fois. *Qu'il n'y a qu'un sot qui s'efforce de rendre vertueuse une grande Société d'hommes; qu'on ne peut vivre à son aise sans le secours des grands vices.*

Les Remarques sont suivies d'un Essai sur la Charité & les Ecoles de Charité. Cet Ouvrage qui est d'environ cent pages, est tout-à-fait indépendant du précédent, quoiqu'on y reconnoisse toujours le même génie. Son but est de montrer qu'il y a des inconvéniens de plus d'une espéce à multiplier le goût & les moyens de science ; & il prouve assez bien une vérité qu'il n'a point été le premier à découvrir. *La Russie*, dit-il, en finissant, *a trop peu d'hommes instruits, & la Grande Bretagne un trop grand nombre.* Ce morceau est plein de traits satiriques contre le Clergé, contre les Laïques qui concourent avec eux à des œuvres de charité, contre les Universités d'Angleterre qu'il représente comme des Ecoles de vice & d'ignorance. Il

combat il est vrai, par ce sistêm
principes de sa Secte, où le La
reur seul juge de sa foi, comr
Docteur, a aussi besoin que lui,
fixer sa créance, de la discu
la plus épineuse & la plus profo
Mais l'intérêt des Sectes de
ligion, quelles qu'elles soient
roît assez indifférent à l'Auteur

Après ce Traité on en trou
autre intitulé, Recherche sur l
ture de la Société. Ce n'est
resassement de ce qu'il a dit
son origine de la vertu moral
de ce qu'il en conclut dan
Remarques diverses. La Tabl
nérale, qui suit ce morceau y fi
fin du Livre.

On y a joint par maniére
pendix la Requête des Granc
rés de la Comté de Middlesex
tre l'Ouvrage de M. Mande
la Lettre d'un Ecclésiastique
expose les motifs de la Req
& une Réponse où M. Mand
tâche de se disculper du rep
d'irréligion, & des autres ac
tions intentées dans la Lettre.

Un Livre qui a fait tant de bruit en Angleterre, & dont la Traduction est reçue bien plus paisiblement en France, mérite qu'après en avoir tracé une juste analyse, nous y joignions un mot sur la Traduction, & quelques observations sur la doctrine enseignée dans cet Ouvrage. Nous réservons cet éclaircissement au mois prochain.

ARTICLE XLIII.

LETTRE AUX JOURNALISTES de Trévoux, au sujet de la Bibliothéque Françoise de M. l'Abbé Goujet.

MES RÉVERENDS PERES,

En lisant les deux Tomes de la Bibliothéque Françoise de M. l'Abbé Goujet, j'ai compris qu'il ne vous seroit pas possible, dans l'Extrait que vous en donnerez, d'employer toutes les remarques dont ce Livre vous fera naître l'idée,

C'est un Abrégé d'un grand nom
bre d'autres Ouvrages sur lesqu
l'Auteur dit son avis en peu
mots, & pour le suivre pas à pa
il faudroit composer un Livre pl
étendu que le sien. Je me rem
à votre goût & à votre précisi
pour choisir les endroits les p
propres à faire connoître le cara
tére de l'Ouvrage, & pour indiqu
au moins, que tout le monde
pense pas comme M. l'Abbé Go
jet sur tous les Livres, qu'il lo
ou qu'il condamne ; mais je vo
prie de trouver bon que je vo
communique mes Réfléxions sur
point particulier, qui ne pouroit p
dans l'Extrait général de la Bibli
théque Françoise être traité av
l'étendue qu'il me paroît mérit

Il s'agit d'un Ouvrage du Pe
Marc-Antoine de Foix Jésuit
intitulé, *l'Art de Prêcher la Par*
de Dieu &c. M. Goujet en pa
depuis la page 153. du second T
me jusqu'à la page 168. il en don
une idée avantageuse, & il rele
en même tems plusieurs défau

qu'il croit y avoir apperçus. Je ne sçais pas si votre jugement, Mes Révérends Peres, sera entiérement conforme au sien, mais voici un endroit sur lequel je ne sçaurois être d'accord avec lui. Je commence par citer ses termes, & j'y ajoûterai mes réfléxions.

" En parlant de la nécessité de la » Théologie Scholastique, dit M. » Goujet, il (le P. de Foix) avance » quelques Propositions qui ne trou» veront pas sans doute beaucoup » de Partisans : celles-ci entr'au» tres, que sans cette étude on ne » sçauroit presque former des Pas» teurs, des Prédicateurs & des » Confesseurs : que cette méthode » a rendu la Science de l'Eglise » moins rebutante, plus aisée à » comprendre & à retenir ; qu'il » n'est pas sûr de s'attacher immé» diatement à l'Ecriture & aux » Saints Peres, sans avoir étudié cet» te Théologie Scholastique. Je ne » fais point de réfléxions sur ces » Propositions. Il suffit de les lire » pour en sentir tout le faux, &

» que la derniére sur-tout tend
» condamner l'Eglise, qui n'a ja
» mais appuyé ses décisions, que
» sur l'Ecriture & la Tradition. S'il
» n'est pas sûr de s'attacher à l'Ecri-
» criture & aux Saints Peres, sans
» l'étude de la Théologie Scholas-
» tique, l'Ecriture & les Peres ne
» sont donc pas un fondement sûr
» des décisions dogmatiques. On a
» donc pû donner des décisions in-
» certaines, avant l'introduction de
» la Théologie de l'Ecole ? Que
» sera donc devenue jusques-là l'in-
» faillibilité de l'Eglise ? En vérité
» l'Auteur a-t-il bien pensé à ce
» qu'il a écrit ? A l'égard de la pre-
» miére Proposition, il l'adoucit &
» la restraint dans un autre endroit,
» en convenant que le stile obscur
» & barbare des Scholastiques ré-
» froidit l'imagination, peut même
» éteindre ce beau feu que l'éloquen-
» ce exige, & qui lui est essentiel ;
» d'où il suit, qu'il n'est donc pas
» vrai que sans l'étude de cette
» Théologie de l'Ecole, on ne peut
» presque former des Prédicateurs,
Saint

» Saint Augustin, Saint Chrysostô-
» me & tant d'autres ont été sans
» doute d'excellens Prédicateurs,
» quoiqu'ils n'ayent pas connu no-
» tre Théologie Scholastique. »

Voilà le texte de M. Goujet en entier, ce qui précéde & ce qui suit n'a aucun rapport aux propositions qu'il reprend, & que j'imagine au contraire qu'on peut & qu'on doit défendre. La Critique de M. Goujet a deux objets fort différens, le premier porte sur l'utilité de la Théologie Scholastique par rapport à l'exercice du Ministére Evangelique, & le second porte sur l'utilité de la même science par rapport à la foi. Le Jésuite, pour me servir de l'expression favorite de M. Goujet, prétend que sans l'étude de sa Théologie Scholastique, on ne sçauroit presque former des Prédicateurs, des Pasteurs & des Confesseurs, & que cette méthode a rendu la science de l'Eglise moins rebutante, plus aisée à comprendre & à retenir. M. Goujet prétend de son côté, qu'il suffit de lire

ces propositions pour en sentir
le faux. Je remarque d'abord,
le Pere de Foix a pour lui la c
duite des premiers Pasteurs. T
exigent que les sujets qui se pré
tent pour le Ministére sacré a
étudié la Théologie Scolastique
même qu'ils fassent preuve
leurs progrès dans cette ét
Si cette préparation étoit inu
il y auroit de l'injustice à en
une regle générale dont les I
ques donnent rarement dispe
Cette raison est plus que suffi
te pour justifier le sentiment d
de Foix, mais indépendamn
de l'autorité & de la pratique
principes du raisonnement r
trent, que les Prédicateurs &
Pasteurs ne peuvent être trop
struits sur les fondemens de la
ligion Chrétienne & Catholi
sur les preuves qui la démon
en général & en détail, sur le
le plus favorable pour expose
preuves de maniére à persuader
les erreurs qui y sont contrai
sur les fausses lueurs qui sédu

les Incrédules & les Hérétiques, & ſur les vives lumiéres qu'on leur oppoſe. Or voilà les matiéres que l'on traite dans la Théologie Scholaſtique, & on les y traite ſous la forme ſerrée & preſſante de la Dialectique. C'eſt-là ce qui fait dire au Pere de Foix, que la Théologie Scholaſtique a rendu la ſcience de l'Egliſe moins rebutante par l'ordre & l'enchaînement qu'elle a mis entre les différentes parties qui compoſent cette ſcience, plus aiſée à comprendre & à retenir par la netteté, la fécondité & le petit nombre des principes généraux auquel un bon Théologien ramene toutes les queſtions. Je ne penſe pas que M. l'Abbé Goujet ſe retranche ſur une eſpéce de Théologie Scholaſtique, qui plus occupée des mots que des choſes, s'attache à des queſtions frivoles en elles-mêmes, & ſouvent ridicules par la maniére dont elles ſont propoſées & traitées. A prendre la choſe ſous ce tour-là, il n'y auroit point de ſcience qu'on ne put appeller inutile,

car il n'y en a point que l
humain ne puisse subtiliser de
à la rendre frivole & inint
ble à force d'abstractions. .
donc question de la Thé
Scholastique, telle qu'elle est
les mains des habiles Maî
c'est de celle-là que le Pe
Foix vante l'utilité, c'est cel
qui selon lui est comme néce
aux Pasteurs. Mais l'est-elle
ment aux Prédicateurs? M.
jet trouve sur ce point une
de contradiction dans les sent
du P. de Foix. Cet Auteur
tie que le style des Ecoles peut
dre ce beau feu qui est esser
l'éloquence; & M. Goujet pr
droit de cet aveu dit, qu'il
donc pas vrai que l'étude
Théologie de l'Ecole soit
que nécessaire pour former de
dicateurs. J'avoue que je n
pas la justesse de cette concl
Tout discours a deux objet
choses qu'on doit dire & la m
de les dire. L'étude de la T
gie Scholastique est nécessai

Prédicateur pour être parfaitement instruit des choses qu'il doit dire, mais cette même étude pouroit le rendre moins éloquent dans la maniére de les dire, s'il n'avoit soin d'ailleurs d'entretenir par des lectures & une exercice convenable, le feu d'imagination nécessaire pour parler en public. Que le Prédicateur soit Théologien Scholastique pour le fond, & qu'il ne le soit pas pour la forme ; voilà le conseil que le Pere de Foix donne aux jeunes Ecclésiastiques, & sans doute rien n'est plus sage & moins contradictoire.

Ce premier point m'a paru mériter quelque éclaircissement pour empêcher les jeunes gens de croire, que la Théologie Scholastique est une science de mode au siécle où nous vivons, mais peu utile en elle-même. Avant que cette science fut en l'état où elle est de nos jours, on sçavoit la Religion & l'on prêchoit, rien n'est si certain. Mais l'étude de la Religion étoit beaucoup plus longue & plus pénible, & les bons Prédicateurs devoient

être plus rares, je dis les bons Précateurs pour le fond des choses, car pour la maniére elle a toujours dépendu des talens ausquels l'étude de la Scholastique est fort indifférente.

Mais le second objet de la critique de M. l'Abbé Goujet, est d'une toute autre importance que le premier. Il ne s'agit pas de moins que de soutenir le fondement de la foi contre le Pere de Foix, qui l'ébranle par une proposition imprudente. Quel est donc le sentiment dangereux auquel M. Goujet veut bien croire que l'Auteur ne faisoit pas réflexion lorsqu'il l'a avancé? C'est qu'il n'est pas sûr de s'attacher immédiatement à l'Ecriture, & aux Peres sans avoir étudié la Théologie Scolastique. En effet l'Ecriture & les Peres ne sont-ils pas l'unique fondement des décisions dogmatiques, & s'il n'est pas sûr de s'attacher immédiatement à leur autorité, quelle certitude pouront avoir les décisions qui ont précédé la Théologie de l'Ecole? Delà, il suit que pour décider de la foi

on peut se fonder avec assurance sur l'Ecriture & sur les Peres immédiatement ; mais est-ce la même chose pour prêcher la foi ? Que les premiers Pasteurs, pour porter un jugement dogmatique, consultent l'Ecriture & les Peres, l'assistance du Saint Esprit leur a été promise, ils découvriront infailliblement le vrai sens de l'Ecriture, & la trace de la véritable tradition. On voit pourtant que dans le Saint Concile de Trente la Théologie Scolastique étoit employée pour discuter les matiéres, l'Eglise la jugeoit donc utile à la préparation de ses jugemens, mais je conviens qu'elle n'y étoit pas nécessaire. Quant au Prédicateur, il n'est dit nulle part que le Saint Esprit l'éclairera extraordinairement sur le sens d'un passage obscur ou sur la réalité d'une tradition contestée. Il faut donc pour son instruction particuliére, & pour celle du Peuple, qu'il demande à l'Eglise quel est le sens des Ecritures, & quels ont été les sentimens des Peres. Or la Théologie

.Scolaſtique toute occupée à
lopper & à défendre la D
Catholique le lui apprend
Pere de Foix écrivoit pour
niſtres de l'Evangile & n
pour les Juges de la foi, il
des conſeils pour la précher
pas des regles pour en déci
ſuppoſe un jeune Eccléſiaſtiq
du talent pour la Chaire, c
ſulte un homme ſage ſur le
néceſſaires au Miniſtére au
ſe deſtine. On lui dira, liſé
ture, liſés les Peres. Il ſuit
ſeil, il compoſe un Diſcou
lequel il ſoutient, que le
n'eſt pas Dieu comme le P
ſe récrie, il cite des Paſſages
criture & des textes des Pe
leſquels il prétend que cett
trine eſt clairement énon
ſçais bien qu'il ſe trompe,
n'en ſuis pas ſurpris, parce
ſçais auſſi que ſur pluſieurs
l'Ecriture & la Tradition
obſcurités, que l'Egliſe ſeu
pénétrer avec certitude. C
a été démontré contre les

nistes ; & ce n'est point sur cela assûrément, que M. l'Abbé Goujet m'arrêtera ; mais il pourra prétendre, que le Prédicateur s'attachera tellement à l'Ecriture & aux Peres, qu'il les entende dans le sens de l'Eglise ; il faudra donc qu'il s'instruise d'ailleurs de l'interprétation que l'Eglise donne aux Textes difficiles de l'Ecriture & des Peres, & où s'en instruira-t-il plus aisément & plus sûrement, que dans la Théologie Scolastique ? Les noms ne font rien à la chose, qu'on appelle cette étude du nom qu'on voudra ; il restera toujours certain que rien ne seroit moins sûr pour un Prédicateur, que de s'attacher immédiatement à l'Ecriture & aux Peres sans aucune préparation. Or voilà tout ce que prétend le Pere de Foix. L'Ecriture & les Peres sont des guides infaillibles pour les premiers Pasteurs, il ne le nie pas, mais ces guides peuvent échapper à la vûe des particuliers, qui ne sont jamais assûrés de marcher sur leurs pas qu'autant qu'ils sont conduits

par l'Eglise, guide visible & toujours en état de lever les doutes & d'éclaircir les difficultés.

Les Propositions du P. de Foix prises en ce sens, qui est manifestement celui de l'Auteur trouveront sans doute plus de Partisans, que M. l'Abbé Goujet ne le pense. Et il seroit étonnant qu'elles n'en trouvassent pas. Les premiéres sont appuyées sur la pratique de l'Eglise, & sur les devoirs des Ministres de l'Evangile, & la derniére qui est la plus importante a un rapport marqué avec la foi. Car si le Prédicateur peut avec assurance s'attacher immédiatement à l'Ecriture & aux Peres, le simple Fidele en état de lire l'Ecriture & les Peres pourra s'y attacher aussi, & s'y attacher immédiatement. En ce point leurs droits sont égaux, & le Prédicateur le plus habile n'est pas plus certain de ne point se tromper sur le sens d'un Passage, que tout homme du monde qui entend la langue dans laquelle ce Passage est écrit. Ainsi le Fidele obligé de

s'instruire, & de se confirmer dans sa Religion devra l'étudier immédiatement dans les sources qui la contiennent, & qui sont sans contredit ouvertes pour lui comme pour les Pasteurs du second ordre. De-là, il n'y a qu'un pas à faire pour nous ramener à la nécessité de lire les Ecritures pour le simple Fidele, erreur proscrite, & qui suppose celle de Calvin sur l'esprit particulier. Mais il suffit d'avoir indiqué ces conséquences, qui pouroient suivre de la doctrine opposée à celle du P. de Foix. Je ne prétends pas les attribuer à M. l'Abbé Goujet, elles sont trop éloignées de la critique qu'il fait des Propositions du Pere de Foix, & il y a sans doute plusieurs moyens de les en détacher. Mais j'ai dû les laisser entrevoir pour faire mieux sentir, que ces Propositions n'ont pas échappé à l'Auteur, qu'il les a avancées avec réfléxion, & qu'elles ont autant d'exactitude que les principes sur lesquels elles sont appuyées ont de fermeté. Je suis, &c.

ARTICLE XLIV.

HEURES CHRÉTIENNES tirées uniquement des Pseaumes, accommodés aux actions ordinaires des personnes de piété. Avec des Réflexions courtes & sententieuses à la tête des principales Pratiques. A Lyon chez Placide Jaquenod Libraire, rue Tupin, près les trois Colombes. Et se vend à Paris chez Louis Guerin, rue Saint Jacques à Saint Thomas d'Aquin, in-12. *page* 454.

CE titre ne doit point rebuter ceux, qui veulent que semblables Livres ne soient bons que pour le Peuple & pour les femmes: c'est ce qu'on reconnoîtra par le compte que nous allons en rendre. Si le nom d'Heures Chrétiennes fait attendre des Priéres dévotes, & de saintes Pratiques qui aident les Fidéles à s'acquitter avec ferveur de leurs devoirs de Religion; nous pouvons assurer le Public que

cette eſpérance ne le trompera pas ; & que le Livre que nous annonçons, donnera à ſes Lecteurs tout ce qu'il promet.

Mais nous ne rendrions pas à cet Ouvrage la juſtice qui lui eſt dûë, ſi nous nous contentions de le faire connoître par un endroit qui lui eſt commun avec pluſieurs autres. Pour le montrer tel qu'il eſt, il faut le faire paroître ſous les traits qui le caractériſent, & qui, d'un Livre compoſé ſur le ſujet le plus commun, le plus rebattu, le plus uſé, font un Ouvrage utile & ſingulier, qui ne reſſemble à aucun autre de cette eſpéce.

L'Auteur s'eſt fait un devoir, & comme un point de Religion de ne rien dire, qui ne ſoit tiré du Livre des Pſeaumes, qui eſt le tréſor où l'Egliſe puiſe preſque toutes ſes Prieres,& par conſéquent, un fonds qui appartient à tout le monde. Il cite à la marge les paroles Latines qu'il paraphraſe ; afin qu'on puiſſe aiſément ſe convaincre qu'il a tout pris dans les ſources, & qu'il

n'y a du sien, que l'applicatio qu'il fait du Texte, & le tour qu' donne aux pensées & aux sentimen du Prophéte.

Ce tour est aisé & naturel; il fait bien sentir la justesse du rapport qui est entre le sens du Texte sacré, & l'action chrétienne à laquelle on l'applique. Lorsque les versets d'un même Pseaume expriment des sentimens, qui ne paroissent point liés, l'Auteur a soin d'en marquer la suite, & de ramener ces différences apparentes à l'unité du sujet : il supplée les liaisons; ou plûtôt, il les trouve, & on voit en effet qu'elles étoient dans l'esprit & dans le cœur du Prophéte, où on les a cherchées.

La Paraphrase, quoique courte & précise, abonde en pensées touchantes, & en tendres affections. C'est toujours à Dieu qu'on s'adresse, & la forme de Priere, qui revient à chaque Verset, & qui devroit naturellement occasionner des répétitions ennuyeuses, y est soûtenuë & variée par la diversité des

matiéres , par l'élevation des ſentimens, par le choix & la vivacité des expreſſions. L'application du Texte aux divers ſujets qu'on traite, eſt ſimple, naturelle, & elle quadre parfaitement. On voit qu'elle s'eſt préſentée , plûtôt qu'on ne l'a cherchée; & on ſçait gré à l'Auteur, de ce que, ſans négliger ce qui s'eſt offert d'heureux & d'ingénieux ſous ſa plume, il a eu ſoin que l'utile l'emportât toujours ſur l'agréable,& que tout cédât à l'onction qui regne dans tout ſon Livre.

Ceux qui n'ayant pas aſſez de fonds pour fournir à l'entretien avec Dieu,ont beſoin de Livres pour ſuppléer à leur peu de facilité , ont une obligation particuliére à un Auteur qui , dans la néceſſité où ils ſont de prier d'emprunt, leur procure l'avantage d'entrer en ſociété de dévotion avec un Saint Roi & un Prophéte inſtruit à l'école du Saint Eſprit.

Je ſens , dit l'Auteur dans ſon Avertiſſement, *je ſens augmenter mon reſpect & mon attachement pour*

notre sainte Religion, quand je me convaincre par mes propres y que l'Esprit de Dieu a toujour le même ; qu'il a inspiré de tout les mêmes vertus, les mêmes sentim les mêmes pratiques. Je pense avec sir qu'un Roi instruit de Dieu m de ses devoirs envers Dieu, com çoit & finissoit la journée, comm veut que je la commence & qu la finisse ; qu'il agissoit, qu'il souf qu'il veilloit & qu'il prioit de la niére dont on m'exhorte à le fair que ne pouvant participer au S fice & aux Sacremens de la nouvelle, il les voyoit dans l'av & qu'il me prescrivoit par av les dispositions que je dois y app

Pour comprendre que les triarches & les Prophétes de l' cien Testament n'ont rien di matiére de piété, qui ne nous vienne, & que la maniére do s'acquittoient de leurs devoirs vers Dieu, doit être la nôtre; il qu'à faire réflexion que la Relig par rapport à l'essentiel, a touj été la même; que les vérités

nt l'objet de notre foi , sont de
utes les Loix & de tous les tems.
David étoit Chrétien avant le
hristianisme ; il voyoit Jesus-
hrist, il le suivoit, pour ainsi dire,
s yeux, jusqu'à décrire en détail
ns ses Cantiques, les circonstan-
s de sa Passion, de sa Mort, de
Résurrection, & de son Ascen-
n glorieuse. Il étoit Membre de
Synagogue ; mais il tenoit à l'E-
se par l'esprit dont il étoit animé,
par la foi que nous professons, &
r les vertus que nous pratiquons.
ne jouissoit pas de l'Eucharistie,&
s autres bienfaits qui sont des sui-
de la Rédemption; mais il les con-
nploit avec complaisance, & il en
loit souvent avec effusion de
ur : l'Epouse future de Jesus-
rist, & le Sacrifice non sanglant
ce Dieu-Homme étoient le sujet
ncipal des louanges qu'il donnoit
a chere Sion , au Temple de

... vous ...
... de su...
... ulier
... ures
... ncis
... des D...
... des Prop...
... cette le...
... sur le su...
... curieu...
... aux les ...
... de ...
... Pa...
... Ouvrag...
... les L...
... bien ...
... Cel...
... la Pa... ... Pisau...

me d'un bout à l'autre, outre l'avantage d'entrer aisément dans les sentimens qu'on lui suggere, & de les épouser comme les siens propres, a le plaisir de lire dans l'esprit & dans le cœur du Prophéte, les sentimens dont il nourrit sa dévotion : & c'est justement ce que des Extraits ne peuvent pas suppléer.

Il n'en est pas ainsi des réfléxions que l'Auteur a mises à la tête des principales pratiques ; elles peuvent être détachées du corps de l'Ouvrage, sans qu'elles perdent rien de leur beauté. Ces réfléxions sont encore un endroit par lequel ce Livre se distingue des autres de même genre. Elles ont été employées comme un milieu entre deux extrêmités qu'il faut éviter. L'une est, d'insérer dans des Heures de longues Instructions qui tiennent du Catéchisme, & qui occupent trop de place dans un Livre de Pratiques, & l'autre est, de supposer que le commun des Fidéles soit assez instruit, & qu'il comprenne l'importance des devoirs

dont il s'acquitte. Voici le part que le Pere Fellon a pris pour n pas donner dans l'un de ces incon véniens, en voulant éviter l'autre

Ce sont des Pratiques dévotes dit-il, *& non des Discours, & d longues Instructions, qu'on cherch dans ces sortes de Livres, qu'on ap pelle communément Heures Chrétien nes. C'est aussi à quoi je me suis born A la réserve de quelques avis for courts & fort sententieux, qui pou voient servir de sujets de meditation tout est Prieres, tout est Pratiques tout est Pseaumes dans cet Ouvrage*

Ces avis sont en effet tels qu l'Auteur les promet, courts, serrés moëleux, & pour l'ordinaire ex primés en forme de Sentence. Il renferment un beau sens, & don nent beaucoup à penser : ils surpren nent agréablement le Lecteur, il l'instruisent à fonds, ils le touchent ils le remplissent. Tout ce qu'on peut dire pour persuader la nécessi té de bien employer son tems, est renfermé dans ce peu de lignes qui précédent immédiatement les Prié res du matin.

Les jours ne sont heureux ou malheureux que par l'emploi que nous en faisons.

La vie est toujours assez longue, quand elle est Sainte. Celui qui n'a long-tems vécu, que pour mourir éternellement, à proprement parler, n'a point vécu.

Il n'y a aucun moment du jour qui ne renferme l'éternité toute entiére; parce qu'il n'y en a aucun qui ne puisse être la fin de mes crimes, & le commencement de ma sanctification.

Le jour marqué par le Tout-Puissant, ce jour qui n'aura point de lendemain pour moi, quand viendra-t-il?

Les Réfléxions suivantes sont à la tête des Priéres du soir.

Que me reste-t-il du jour que je viens de finir? Il ne me restera pas davantage des vingt ans que je me promets de vivre encore, quand ils seront écoulés.

Chaque jour m'emporte, en s'envolant, une partie de moi-même. Je meurs chaque jour à ce que chaque jour m'enleve.

L'avenir, qui m'occupe, m'empêche de jouir du présent : le lendemain, quand il arrive, se trouve épuisé par mes désirs inquiets, ou par mes craintes mal fondées.

Employons le présent à réparer les dommages du passé ; & l'avenir ne nous tourmentera plus. Cèdons au tems tout ce qui est sujet au tems ; & il n'aura rien à nous enlever. Visons au terme où l'on ne sçauroit arriver trop tôt ; & nous verrons d'un œil tranquille la rapidité du tems qui nous entraîne. Faisons alliance avec l'éternité, familiarisons-nous avec elle ; & nous n'aurons rien à craindre de la voracité du tems. Tout est de ce style & de même goût.

Dans un siécle comme le nôtre, fertile en nouveautés profanes, où il n'y a que trop de Livres, qui sous les plus belles apparences de la piété cachent des erreurs dangereuses, & font couler dans les ames qui ne sont pas sur leur gardes, un poison préparé en forme de nourriture, la prudence demande qu'on s'attache aux Ouvrages des Auteurs non suspects.

des Sciences & des beaux ...

Le Pere Fellon est conn... plusieurs Livres de dévotion, ... sont entre les mains de tout le monde. Il donna au Public il y a quelques années, une nouvelle édition du Catéchisme Spirituel du P. Surin, Livre excellent, dont on ne pouvoit plus supporter le vieux langage. Tout récemment il vient de rendre le même service au Traité de l'Amour de Dieu de Saint François de Sales. L'Ouvrage dont il nous fait présent aujourd'hui, est la suite d'un autre beaucoup plus considérable. *J'avois*, dit-il, *comme annoncé cet Ouvrage dans la Préface qui est à la tête de ma Paraphrase des Pseaumes. Je m'acquitte de ma parole, en donnant au Public ce cinquiéme tome, qui est un Recueil de tout ce qu'il y a dans les quatre autres, de plus pratique, & de plus propre à occuper la piété Chrêtienne.*

Telle est l'origine de ces Heures. On n'y a rien omis de tout ce qui peut faciliter aux Fidéles l'accomplissement de leurs devoirs de Religion. Les personnes spirituelles

L'ave… des secours qu'elles
che à… ie à trouver ailleurs.
v… t pour l'utile, on a eu
… ommodité. A la suite
… es, qui sont l'Ouvrage
… r, on a imprimé les
… cales qui sont les plus en
usage parmi les personnes de piété : & quoique le caractére ne soit pas petit, le tout ne fait qu'un *in-douze* aisé à porter.

ARTICLE XLV.

HISTOIRE DES GRANDS Chemins de l'Empire Romain contenant l'origine, progrès & étendue quasi incroyable des Chemins Militaires, pavés depuis la Ville de Rome jusqu'aux extrémitez de son Empire : où se voit la grandeur & la puissance incomparable des Romains, ensemble l'éclaircissement de l'Itineraire d'Antonin, & de la Carte de Peutinger. Par Nicolas Bergier Avocat au Siége Presidial de Rheims, nouvelle édition revue avec soin, & enrichie de

Cartes

es & des beaux Arts. 1009
& de figures deux volumes
to. Premier volume pages
ns l'Avertissement & les
Second volume pages 443.
Tables de Peutinger gra-
huit planches. A Bruxelles,
n Léonard, Libraire Impri-
ue de la Cour 1736.

qui ont le plus exalté la
nificence & la puissance
s Romains, conviennent
en donne une idée plus
trois de leurs Ouvrages,
ont pris le modele, que
andeur de leur génie ; les
qui ils avoient reçû les
ayant jamais rien conçû
Ces Ouvrages sont les
chemins, ses Aqueducs
aques.

ns doute assez étonnant
us les Monumens de la
Romaine, ce soit ceux-
qu'on s'est moins appli-
s faire connoître. Nous
Descriptions assez exac-
s Palais, de leurs Tem-

ples, de leurs Amphitéâtres, de leurs Bains, de leurs Théâtres, des Statuës mêmes, des Colonnes, des Obelisques, des Fontaines, qui embellissoient la Capitale du Monde. La plûpart de ces chefs-d'œuvres ont été en quelque façon renouvellés après leur destruction; la Peinture & la Gravure leur ayant assûré une espéce d'immortalité; de sorte qu'on peut dire que ceux, qui ont vû les restes du Colisée, la Colonne de Trajan & tout ce que Rome a conservé de son ancienne splendeur, après en avoir admiré les copies, n'ont eu d'autre plaisir, que de juger qu'elles sont fidéles, & de pouvoir se vanter d'en avoir connu les originaux.

Quant aux Grands Chemins, aux Aquéducs & aux Cloaques, il semble que l'admiration a comme suspendu la plume & le pinceau des Ecrivains & des Peintres. Dans le peu que les premiers en ont écrit, ils se sont accordés à les regarder comme des miracles de l'Art, comme les chefs-d'œuvre d'une Na-

is à Rome, s'en contente de

In tribus magnificentissimis Roma & à quibus maximè t illius Imperii opes, pono ctus, viarum munitiones, & um structuras; neque id solum itatem ejusmodi operum respi- d etiam ad imperii sumptuum- dum. Pline, Strabon, Caß- , Léandre Albert ont parlé ne, & il semble que les leur ont manqué pour ex- ce qu'ils en pensoient; leur nent à la vûe de ces prodi- entreprises paroît encore is l'embarras, où ils ont été écider laquelle des trois de- nporter sur les autres.

c'est ce que nous inferons du peu, que les Anciens nous en ont appris. Les Egoûts imaginés & presque conduits à leur perfection par Tarquin l'ancien, ne subsistent plus; il ne reste que des débris informes des anciens Aquéducs; mais il est plus aisé de comprendre ce qu'étoient les Grands Chemins, & par ce qui s'en est conservé, & par les lumiéres, que nous donnent sur cela l'Itinéraire d'Antonin, & les Tables de Peutinger. Nous en apprenons du moins assez pour conclure qu'il n'y a point d'exagération dans ce qu'en dit un Poëte Gaulois, que par le moyen des Grands Chemins l'Empire Romain, ou plûtôt le Monde entier, n'étoit qu'une seule Ville:

Urbem fecisti quod prius orbis erat. (a)

Mais il ne suffisoit pas, pour tirer de tant de débris & de tant de Mémoires éparts dans un si grand

(a) Rutilius Galliconus Itinerarii L. 1.

d'Auteurs, qu'un homme
rieux, que M. Bergier, &
é dans la Science de l'An-
voulût bien se consacrer
er à un travail capable de
tout autre que lui. Il
ntreprises Littéraires, qui
entre les mains de ceux,
sont portés avec plus de
, de force, & de ca-
parce qu'avec toutes les
nécessaires pour y réussir,
ut encore des secours, que
ités ne donnent pas. M.
a été assez heureux pour les
en plusieurs maniéres dans
ais Avocat Général en la
s Aydes de Paris. " Pré-
ent, dit-il, pour ce qui
it naître l'occasion (de cet
ge); & que par son juge-
l a tiré de mon esprit ce
ne jugeois pas y être....
ond lieu me l'ayant fait en-
dre, il m'a mis en main
graces & libéralités tout
i étoit nécessaire pour le
lorre." Il ajoûte que M.

la dépense. L'Auteur observe d'abord, que les Carthaginois se sont avisés les premiers d'affermir & de consolider les Chemins, en les couvrant de pierres & de cailloux liés avec le Sable, & que c'est d'eux que les Romains ont appris à paver les leurs; mais que si ces derniers n'ont pas l'honneur d'une invention si utile, ils l'ont portée à une perfection, qui n'a point encore eu d'imitateurs. Il montre ensuite (*a*) que dans les Etats les plus policés le soin d'entretenir les Grands Chemins a toujours été confié à des personnes éminentes en dignité; qu'à Lacédémone c'étoit les Rois, qui en étoient chargés, que les Thébains, qui n'avoient pas d'abord la même idée de cet Emploi, l'ayant donné à Epaminondas pour le mortifier, ce Grand Homme répondit à ceux, qui lui en apporterent l'ordre, que cet Office nuiroit moins à la dignité de sa personne, qu'il n'en recevroit de lustre &

(*a*) Chap. 2.

qu'il le releva en effet de sorte, qu'après lui, il fut toujours exercé par les principaux de la Ville.

A Rome l'Intendance des Grands Chemins étoit en telle estime sous le Régne d'Auguste, que les Romains crurent faire honneur à ce Prince de l'en revêtir. Une des Loix des douze Tables en chargea les Censeurs. (a) *Censores urbis vias, aquas, Æraria, vectigalia tuentor*, & l'on ne doute point que les Grands Chemins de la Campagne ne fussent aussi bien de leur District, que les ruës de la Ville : ce qui est certain, c'est que ce fut le Censeur Appius Claudius, qui en cette qualité fit bâtir la Voye Appienne, & que Flaccus & Albinus, aussi Censeurs, firent paver pendant l'année de leur Magistrature les ruës de Rome de cailloux, & les Grands Chemins de gravois. Dans la suite l'entretien du pavé des ruës fut du ressort des Ediles, & par une suite nécessaire celui des Grands

(a) Chap. 3. Chap. 4. Chap. 5.

Chemins. Il paroît qu'avec le tems il passa aux Questeurs, puisque l'Empereur Claude les en déchargea, pour leur donner le Gouvernement des Gladiateurs. Mais long-tems auparavant on avoit établi quatre Magistrats pour cet Office, & on les appelloit *Quatuor viri curandarum viarum* : il semble même que ce soit ceux, que Varron nomme *Viocuros à viarum curâ*. Or notre Auteur prouve par quelques Inscriptions, qu'il rapporte, que tout ces Officiers, dont le nombre s'accrut dans la suite, & dont les uns étoient nommé *Quatuor viri*, d'autres *Curatores viarum*, & d'autres *Curatores vicorum*, étoient des personnes de la première distinction, temoin Jules César, qui fut établi Curateur de la Voye Appienne.

(*a*) Depuis Auguste jusqu'à Constantin l'Empire étoit divisé en deux parties; l'une comprenoit l'Italie depuis le détroit de Sicile jusqu'à l'Istrie & jusqu'aux Alpes;

(*a*) Chap. 6.

dans l'autre étoit compris tout ce qu'on appelloit les Provinces. Au tems de la République, on n'entendoit ſous le nom d'Italie, que ce qui eſt environné de la Mer juſqu'au Rubicon d'une part, & à l'Arne, ou au Var de l'autre. Mais Auguſte y renferma la Gaule Ciſalpine, la Ligurie & les Terres des Vénitiens. Après Conſtantin, on fit pluſieurs diviſions de l'Italie & des Provinces; mais notre Auteur s'en tient, pour ce qui regarde les Grands Chemins, à la diviſion générale faite par Auguſte, & nous apprend que ceux de l'Italie ont été faits du tems de la République, & que ceux des Provinces ſont preſque tous l'Ouvrage des Empereurs. (*a*) Il dit *preſque tous*; car, il reconnoît que quelques uns ont été faits avant Auguſte par l'ordre des Conſuls & des Préteurs, & que c'étoit alors les Queſteurs, qui, ſur les Ordonnances de ces Commandans des Provinces, fourniſſoient les fonds pour la dépenſe.

(*a*) Chap. 7.

Les Romains n'ont songé à paver les Grands Chemins, que lorsqu'ils eurent étendu leur domination assez loin de Rome : car ce ne fut qu'en 442. qu'Appius Claudius fit travailler à la Voye Appienne, laquelle s'étendoit depuis Rome jusqu'à Capouë. La seconde, selon Sigonius, fut faite par Aurelius Cotta l'an 512. & fut nommée la Voye Aurelienne. La troisiéme, si on en croit Festus Florus & Cassiodore, est la Voye Flaminienne en 1533. & fut l'Ouvrage de Flaminius, qu'Annibal défit auprès du Lac de Trasimene. Cependant Strabon assûre que le Fils de ce Flaminius, fit faire deux Grands Chemins en Italie, sçavoir la Voye Flaminienne depuis Rome jusqu'à Rimini, & l'Emilienne, jusqu'à Boulogne & Aquilée.

(*a*) Notre Auteur estime que le premier Chemin, qui ait été fait hors de l'Italie, fut dans la Gaule Aquitanique & Narbonnoise, &

(*a*) Chap. 9.

en place l'époque au tems de la premiére guerre d'Afrique. Polybe (*a*) dit que les Romains, pour conduire leurs armées depuis les Pyrenées jusqu'aux Alpes, avoient fait mesurer exactement tout l'intervalle, qui est depuis l'Elbe jusqu'à Ampurias, & de-là jusqu'au passage du Rhône, & que chacun de ces espaces étoient de six cens mille stades; qu'ils y avoient faits des Chemins, & que de huit stades en huit stades ils avoient dressé des Colonnes. Le second de ces Chemins fut nommé la Voye Domitienne, parce qu'elle fut l'ouvrage de Domitius Ahenobardus l'an 629. après qu'il eut dompté les Allobroges & les Alvernes; c'est-à-dire, les Peuples de la Savoye, du Dauphiné & de l'Auvergne. M. Bergier croit qu'elle étoit en Provence. Il y avoit une autre Voye Domitienne en Allemagne, mais elle étoit fort postérieure à celle des Gaules; puisque Jules César est le

(*a*) L. 3. Cap. de viis militaribus.

premier Romain, qui ait mis le pied en Germanie. Tacite (*a*) assûre qu'elle fut faite par L. Domitius, & que ce fut par-là que Cecinna ramena endeça du Rhin l'Armée de Germanicus. On ignore en quel tems fut pavée la Voye Egnatienne, qui, selon Strabon, (*b*) conduisoit depuis la Ville d'Apollonie en Epire jusqu'à celle de Cypselus & le Fleuve Hebrus : mais elle subsistoit dès le tems de Cicéron, & portoit le nom de Voye Militaire, qui ne se donnoit qu'aux Grands Chemins, elle s'étendoit même dès-lors, suivant cet Orateur, (*c*) jusqu'à l'Hellespont à travers la Macédoine. Voilà tout ce qu'on sçait des Grands Chemins faits dans les Provinces avant Auguste, qui fit faire dans tout l'Empire la plûpart des autres, dont l'Itinéraire d'Antonin & les Cartes de Peutinger font mention.

(*a*) L. 1. Annal.
(*b*) L 7.
(*c*) De Prov. Consul.

(*a*) Les Grands Chemins étant la plus vaste entreprise, qui ait été exécutée dans l'univers, on peut bien croire qu'un nombre infini de personnes y a mis la main. Notre Auteur les réduit à quatre espéces. Les Légionnaires, les Peuples des Provinces, les Artisans & les Esclaves. Les premiers, qui étoient tous Citoyens Romains, étoient sous Auguste au nombre de cent soixante & treize mille, composant vingt-cinq Légions. Ce Prince, après qu'il eut donné la paix à l'univers, voulut occuper tous ces Soldats, de peur que l'oisiveté ne les corrompît, & ne crut pas pouvoir les employer à des Ouvrages plus utiles que les Grands Chemins. Sous Trajan le nombre des Légions étoit monté à trente, & nous savons que ce Prince est celui des Empereurs, qui a plus fait & réparé de Grands Chemins; il est à croire que tout le tems, qu'il n'avoit pas besoin de ses Légions pour la

(*a*) Chap. 10.

guerre, il les employoit à ce tra
La Populace des Provinces
l'Histoire appelle *Provinciale*.
travailloit aussi & pour les
mes raisons selon Isidore. (a) *R*
ni vias, dit-il, *per omnem pen*
bem dispofuerunt, *propter recti*
nem itinerum, *& ne plebs otiosa*
Comme les Grands Chemin
joignoient souvent par des Po
qui aboutissoient à des Ports
que pour la commodité des P
& des gîtes, on construsit d'e
en espace des Maisons, &
ajoûta d'autres Edifices pou
pompe; tout cela, avec la gr
quantité de Colonnes milliaire
mandoit un grand nombre d'I
nieurs, d'Architectes & d'Ouv
Le Port d'Ostie construit par C
dius, & le Pont, que Traja
bâtir sur le Danube, en occupe
seuls bien des milliers. Enfin
Esclaves & les Criminels, don
commuoit la peine de mort,
encore une grande ressource

(a) L. 5. Orig. c. 7.

:, & l'on peut bien croire
ient pas les plus ména-

ſt aiſé de juger que les
Chemins coûterent aux
des ſommes immenſes.
d'où on les tiroit, étoient
Publics, ceux des Em-
& ceux des Particuliers.
miers Publics des Ro-
ont pas été toujours les
ni en nature, ni en quan-
les deux ſources généra-
ient les Tributs & les
buta, & *vectigalia*, nous
is pas l'Auteur dans ce
à ce ſujet des différens
Péages, & des ſommes
uiſſoient. Il ſuffit de re-
ci que juſqu'à Jules Cé-
es travaux Publics, &
quent les Grands Che-
aiſoient aux frais du Pu-
que le Dictateur pen-

r.
12 13. & 14.
15. 20.

pétuel fut le premier, qui y mit de ses propres deniers; & qu'à son exemple la plûpart des Empereurs ont voulu se distinguer par de semblables dépenses pour l'utilité publique. M. Bergier repasse en revûë tous ces Chemins; nomme tous les Princes, qui les ont fait faire, & n'avance rien, qu'il ne prouve par des Inscriptions; que les curieux de ces monumens anciens verront sans doute avec plaisir.

(*a*) Il vient ensuite à ce que des Particuliers ont contribué de leurs deniers pour les mêmes Ouvrages, les uns par ordre du Prince, les autres en vertu de la loi publique, & d'autres par pure générosité. Il entre sur cela dans un détail Historique très-curieux, toujours prouvé par des Inscriptions & des Médailles. Les Grands Chemins des Gaules occupent les quatre Chapitres suivans. (*b*) L'Auteur commence par les Chaussées des Brunehaut,

(*a*) Cap. 21. 25.
(*b*) Chap. 26.

avoir rapporté toutes les
u'on a débitées à ce su-
iculiérement sur le Roi
n successeur Brunehaut,
avec Juste Lipse (a) que
ssées étoient l'ouvrage des

attache un peu plus sérieu-
réfuter Sigébert, Gaguin
onique de Saint Bertin,
nt attribués à la Reine
t: (c) Il nous apprend en
uelle maniére Auguste,
ire les Peuples des Al-
ouvrir plusieurs Grands
à travers ces Montagnes.
ue ce fut après avoir sub-
Barbares, qui du haut
Rochers, & à la faveur
écipices insultoient l'Em-
nain, que ce Prince fit
Temple de Janus. (d) Une

De magnitudine Romanâ.
27.
24.
18.
Hist. natur. c. 10.

Inscription, rapportée d'après I
par notre Auteur, faisoit foi d
événement. Le Sénat & le Pe
Romain l'avoient fait placer su
magnifique Arc de triomphe,
sé à ce sujet au plus haut des Al
entre le grand & le petit Saint
nard.

Nous avons vû au comme
ment de ce siécle un illustre
gistrat, (a) aussi admirable dan
conduite des Troupes, que
l'administration d'une Provin
& dont un grand Roi a fait c
éloge, qu'il ne dormiroit pas t
quillement une seule nuit, s
croyoit hors du Languedoc,
du même moyen, dont nous ve
de voir que s'étoit servi Augu
pour réduire des Montagnard
voltés contre l'Eglise & contre
Prince, & avec cette mode
qui sied si bien aux Grands H
mes, & qui ne leur fait rien pe
de la gloire qu'ils abandonnent
autres, avouer qu'il devoit à la

(a) M. de Lamoignon de Basville.

ture de l'Ouvrage, que nous abrégeons, l'idée d'un projet, dont le succès fut le salut de la Province, qui lui étoit confiée.

Ces Chemins d'Auguste, dont nous venons de parler, alloient jusqu'à Lyon. Ce Prince fit ensuite la distribution de ceux, qu'il vouloit entreprendre dans tout l'Empire, & Agrippa, qui eut en partage ceux des Gaules, voulut que Lyon en fût le centre. De là il les poussa jusqu'à l'Océan, tant Septentrional, qu'Occidental d'une part, & de l'autre, jusqu'aux Pyrenées & à la Méditerranée. Ces quatre Grands Chemins étoient joints par d'autres, par où l'on passoit en Italie, en Espagne, en Hongrie, & qui aboutissoient à des Ports; sans compter les Chemins de traverse, dont le nombre n'est pas aisé à marquer. Le premier des quatre Grands Chemins, suivant Strabon, (*a*) étoit tiré à travers les Montagnes d'Auvergne,

(*a*) L. 2. Georgr.

que les Romains appelloient *Commenos montes*, & alloit jusqu'aux fonds de l'Aquitaine : le second s'étendoit le long du Rhin jusqu'à l'Océan Septentrionnal ; le troisiéme traversoit la Bourgogne, la Champagne & la Picardie, & alloit aboutir à l'Océan Occidental. Le quatriéme passoit par le Territoire de Narbonne & conduisoit à Marseille. Le troisiéme, le plus long de tous, étoit aussi le plus coupé de Chemins de traverse dont la Gaule Belgique est encore remplie. Il est bon aussi d'observer que le *Portus Gessoriacus* de l'Itinéraire est le même qu'*Iccius Portus Morinorum*.

(*a*) Les Anglois n'ont pas moins inventé de Fables sur les Grands Chemins de leur Isle, que les Belges sur les Chaussées de Brunehaut; mais le docte Cambden ne fait aucune difficulté d'avouer, qu'ils ont été faits peu à peu par les Romains. On croit en effet qu'ils ont com

(*a*) Chap. 30.

mencé d'y travailler peu de tems après que l'Empereur Claude eut triomphé des Bretons; du moins on sçait que sous l'Empire de Domitien, il y en avoit déja plusieurs d'achevés. On ne doute point qu'Adrien & Sévere n'ayent aussi beaucoup travaillé; toutefois on ne connoît distinctement d'ouvrages du premier, que cette fameuse muraille de 80000. pas, qu'il y fit bâtir, & du second, que ces merveilleuses levées, qu'il fit faire en Ecosse & sur-tout celle, qui servoit de fondement à une muraille de séparation entre les Provinces conquises, & celles qui ne l'étoient pas. Cette muraille étoit tirée d'une Mer à l'autre & avoit 132. milles italiques de long. Quoiqu'il en soit, il paroît que les restes des Grands Chemins de cette Isle, dont on voit encore des vestiges dans des lieux détournés, n'étoient en rien inférieurs à ceux d'aucune autre Province de l'Empire.

(*a*) Le second Livre traite de

(*a*) Chap. 1. & Chap. 2.

la maniére & de la forme des Grand Chemins. L'Auteur commence pa diviser les matériaux, qui entroien dans la composition de ces beau Ouvrages, en gros & menus; pa ceux-ci il entend la chaux, la terre, l'arene & la thuile battue; & pa ceux-là, les pierres, les cailloux & le gravois. Il distingue, d'après Vitruve, les endroits terreux, les sablonneux, ceux qui sont pleins d'arene, & ceux qui le sont de gravois, ou de pierrailles. Il remarque que les Hébreux ont donné à la terre commune trois noms différens, qui reviennent à l'argile, l'arene & le limon, parce qu'il ne s'en trouve aucune, qui n'ait ces trois substances. Il ne veut pas que l'on confonde le sable, *sabulum*, avec l'arene. Le sable, dit-il, est la partie la plus stérile de la terre, & à raison de sa sécheresse, & de sa rotondité, il est incapable de s'allier avec la moindre humidité, de sorte qu'on ne s'en est jamais servi pour les Grands Chemins au lieu que l'arene n'étoit autre chose qu'une pierre

pierre concassée & de forme angulaire, a toujours quelque humidité, & affermit par son alliage les corps, où elle est mêlée. Il y a trois espéces d'arene, selon Vitruve, suivant qu'elle se tire de la terre, *fossitia*; des riviéres, *fluviatilis*; ou de la mer, *marina*. La premiére est la meilleure pour les bâtimens. Il y en a de quatre couleurs, la noire, la blanche, la rouge, & celle qu'on appelle *Carbuncula*, qui se trouve en abondance dans les Montagnes & les Vallées de la Toscane. Notre Auteur entre dans le même détail par rapport à la chaux.

(*a*) Il vient ensuite au gravois, qui tient le milieu entre l'arene & les cailloux, d'où vient sa distinction en grosse arene, *glarea*, & petit cailloux, *silex*. Il remarque cependant que ce dernier mot se prenoit aussi souvent pour de grandes pierres, que l'on tailloit dans le roc. (*b*) Ainsi en parlant des grosses ma-

(*a*) Chap. 3,
(*b*) Chap. 4.

tiéres employées à la construction des Grands Chemins, c'est-à-dire, des pierres taillées, ou non taillées, il observe que les pierres dures taillées étoient indifféremment nommées, *saxa* ou *silices*, quoiqu'à proprement parler, *saxum* signifie le rocher même, & *silex*, la piéce qu'on en a tirée, & plus particuliérement encore un cailloux, gros ou petit. Or ces cailloux gros & petits, taillés & non taillés, souvent même brisés & mis en piéces, étoient la principale matiére des Grands Chemins. On en distinguoit de trois sortes, suivant leur figure & leur situation, & on se servoit des plus petits, qu'on nomme ordinairement pierres à fusil, pour en mastiquer la surface des Grands Chemins, qu'on ne couvroit point de grandes pierres. Alors leur petitesse leur faisoit donner le nom de *glarea*, qui est proprement le gravois.

(*a*) La forme & la matiére des Grands Chemins, varioient selon

(*a*) Chap 5.

le tems & les lieux. Quant à la matiére, la principale différence consistoit en ce que les uns étoient couverts de grands carreaux, & les autres de gravois. Les ruës de Rome étoient toutes pavées de pierres; dans les Régions d'Italie quelques Chemins l'étoient aussi, d'autres l'étoient de gravois. Ainsi la Voye Appienne fut couverte de grands & larges cailloux de quatre à cinq pieds de face, taillés à la régle & à l'équerre, polis, & si bien joints ensemble, qu'à peine en voyoit-on les jointures. Ce fut en 579. de Rome, que les ruës de la Ville, & les Chemins de la Campagne furent adjugés pour être ainsi pavés. En 630. C. Gracchus fit faire un grand nombre de Chemins d'Italie, les uns de pierres ou de cailloux, les autres de gravois. Plutarque dit *lapis* & *arena*, mais notre Auteur observe fort bien que par *arena*, il faut entendre ici le gros gravois, *glarea*. A la vérité on s'apperçut bien-tôt que le seul gravois ne rendoit pas les Chemins

assez solides, (*a*) & on le fortifia par-dessous, de pierres, de cailloux, de moilons, & de beaucoup de ciment. On y employa même du bois & du fer, mais il y a bien de l'apparence qu'on n'usoit du bois, que comme de pilotis, dans des terres tremblantes & marécageuses, surtout aux endroits, où il falloit bâtir des Ponts; quant au fer, c'étoit pour lier ensemble les grandes pierres des Ponts, des Ports, & des lisieres, des Grands Chemins pavés de grands carreaux. En voilà assez pour la matiére de ces ouvrages, venons à la forme.

(*b*) Les Romains ont dressé deux sortes de Chemins, les uns par terre les autres par eau. *Itinerum duo sunt genera*, dit Léon-Baptiste Albert (*c*) *terrestre* & *aquaticum*, des Chemins de terre les uns étoient pavés, les autres ne l'étoient pas : Ulpien appelle ceux-ci *vias terrenas*, & tel

(*a*) Chap. 6.
(*b*) Chap. 7. & 8.
(*c*) Lib. 10. Cap. 8. de re ædificatoria.

it l'un de ceux, qui conduisoient
Espagne en Italie par Nîmes.
omme il falloit les réparer sou-
it, & qu'en hyver ils étoient
sque impraticables, on avoit
diverses Ordonnances, & l'on
posoit divers Officiers pour les
ir en état. Mais ce qu'on pou-
t faire de mieux pour cela étoit
voir soin qu'ils ne fussent pas
bragés, afin que le Soleil & les
its les séchassent aisément. Les
emins pavés étoient, ou dans
Terres de Ville en Ville, ou
long des Riviéres & de la Mer,
Port en Port. L'Itineraire d'An-
in commence par les premiers,
c'est ce qu'il appelle *itinerarium*
vinciarum; il vient ensuite aux
onds, qu'il comprend sous le
n de *itinerarium maritimum*: (*a*)
re Auteur suit la même métho-
Il remarque d'abord que ceux,
avant lui ont traité le même
t, n'ont fait attention qu'à la
erficie, qui consistoit en gravois

) Chap. 9.

ou en cailloux, de sorte que pour entrer dans la description de l'intérieur, il s'est trouvé réduit à n'avoir point d'autres guides, que ce que Pline & Vitruve ont dit des pavés des Maisons particuliéres des Grecs & des Romains: car ayant trouvé que ces pavés, non-seulement au rez de chaussée, mais encore dans tous les étages, & sur les couvertures mêmes renfermoient une si prodigieuse quantité de matiéres entassées les unes sur les autres, qu'on ne conçoit pas qu'il pût y avoir de charpentes assez fortes pour en porter la charge, & que ces matiéres étoient disposées par couches, dont chacune avoit son nom propre, suivant l'Architecture du tems, il se douta que les Grands Chemins étoient construits à-peu-près dans la même forme, & sa conjecture fut justifiée par l'inspection de trois des Grands Chemins d'Agrippa, qui aboutissoient à Rheims, & où il fit creuser en sa présence.

(a) Il n'a pas voulu perdre le fruit

(a) Chap. 10. & 15.

des lectures, qu'il avoit faites à ce sujet des deux Auteurs, dont nous venons de parler; & il employe six Chapitres entiers à parler des pavés en général; puis de ceux des Maisons. Ce qu'il en dit est fort intéressant, mais il ne seroit pas possible de l'abréger. (a) Il fait ensuite l'application de ces pavés domestiques avec ceux des Grands Chemins; & comme le sol n'y est point par-tout le même, il s'étend sur les Montagnes, qu'il a fallu percer, comme dans les Alpes; auprès de Terracine, pour la Voye Appienne, (b) entre Naples & Pouzzol, entre Bayes & Cumes; & sur les levées, qu'on étoit obligé de faire pour continuer le niveau du Chemin entre deux collines, ce que Strabon appelle *exaggerare valles*. Il dit à ce sujet que la Gaule Belgique est un des Pays, où il s'est conservé un plus grand nombre de ces levées, témoin celles qu'on a faussement

(a) Chap. 16.
(b) Chap 17.

nommé chaussées de Brunchant. Il observe encore que comme ces levées sont ce qu'il y a de plus admirable dans les Grands Chemins, on s'est accoutumé à les nommer simplement *aggeres. Eoque factum*, dit André de Resende, *ut aliquando ipsa publica via ac militaris agger publicus diceretur*. Cette remarque est sur-tout nécessaire en lisant les anciens Auteurs Gaulois, comme Sidonius Apollinaris. Quelquefois après avoir coupé un Chemin dans le penchant d'une Montagne, on soûtenoit d'un mur de pierres de tailles le côté de ce Chemin, qui n'étoit point adossé contre la Montagne, & on en voit des restes dans la Voye Flaminienne, sur la pente d'une des deux Montagnes, entre lesquelles passe le Fleuve Metaurus. Ces masures, qui sont à trois ou quatre milles de Fossumbruno, donnent encore de l'admiration aux Voyageurs.

(*a*) Après ces notions préliminai-

(*a*) Chap. 18.

cre Auteur entre dans le
la construction des Grands
is, & c'est-là que l'on con-
-tout ce que lui a coûté son
e, & que l'on admire avec
ustesse, il a profité de tout
a pû recueillir des Anciens,
nner à chaque chose son
nom. (*a*) C'est sur leur au-
u'il compare la surface des
ıs à une croute de pain,
u'ils l'appelloient en effet
crustam, & la façon de
her & de l'appliquer, *incrus-*
omme dans cette descrip-
ıs avons dit qu'il se régloit
avé des Maisons, il nous ap-
ue la surface en étoit, ou de
dont les Grecs furent les
urs, selon Pline; ou de
, ou de pierres, *terrena*,
, *lapidea*. Le terris, que Pli-
être fait *ex sabulo, calce, ac*
mixtis, c'est ce que nous ap-
Pouzzolane: cette poudre
avec de la chaux, fait une

hap. 19.

fabrique d'une ſolidité ſurprenante ; quelques-uns, pour rendre plus fort ce pavé de terris, lui donnoient une couche de vernis, qui le rendoit capable de réſiſter à toutes les injures de l'air.

(a) Dans les ſurfaces des pavés, qui étoient de terre cuitte, on ne ſe ſervoit ni de briques, ni de thuiles, mais de carreaux, & il y en avoit de deux ſortes ; de grands, *teſſeræ magnæ*, ou ſimplement *teſſeræ*; & de petits, *ſpicata teſtacea*, parce qu'ils repréſentoient des épis joints enſemble. De *teſſera* on a fait deux diminutifs *teſſella* & *teſſerula*; qui conviennent proprement aux carreaux de pierre & de marbre, dont on ſe ſervoit dans les ouvrages de Moſaïque ou de Marquetterie. Quantité d'anciennes Egliſes d'Italie en étoient pavées. (b) Il y en avoit de deux façons, ou à grands carreaux, ou à petits, qu'on nommoit encore *ſectilia* ou *ſegmentaria* ; & c'étoit

(a) Chap. 20.
(b) Chap. 21.

i proprement, qui étoient és *opera segmentaria*, ouvrae marquetterie: ils varioient coup dans la figure & dans la :ur.

) Aux pavés domestiques de ıs répondoient ceux des Grands :mins, dont la superficie étoit terre. Notre Auteur ne s'y arrê- point, les pavés de briques ou ıtôt de terre cuite, *testacea*; & ux de pierre, *lapidea* lui représntent les Chemins couverts de ravois & de cailloux. Dans ceux- i on distinguoit *lapides prægrandes*, *apides justi*, *lapides minuti* : (*b*) les ıns & les autres étoient ou polis & taillés régulierement ; ou simplement brisés & irréguliers. Dans e choix, qu'on faisoit des cailloux, ou :arreaux ; on préféroit les plus durs, & ceux qui avoient des cavités & les veines raboteuses, *lapides fistu-losos* parce qu'ils duroient davantage, & qu'ils étoient moins glissans.

(*a*) Chap: 22.
(*b*) Chap. 23.

Il ne falloit pas non plus qu'ils fussent, ni trop grands, ni trop petits ; ceux-ci n'étant pas assez fixes, & ceux-là étant toujours trop glissans. Quant à la maniére de les poser, on avoit attention de les coucher en la même posture, où ils étoient dans le roc, veine sur veine, & feuille sur feuille ; car si on les couchoit de côté, les pluyes & les autres injures du tems les pourissoient. Il y avoit aussi trois maniéres de les disposer, en ligne droite, *structurâ ordinariâ* ; & de pointe en pointe, *structurâ reticulatâ* ; ces deux maniéres ne convenoient qu'aux cailloux taillés. La troisiéme étoit incertaine, & convenoit aux cailloux, qui n'étant que brisés, comme nos pavés, n'avoient point de figure réguliére.

(*a*) Dans les Inscriptions, où il est dit simplement qu'un tel avoit fait faire un Grand Chemin, on peut supposer qu'il n'étoit couvert que de gravois ; car lorsqu'il l'étoit

(*a*) Chap. 24.

de cailloux, l'inſcription le diſoit : par la même raiſon, ſi on n'y faiſoit mention que de cailloux, ſans en marquer la figure, c'étoit une preuve que ce n'étoit que des cailloux briſés. (*a*) M. Bergier prétend que ceux-ci ſont fort bien repréſentés par nos pavés de France ; à quoi il ajoûte, que parmi les Romains, comme parmi nous, on uſoit de grès & de cailloux, ſuivant que les lieux les fourniſſoient. La différence de nous aux Romains c'eſt que ceux-ci poſoient les leurs ſur un fond beaucoup plus ſolide. Mais leur magnificence paroiſſoit ſurtout en ce que les Grands Chemins, au ſortir de Rome, étoient pavés juſqu'à cinquante lieues de grands carreaux taillés avec le ciseau, à la regle & à l'équerre.

(*b*) Telle étoit même dans toute ſa longueur la Voye Appienne, que Stace appelle la Reine des Voyes. Procope, dans la deſcrip-

(*a*) Chap. 25.
(*b*) Chap. 26.

tion qu'il en a faite, lui donnoit 900. ans de durée jusqu'à lui, mais il en faut défalquer au moins cinquante : on sçait qu'Appius ne la poussa que jusqu'à Capoüe, les Romains de son tems ne possédant rien au-delà de cette Ville : il n'est pas bien décidé par qui elle fut continüée jusqu'à Brindes. Tout ce qu'on en peut dire de certain, c'est que cela étoit fait du tems d'Horace, & que Plutarque nous apprend, que Jules César y employa des sommes immenses. (*a*) Stace a fait une belle description de la Voye Domitienne, mais son Interpréte Domitius est tombé à ce sujet dans quelques erreurs, que M. Bergier releve très-bien. 1°. Il dit que cette Voye étoit pavée de briques, contre l'autorité expresse de son Auteur, qui assûre qu'elle l'étoit de cailloux. Il a pû être trompé par ces deux Vers....

Illi saxa ligant, opusque texunt.
Cocto pulvere, sordidoque Tipho ;

(*a*) Chap. 27.

en premier lieu *coctus pulvis* point de la brique, c'est de la : ; laquelle jointe avec le sable uf pulvérisé, faisoit un ciment able. En second lieu Domi- confondu le pavé du Che- avec ce qui servoit à lier les s. D'ailleurs il avouë lui-mé- que cette Voye étoit en quel- endroits pavée de grands car- de marbre.

L'Interpréte dit que Domi- commença son Grand Che- à Terracine ; or il est certain Voye Appienne alloit encore plus loin, depuis Terracine à Sinuessa le long de la Mer, nséquent la Voye Domitien- commençoit qu'à Sinuessa, lle s'avançoit le long du riva- ravers le Savo & le Vultur- passoit par le Lac de Lin-

(a) Thevet assûre avoir vû de ses propres yeux un Grand Chemin, qui conduisoit de Gaëte à Capouë, & qu'il étoit tout pavé de carreaux de marbre noirs, si grands, qu'il y en avoit, que vingt hommes ne pourroient pas lever de terre. Il ajoûte que la tradition du Pays portoit que Virgile le fit faire en une nuit par art magique. Il est apparemment le premier, qui ait écrit que ce grand Poëte avoit passé pour un Magicien. D'ailleurs Thevet n'est pas un Ecrivain, qui fasse foi, lorsqu'il parle seul, & par malheur pour lui, nul autre n'a encore fait mention de ce Chemin. M. Bergier fait beaucoup plus de fond sur l'autorité de Guichardin, qui parlant des Pays-Bas, dit qu'on y voit encore des vestiges d'un Chemin merveilleux, qui conduisoit de Tongres jusqu'à Paris, tout pavé de très-grandes pierres & soûtenu des deux côtés d'une muraille, dans laquelle on avoit ménagé d'espace

(a) Chap. 28. L. 18. chap. 8.

en espace des arcades, p
écouler les eaux. Enfin
Resende parle d'un autre
de la Gaule Narbonnoise,
avoir vû, & qui étoit pavé
quadratis saxis penè insanâ pr ...tione.

Mais quelque prodigieux que fussent ces Chemins, ils paroissent avec raison à notre Auteur fort inférieurs à deux Ouvrages de ce genre, qui avoient été poussés depuis Quito jusqu'à Cuzco, l'ancienne capitale du Perou; l'un par le plat pays, & l'autre par les Montagnes; tous deux appuyés des deux côtés de hautes murailles, le long desquelles couloient au-dedans de jolis ruisseaux bordés de beaux arbres. Mais ou ces Chemins, que les Espagnols ont détruits, n'étoient pas aussi droits, que le prétend M. Bergier, où il se trompe en leur donnant 500. lieuës Espagnoles de long; car il est certain, selon les meilleurs Géographes, qu'on ne compte de Quito à Cuzco qu'environ 380. lieuës, c'est-à-dire, la valeur de quinze degrés de latitude.

Les Historiens, qui ont parlé ces Grands Chemins, ajoûtent les pierres, qu'on y avoit employé avoient au moins dix pieds quarré; & que quand le Roi Perou y voyageoit, toutes ses jo nées étoient marquées par des P lais, assez vastes pour y loger tout sa Cour.

(a) Les ruës & les places de Ro me étoient comprises, aussi bien qu les Grands Chemins, sous le nor de *via militares*, mais ce n'étoi que celles, qui commençoient le vrais Chemins militaires. " Le » unes & les autres, dit notre Au » teur, surpassoient autant le » Grands Chemins de la Campa » gne en excellence & dignité qu » le Sol de la Ville de Rome excé » doit le reste des terres en gran » deur d'ouvrages publics & en ma » jesté. „ Il traite à cette occasio des Cloaques, qui passoient del sous, & dont les Anciens n'or parlé qu'avec admiration. Cassi

[a] Chap. 29.

dore les appelle *splendidas Cloacas* ; & Pline ne craint point de dire, que c'étoit la plus haute entreprise, que les Romains eussent jamais faite. Il falloit que les voûtes en fussent d'une force & d'un artifice bien surprenans, pour soûtenir tout le poids des matériaux, dont étoient composés les pavés des rües & des places : & pour juger de leur étenduë, il suffit de dire qu'ils passoient sous les 33. rües principales de Rome qu'un Auteur (*a*) appelle *vias publicas regias*. Que ces voutes, au bout de 800. ans, n'ayent pas été entamées, malgré le poids énorme qu'elles portoient, malgré tout ce qui passoit continuellement dessus, malgré l'écoulement rapide des eaux, les chutes fréquentes des Maisons & les tremblemens de terre, c'est ce qui est presque inconcevable.

(*b*) Il y avoit en Italie & dans

(*a*) Panei rel. Antiquitatum deperditarum L. 1. c de viis militaribus.

(*b*) Chap. 30.

les Provinces des Grands Chemins couverts de gravois seulement dans les côtés : le milieu étant pavé de grands carreaux pour la commodité de gens de pied ; car ce milieu étoit tellement élevé, que les eaux n'y sejournoient jamais : elles séjournoient même fort peu sur le gravois, qui avoit aussi sa pente, & qui étoit lié avec un très-bon ciment. On peut juger de la quantité de chaux qu'on y employoit, par ce que nous apprenons de bons Auteurs, qu'on coupoit quelquefois des Forêts entiéres pour la cuire. (*a*) Comme les Grands Chemins étoient partagés en trois dans leur largeur ; le milieu qu'on nommoit proprement *agger, ab aggerando*, parce qu'on y amassoit les principales matiéres, est ordinairement marqué sous le nom de Voye Militaire dans les Histoires Anciennes, comme en étant la principale partie. Les lisieres, qu'on nommoit *margines*, servoient aussi beau-

(*a*) Chap. 30.

coup à les soûtenir, & c'étoit pour cela qu'on y employoit les plus grosses pierres, les plus forts cailloux, & la meilleure blocaille. Notre Auteur a observé que les Chemins de la Gaule Belgique, dont la superficie étoit de gravois, avoient pour fondement des pierres, & il nous assûre que les moindres de ces pierres, qu'il a vûës, en faisant creuser sous ces Chemins, pesoient vingt ou trente livres. Toutes étoient arrangées au cordeau, sans qu'aucune débordât. Quant aux bordages, on n'est point bien instruit de quoi ils étoient composés dans les Grands Chemins d'Italie couverts de gravois; on sçait seulement que le Censeur Appius en avoit fait faire de pierres de taille de la largeur de deux pieds, & de pareille hauteur, sur lesquels les gens de pieds pouvoient marcher à sec en tout tems, & que de dix pieds en dix pieds il avoit fait placer contre ces bordages certaines pierres pour servir à monter à cheval & en chariot. Cajus Gracchus avoit procuré

la même commodité des Grands Chemins dans ceux, qu'il fit bâtir en très-grand nombre, & fut le premier, qui y fit planter des Colonnes milliaires.

(a) Les Romains n'avoient seulement pas pourvû à la commodité des Grands Chemins; ils les avoient encore ornés de tout ce qui pouvoit les rendre magnifiques. Ceux d'Italie, jusqu'à huit ou dix lieues de Rome, étoient bordés de part & d'autres d'Arcs de triomphe, de Tombeaux, de Maisons de plaisance, de Temples de diverse grandeur, distingués par les noms de *templa*, *ædes*, *fana* & *sacella*. On y voyoit aussi des Jardins accompagnés de vastes bâtimens, où il y avoit des Galeries, des Bains, des Fontaines. En un mot le nombre & la beauté de ces édifices étoient au point, que les Etrangers croyoient être dans Rome long-tems avant que d'approcher même des Fauxbourgs.

(a) Chap. 32.

(a) Notre Auteur s'est sur-tout fort étendu sur les Tombeaux, où il dit des choses fort curieuses, sur la défense contenuë dans la Loi des douze Tables, de brûler & d'inhumer dans Rome des corps morts; sur les exceptions qu'on y fit; sur la différence entre sépulture, sépulcre & monument; sur la vénération des sépulcres chez les Romains; (b) sur la diversité des sépulcres bâtis le long des Grands Chemins de l'Empire; sur ce qu'on appelloit Mausolées, dont il décrit les plus remarquables, (c) comme ceux d'Auguste, d'Adrien & de Sévere: sur ceux, qui étoient propres des Familles Nobles; sur ceux qu'on ppelloit piles, & ceux qu'on nommoit cofres, *arcas*; (d) sur les sépulcres des personnes du Peuple & s gens de basse condition; sur les scriptions sépulcrales & leurs dif-

) Chap. 33. & 34.
) Chap. 35.
Chap. 36. & 37.
Chap. 38. & 39.

férentes espéces. Il rapporte exemples de chacune, dont choix prouve également son éru tion & son discernement. Nous suivrions dans ce détail, s'il é possible de nous y arrêter tant peu, sans passer de beaucoup bornes d'un Extrait. Il nous su d'indiquer comme nous faisons, ce qu'on peut trouver d'intéress dans cet Ouvrage.

(a) Les deux derniers Chapit traitent des édifices profanes, ta publics que particuliers, qui se voient d'ornement aux Gran Chemins de l'Empire. Les publi étoient les Arcs de triomphe, notre Auteur ne laisse rien à dé rer d'essentiel sur une matiére, q est un fond inépuisable de reche ches pour les Sçavans. Il s'est aus beaucoup étudié à nous faire con noître deux de ces Monumens, qu le Sénat & le Peuple de Rheim avoient fait ériger à l'entrée de deux plus célebres Portes, & qu

(a) Chap. 49.

›mmoient *Porte-Mars* & *Porte-ée.* Il ne doute point que ces ‹ Arcs de triomphe, dont l'un ›ncore dans son entier, & l'au-›st plus qu'à demi ruiné; n'ayent ›âtis en l'honneur de Jules Cé-. en reconnoissance de ce que sa faveur les Rhemois avoient ›édé aux Séquanois dans la Prin-›ùté d'une partie des Gaules, ›me César le dit lui-même, *Se-›ni Principatum dimiserant, in eo-locum Remi successerant* (*a*)
› l'égard des édifices privés, il ›nine d'abord pourquoi les Em-›urs & les plus illustres Citoyens ›Rome bâtissoient ordinairement ›s Maisons de Campagne sur les ›nds Chemins. Il en trouve deux ›ons. La premiére est qu'il leur ›t beaucoup plus commode d'y ›, quand elles étoient ainsi si-›s, que si elles l'avoient été dans ›lieux, où ils n'auroient pû se ›tre, que par des routes de tra-›e. La seconde étoit une pure

(*a*) De Bello Gallico. L. 2, c. 6.

vanité, ils étoient bien aises q
tous ceux, qui venoient à *Ror*
par les Grands Chemins, fusse
témoins de leur magnificence.
s'arrête un peu plus à nous donne
une idée des magnifiques Palais d
Lucullus, qui fut surnommé l
Xercès togatus, de ceux des Gar
diens sur la Voye Prenestine, d
la Maison de plaisance d'Adrien
près de Tivoli, si vaste & si magn
fique, & dont on voit encore de
précieux restes. On y remarqu
sur-tout une petite rotonde tou
entiére, qui paroît avoir été
Chapelle, *Sacellum*, de ce Palais,
que bien peu de gens ont obser
avoir servi de modele à la belle E
glise de Sainte Agnès dans la Pla
Navone. C'est ce qu'un de nous, c
d'abord en y entrant au Jardini
du Noviciat des Jésuites de Rom
qui en a fait son Cellier, & c
homme lui répondit qu'il avoit dé
vû faire la même remarque
Cardinal Impériali. En effet la r
semblance est parfaite, à la gra
deur près.

Bergier n'a eu garde d'ou-
a Maison de Plaisance d'Au-
appellée *Villa Cæsarum*, sur la
Flaminienne, & il nous ap-
pourquoi on l'avoit surnom-
d Gallinas. Enfin les Palais
sur les Grands Chemins de
e se multiplierent au point,
le grandes Villes en furent ré-
s à l'état de très-petites Bour-
; témoin celle de Cumes,
on peut dire, que les avanta-
u'elle avoit reçûs de la nature,
rent sa décadence. Car étant
dans un des plus beaux Pays
nonde, & malheureusement
elle, se trouvant sur un Grand
nin, les plus riches Citoyens
ome bâtirent sur son terrein
grand nombre de Maisons de
ance, qu'à force de la resser-
ls la réduirent presque à rien,

ARTICLE XLVI.

HISTOIRE DE PHILIPPE ROI de Macédoine, pere d'Aléxandre, pour servir de suite aux Hommes Illustres de Plutarque. A Paris, chez Briasson, Ruë Saint Jacques, à la Science. 1740. *Volume* in-12, 400. *pag.*

IL seroit difficile de décider, si la qualité de Pere d'Aléxandre, dont l'Auteur (M. l'Abbé de la Tour connu par les Vies de Scipion & d'Epaminondas) n'a pas manqué de décorer le frontispice de sa nouvelle Histoire de Philippe, en est effectivement une vraye décoration, & si ne pouvant en aucune maniére servir d'ombre au tableau, elle peut lui donner du relief.

Dans quelque lointain, avec quelque ménagement de traits, avec quelque affoiblissement de coloris, qu'Aléxandre paroisse dans un tableau, l'excès de sa renommée, &

la force du préjugé du Spectateur, le rappelle toujours sur le devant, & rejette sur tout ce qui l'environne, l'ombre dont l'art du Peintre auroit pû l'envelopper lui-même.

Ce relief même, qui pourroit réjaillir sur Philippe, de la part du grand Aléxandre, semble dérober à celui-là toute la gloire dont on le rend redevable à celui-ci. Philippe n'a besoin de briller que par lui-même. Par l'excès de sa valeur guerriere, Aléxandre ne peut communiquer à son pere que de l'éclat, mais un éclat après tout étranger, & du reste trop vif pour ne pas offusquer le fonds de solidité d'un mérite un peu moins superficiel.

Philippe ne doit rien à Aléxandre. Mais Aléxandre doit peut-être tout, son éclat même à Philippe. La conquête de la Perse & des Indes, qui fait tout le grand d'Aléxandre, étoit bien préparée par celle de la Macédoine, de la Thrace, de la Thessalie, de l'Illyrie, de l'Epire même, & par l'asservissement de la Grece; tous chefs-d'œu-

vre de la valeur & de la politiq
de Philippe, qui du reste avoit cc
çû le projet, jetté les fondemen:
& fait tous les dispositifs les plus in
médiats & les plus prochains de ce
te conquête fastueuse & bruïante
qui jetta d'abord la terre dans l
silence, & les Grecs ensuite les plu:
parleurs de tous les Peuples, dans
des Panégyriques infinis, dont les
gens de Lettres, les plus parleurs
de tous les hommes, sont par goût
& par état des échos éternels.

M. l'Abbé de la Tour; quoiqu'homme de Lettres par goût, & Ecrivain de profession, n'est point duppe d'une admiration vulgaire, ni d'un enthousiasme Grec ou Latin. Il peint son Héros par les traits de l'Histoire. Et le stile dont il les colore, est élégant & ingénieux. Son Art même, dans la nécessité où il est de parler d'Aléxandre, le rend attentif à ne le présenter que sobrement, & du côté le moins lumineux. De sorte que dans toute la suite de son Histoire, Philippe paroît un des grands Héros qui ayent

brillé sur la scene de l'univers, digne même de soutenir le parallele que l'Auteur en fait, d'après le célebre M. Tourreil, avec César; & d'être remplacé, sans craindre d'être effacé, par Aléxandre.

M. de la Tour n'ayant point marqué de Chronologie dans la suite de sa narration, y supplée par une Préface, où il fixe la naissance de Philippe à la quatre-vingt-dix-neuviéme Olympiade, l'an du monde 3621. 383. avant Jesus-Christ. Son avenement au Trône de Macédoine 23. après; sa victoire décisive sur les Grecs à *Cheronée*, à l'an 3666. du monde, & sa mort 2. ans après en 3668.

Le Royaume de Macédoine fondé par Perdiccas, étoit à peine digne de ce nom de Royaume, sous Amintas pere de Philippe. Et celui-ci troisiéme & dernier fils d'Amintas, paroissoit fort éloigné du Trône où il monta, & qu'il éleva si haut par sa sagesse politique autant que par sa valeur. Amintas vaincu par les Athéniens, étoit leur

Tributaire ; & de toutes parts resserré & dominé par les Illyriens, les Spartiates, & les Thébains, il n'avoit qu'une ombre de Royauté. Aussi les Macédoniens descendus des anciens Thraces, étoient-ils jusqu'à Philippe, sans moeurs, sans loix, sans discipline, & plus amoureux de la liberté que libres & capables de se maintenir dans l'indépendance.

Leur foiblesse, comme il arrive dans les grandes Révolutions, occasiona leur force, en faisant descendre Philippe aussi bas, que la Providence l'avoit destiné à faire remonter sa Nation par sa sagesse, & par la valeur de son fils.

Amintas défait en plus d'une occasion par les Illyriens, soumis au Tribut, & forcé à donner des ôtages de sa fidélité, livra son troisiéme fils, qui fut mené à Thébes en Béotie, & confié à la garde de Polymnis pere du grand Epaminondas. Le pere d'Aléxandre méritoit d'avoir Epaminondas pour maître. Il le mérita en effet, & cet

illustre & vertueux Thébain, prit plaisir à former son ôtage, ou son éleve pendant trois ans & jusqu'à sa mort, à tout ce que l'Art de la guerre a de plus grand, à tout ce que l'Art de regner même a de plus fin, mais de plus vertueux. Car habile à se gouverner avec les hommes, à la rigidité de sa vertu près, Epaminondas pouvoit donner, & donna en effet à Philippe de grandes leçons pour les gouverner.

Après la mort de ce grand Capitaine, & celle de Perdiccas frere de Philippe, qui laissoit le Trône à un fils en bas âge, Philippe qui n'avoit encore que 22. ans, osa former le projet d'y monter. La voye de la force ouverte, lui étoit interdite. Les Oppresseurs mêmes du Roi enfant, l'auroient maintenu par la raison qu'il étoit plus capable d'oppression. Et du reste Philippe plein de valeur étoit pourtant ennemi de la violence, & autant qu'il le pouvoit, il donnoit tout à la sagesse; à la politique, à la bonne conduite. Son avenement au Trône en fut le chef-d'oeuvre. Voici

ſon caractére général, tracé par notre Auteur qui n'eſt pas plus ſéduit par les bonnes qualités de ſon Héros, qu'il ne l'eſt de la valeur bruïante & impétueuſe d'Aléxandre, & qui juge de tout par le fonds plûtôt que par les apparences ; ſçachant bien *non fumum ex fulgore, ſed ex fumo dare lucem.*

“ Rempli de défauts eſſentiels, » il les cachoit à ſon gré ſous les » dehors des plus grandes vertus. » Jamais homme ne ſçut peut-être » les unir au même dégré que lui. » Preſque toujours vicieux, lorſ-» qu'il pût l'être impunément ; tou-» jours vertueux en apparence, lorſ-» qu'il eut beſoin de le paroître. Cou-» rageux jusqu'à la témérité : diſſi-» mulé, foible juſqu'à rougir des » bleſſures qui l'honoroient : enne-» mi toujours impénétrable : allié » ſouvent faux & dangereux : avi-» de du menſonge & de l'adulation : » plus ami du vrai & de la ſincé-» rité : protecteur des talens : ja-» loux de ceux qui poſſédoient les » ſiens ; grand Capitaine ; plus » grand politique ; ſçavant dans

» l'art de connoître & de former
» de bons Officiers ; plus profond
» dans celui de démaſquer & d'em-
» ployer utilement des génies four-
» bes & artificieux ; il ſe ſervit égale
» ment des vertus & des vices des
» hommes pour ſon élévation .....
» Tel étoit Philippe lorſqu'il pro-
» jetta de recueillir les débris de
» la Monarchie de ſon pere , &
» d'élever ſur les reſtes le plus puiſ-
» ſant Empire qui eut été juſqu'alors
» en Grece. Sans finances, ſans trou-
» pes aguerries , ſans Généraux ,
» ſans Conſeil, ſans Parti, il fut
» lui-même ſon Miniſtre, ſon Gé-
» néral, ſon Tréſor, & s'il eſt per-
» mis de le dire, ſon Armée. »

Les belles choſes qu'il avoit faites à l'école d'Epaminondas, ſous qui il avoit ſervi à Rhodes, à Mantinée & ailleurs, lui avoient gagné l'eſtime & le cœur des Macédoniens. Il leur fit ſur-tout comprendre l'intérêt eſſentiel qu'avoient leurs ennemis à les maintenir ſous l'Empire ou ſous la foibleſſe d'un Roi enfant. En même-tems il ſe

gouverna avec une dextérité infinie à l'égard de ces ennemis, dont il calma les uns en cédant quelque chose à leur avidité, gagna les autres à prix d'argent, donna le change à tous, par une conduite d'autant plus efficace, qu'elle fut plus pleine de douceur, & d'esprit de conciliation & de tempérament. Son usurpation réveilla d'autres Usurpateurs. Il les écarta tous avec la même force, par la même voye de douceur & de ménagement.

Cependant, comme il n'étoit pas d'humeur de commander toujours en suppliant, & qu'un Roi, surtout un Roi usurpateur, l'est en dernier ressort nécessairement par la force & par la puissance; son premier but fût d'avoir une Armée, ou de la former, & presque de la créer. La Macédoine avoit eu jusques-là des Soldats, ou plûtôt des Brigands, mais point d'Armée, point de Corps réguliers de Troupes. Ce fut d'abord par le même esprit de conciliation, & d'affabilité que Philippe, rassembla les dé-

bris des anciennes Troupes de ses prédécesseurs. Il se fit l'égal de l'Officier, & l'ami du Soldat. Il le fut même toujours, son caractére n'étant fier que par ambition, & non par naturel.

Mais après avoir rassemblé les anciens Soldats, & en avoir levé de nouveaux, il les réunit en corps d'armée, & les réunit même si bien par l'exercice assidu, par la sévérité de la discipline, & par la grande intelligence des évolutions & des manoeuvres, qu'un Corps de 8. & de 16000. hommes n'étoit en effet qu'un seul Corps, composé de trente mille bras sous une seule tête: Corps capable de tout rompre, & que rien ne pouvoit entamer.

C'est tout dire à la gloire de Philippe, que de le faire connoître comme le premier & l'unique inventeur de cette fameuse Phalange Macédonienne, qui subjugua la Grece jusques-là indépendante, en possession même de dominer la Macédoine. Qui doute même que ce fut ne à cette sçavante ordonnance

qu'Aléxandre dût la conquête de l'Orient, autant qu'à sa valeur ?

La Phalange avoit cependant des défauts, sans doute parce que toutes choses en ont ici bas, & qu'il n'y a point de regle sans exception. Mais il falloit des Romains pour trouver ces défauts, & ces exceptions ; & pour y substituer un ordre de bataille plus léger, plus souple, plus actif ; & une discipline, sinon plus sçavante, du moins plus exacte.

Notre ordonnance moderne par des lignes d'un grand front & de peu de profondeur, est celle des Romains. Un Auteur Militaire de nos jours a voulu ramener dans notre art de la guerre, l'idée de la Phalange Macédonienne, en encherissant même sur la profondeur de ses files & sur le resserrement de ses rangs. Sa connoissance de l'antiquité, son génie vif, l'ardeur même de son courage, lui ont fourni des raisons admirables pour appuyer son opinion. Il n'est pas douteux qu'il n'y ait du bon, & du très-bon dans l

Colonne (c'eſt le nom de l'ordonnance qu'il propoſe) ſur-tout ſi elle eſt à propos ajuſtée, par un chef habile, au terrain qui lui convient ; car tous ne lui conviennent pas ; ce qui étoit le grand & peut-être l'unique défaut de la Phalange.

Mais Philippe ſçut toujours la manier, & lui donner la légereté dont Aléxandre même tira de ſi grands avantages. Il ne faut que du mouvement à un corps peſant, pour produire les plus grands effets. Mais c'eſt l'activité du Général qui doit donner ce mouvement. Une tête peſante ne ranime point des bras engourdis. Peut-être falloit-il un Philippe & un Aléxandre pour exempter la Phalange des défauts que nous lui trouvons. *Et adhuc ſub judice lis eſt.* C'eſt aux Militaires d'en décider.

La Macédoine étoit déſormais un Royaume en regle. Elle avoit un Roi & une Armée. Elle reprit donc bien-tôt ſon ancienne ſplendeur. Ege, Methone, Crenide rentrerent dans ſes anciennes fron-

tieres, & Philippe ramena en peu de Campagnes plus de 50. Villes rébelles ou démembrées, dans les premiers droits de sa couronne.

« Toute sa vie, *dit M. l'Abbé de* » *la Tour*, n'est qu'un enchaîne- » ment de Négociations, de Com- » bats & de Victoires. Unique- » ment occupé, pendant tout son » cours de l'accroissement de sa » puissance; il eut toujours l'Epée, » la Plume, ou la bourse à la main » contre ses ennemis: aussi grand » homme de Cabinet, qu'il fut » grand homme de Guerre.

L'Illyrie, la Péonie dont la Macédoine étoit jusques-là tributaire, devinrent tributaires de la Macédoine à leur tour. Et dès-lors Philippe pensa à recouvrer les cessions qu'il avoit faites aux Athéniens à son avenement à la Couronne. Amphipolis Colonie puissante d'Athénes, & une clef de la Macédoine de ce côté-là, fut attaquée avec vigueur & emportée en assez peu de tems. Pidne se rendit à la terreur de la prise d'Amphipolis.

Philippe avoit des droits sur
linthe ; mais il n'étoit pas tems
: les faire valoir. Les Athéniens
oient tout prêts à s'y opposer. Pour
viser ses ennemis, il se joint aux
us foibles, aux Olinthiens, il leur
de à prendre Potidée;& ne se pres-
pas cependant de rompre tout-à-
it avec Athénes. Il la connois-
it; puissante, mais ayant son foi-
e; beaucoup d'orgueil, & plus
core de vanité. La vanité étoit
foible général des Grecs, sans
oute parce que c'est celui du bel
prit.
Le Roi de Macédoine n'avoit
rde d'attaquer ses ennemis dans
ur fort, tandis qu'il pouvoit les
endre par leur foible. Il ménagea
'excès la Garnison Athénienne de
otidée. Il la combla d'éloges en
renvoyant à Athénes. A tout
opos il louoit cette République,
ur l'endormir sur les grands des-
ns qu'il formoit contr'elle. Athé-
s fut tentée d'admirer la géné-
sité de son ennemi, & de l'en
mercier. Aussi avoit-il soin d'en-

tretenir dans cette Ville des Pensionaires & des amis.

Sans Démosthene, qui eut la hauteur de génie de prévoir les mauvaises suites des éloges & des présens d'un ennemi, Athénes auroit dès ce moment été enchaînée par l'or & les louanges de Philippe, qui n'eut désormais de vrai ennemi dans toute la Grece que celui-là. Si Démosthene avoit eu du cœur, les armes à la main, ce qu'il n'avoit pas, ç'eut été un digne ennemi de Philippe. Il le fut au moins par son génie; & par sa langue seule il ne laissa pas de balancer longtems le génie, l'or & les armes de ce formidable ennemi de sa Patrie, qu'il combattit toujours en bon Citoyen, s'il le fit mal en Soldat.

Athénes envoya donc redemander fiérement Amphipolis à Philippe qui ne s'y attendoit pas. Instruit d'où le coup partoit, il opposa la ruse, les belles paroles, les promesses, les Négociations aux Harangues de Démosthenes: il amusoit ses ennemis, mais il levoit de

Troupes ; quand il fut prêt à soutenir la guerre, il la déclara. Les Athéniens furent battus, & l'éloquence de leur Orateur, fut réduite à les consoler.

Au lieu de rendre des Places, Philippe ne pensoit qu'à en conquérir. Il avoit ouvert des Mines dans ses Etats. C'étoient les nerfs de la guerre. Mais tout grand homme d'Infanterie qu'il étoit, il connoissoit le prix de la Cavalerie pour garnir les aîles d'une Armée, & couvrir ses flancs. Or il manquoit de cette arme auxiliaire. La conquête de la Thessalie, où son génie seul & sa constance l'empêcherent de périr, lui procura une excellente Cavalerie. Il eut assez de sçavoir faire pour se servir des Athéniens mêmes dans cette conquête, qui n'étoit qu'un moyen pour les conquérir eux-mêmes bien-tôt.

La conquête de la Thrace fut un autre moyen prochain pour retomber sur la Grece, après avoir bien arrondi ses frontieres à l'Occident *& au Nord.* Il étoit tems que la

Grece se réveillât. Les Olinthiens sentirent que la défaite devoit commencer par eux. Ils allerent semer leurs terreurs à Athénes, que Démosthene eut bien de la peine à remettre en action.

Que gagnerent-ils ? L'affaire étoit mure. Olinthe ne fit qu'accélérer sa propre ruine. Philippe vint l'assiéger. La division d'Athénes procura à ce Héros sur eux le gain de deux batailles. Et Olinthe se rendit à la tête autant qu'au bras, & à l'or encore plus qu'au fer de ce redoutable, mais aimable vainqueur. Car, pourvû qu'il allât à son but de conquérir & de regner, encore aimoit-il mieux le faire en grand homme, qu'en tyran.

Aussi après ce coup terrible dont la Grece fut consternée, Philippe qui la connoissoit de mieux en mieux, ne pensa qu'à la jouer & à la divertir. Il transporta à Olympe toute sa Cour, toute sa grandeur, toute son opulence, nous dirions presque, s'il ne s'agissoit d'un Héros guerrier, tous ses charmes.

ɪoi de plus charmant pour la
ece que des jeux, des fêtes, des
ctacles ? Philippe célébra des
es à Olympe, il y donna des
ıx, il y prodigua les spectacles.
oute la Grece y accourut, com-
: si ce n'eut pas été à ses dépens;
e y prit part, elle s'en laissa eny-
er.

Et pendant cette yvresse, le
oi conservant seul toute sa raison,
laissoit aborder par le moindre
itoyen d'Athénes, caressoit tout
monde, accordoit des graces,
isoit des présens, & distinguoit
r-tout les Athéniens par mille
moignages d'estime & de bien-
eillance. Ce fut en pure perte dé-
rmais, que Démosthene fit bril-
r son éloquence, & Philippe mê-
ıe crut souvent pouvoir sans con-
quence l'admirer & lui applaudir.
Malgré ce sage Orateur, les Grecs
olerent au-devant du joug que ce
Roi, plus sage encore ou plus poli-
ique, vouloit leur imposer.

Il ne falloit dans un voisin com-
ne Philippe, qu'un peu de sçavoir

faire, pour profiter des guerres *in*teſtines que la rivalité du *point* d'honneur, & ſouvent du bel eſprit entretenoit dans toutes ces petites Républiques, qui compoſoient le corps hellenique. Les Phocéens en dernier lieu avoient manqué de reſpect au Temple de Delphes. Auſſi-tôt les Thébains avoient pris les armes pour en venger la prétendue Divinité ; & les Phocéens achevant de perdre le peu d'eſtime qu'ils faiſoient ſans doute d'Apollon, avoient, pour ſe défendre contre les Thébains, pillé tout de bon le Temple, & rempli leur Quaiſſe Militaire de ſes immenſes Tréſors.

Il n'en fallut pas davantage aux Thébains pour armer toute la Grece contre les Phocéens, qui ne laiſſerent pas, avec leur or, de partager un peu les armes, & d'avoir leurs Alliés. Cependant Philomele leur conſeil & leur chef, fut vaincu à leur tête, & périt aſſez malheureuſement. *Ce fut par cette mort funeſte*, dit notre Auteur, *que*

le Dieu qu'il avoit offensé, en tira la vengeance qui lui étoit dûe. Quel Dieu? Apollon? N'est-ce pas parler un peu Grec en François?

Après Philomele, Onomarque périt à la tête du même Parti, & Phaille frere d'Onomarque, & son successeur, n'eut pas un meilleur sort. *Le Ciel*, dit M. de la Tour, *sembloit prendre plaisir à faire des exemples de ces chefs révoltés, qui s'étoient soulevés contre lui.* C'est du Grec encore: & dans de pareils traits, il seroit à souhaiter que l'Auteur eut averti qu'il n'étoit que Traducteur.

Enfin les Phocéens ayant été mal menés dans cette guerre où ils étoient toujours coupables de brigandage, & de révolte contre le corps de la Nation, M. de la Tour ajoûte: « Tant il est vrai que dans » tous les tems & dans tous les Pays, » chaque Peuple a toujours eu une » Religion sacrée, malgré ses dé» fauts & ses abus. » Et tout ce morceau finit par ce mot. « Digne » châtiment de ceux qui ne sça-

» vent pas rendre le respect qui
» est dû à la Religion de leurs peres,
» le lien le plus saint & le plus so-
» lide de la société. „ Nous n'avons garde d'accuser l'Auteur de tolérence, ni d'aucune mauvaise intention. Mais ç'en seroit, si ce n'étoit encore une fois du Grec. Nous parlons de la pensée, du sentiment & non de l'expression.

Revenons à Philippe : il ne faut pas croire qu'ayant toujours l'œil ouvert sur sa chere Grece pour l'asservir ; la guerre prétendue sacrée des Thébains & des Phocéens, qui divisoit toutes les Républiques alliées, Sparte, Athénes, la Perse même, ne l'interessât infiniment, & qu'il ne retournât sous main tous les esprits de son côté, pour l'y intéresser ouvertement tout de bon. Chacun se disputoit l'avantage de l'avoir pour allié, au lieu de s'accorder tous à l'avoir pour ennemi.

Philippe avoit trop de ce bon esprit qui fait les grands hommes, pour ne pas prendre le parti de l'honneur en prenant celui de la

Religion.

Religion. La Religion en général, dans tous les tems & dans tous les Pays, & a plus forte raison dans le Christianisme, qui est la seule vraye Religion, a toujours honoré ses défenseurs. Philippe à la tête de la guerre sacrée, acheva de conquérir la Grece, en s'unissant à elle pour la ruine des Phocéens qu'il extermina après les avoir dépouillés, à son profit cependant, de l'or dont ils avoient dépouillé le Temple d'Apollon.

A l'occasion de cette guerre, il s'étoit assuré du pas des Thermopyles, qui étoit une clef de la Grece, & il avoit pris l'Isle d'Eubée, qui le mettoit aux portes de l'Attique. Phocion, le seul Athénien digne ennemi de Philippe, lui enleva cette Isle. Mais Phocion étoit trop grand homme pour être constamment l'idole & la ressource d'une République, aussi pointilleuse qu'Athénes, sur la rivalité de toute sorte de point d'honneur. Philippe eut bon marché de Molossus, envoyé dans cette Isle pour la gou-

verner ; & le Macédonien s'en assura sans retour.

Tout de suite il attaqua Périnthe, Ville puissante alliée d'Athénes. Le siége en fut long, & Philippe y parut aussi intrepide Soldat, que grand Général. Le Roi de Perse même s'intéressa pour le secours de la Place. Ç'en étoit trop ; cependant Philippe ne se désista du siége de Périnthe, que pour aller s'attacher à celui de Bizance ; autre Ville opulente, alliée d'Athénes. Démostene pour cette fois triompha de Philippe, en obtenant de sa République qu'elle envoyât Phocion au secours des Bizantins. Phocion eut toutes sortes d'avantages sur Philippe, qu'il remena battant fort avant dans la Macédoine, & dont il méprisa les trésors que ce Roi artificieux voulut lui prodiguer. Le charme étoit rompu, Philippe fut encore battu, blessé même par les Scythes. Il étoit tout couvert de blessures. Il avoit la foiblesse d'en rougir. Aléxandre son fils le lui reprocha plus d'une fois,

Mais il n'en rougiſſoit qu'après les avoir reçûes, & jamais il ne fit de lâcheté pour les éviter, faiſant du reſte tout ce qu'il falloit pour en périr mille fois.

Les plus grands hommes ont des revers. Tout autre auroit été découragé, regardant avec ſuperſtition ces échecs, comme une fortune qui ſe laſſoit de le favoriſer. Il n'y a point de fortune pour ceux qui ſçavent s'en rendre les arbitres. Philippe ſçût être juſqu'au bout l'artiſan de la ſienne. Il n'en perdit pas de vûe un moment ſon but, qui étoit la Monarchie univerſelle, juſqu'à faire craindre à Aléxandre qui s'en plaignit alors, qu'il ne lui reſtât plus de monde à conquérir.

Après avoir enfin formé une puiſſante Marine, dernier chef-d'œuvre d'un grand Monarque, né pour devenir encore plus grand, il remplit l'Eubée de Troupes, paſſe le détroit, & prend la ville d'Elatée aux Portes de l'Attique, qu'il entretenoit juſqu'à ce moment par ſes Négociations, par ſes largeſſes,

par ses précédens revers mêmes dans la confiance & dans la sécurité.

L'extrémité du péril réveilla les Athéniens. Les Thébains mêmes que Philippe avoit eu l'adresse d'entretenir dans son alliance pendant toute la conduite secrete de cette affaire, se réunirent enfin pour la cause commune, dès que Démosthene leur eut ouvert les yeux sur l'exécution prochaine des vastes projets de l'ennemi commun. Philippe dans le sein même de la Grece avec une armée victorieuse, pouvoit encore échouer, si les Grecs eussent profité de toutes leurs forces, s'ils lui eussent opposé le seul Phocion.

Il ne lui opposerent que Démosthene. Celui-ci vouloit la guerre; Phocion conseilloit la paix. On laissa-là Phocion, & comme si Philippe avoit présidé au choix des Généraux qu'on alloit lui mettre en tête; on nomma Charés dont l'incapacité étoit déja reconnue, & Lysicle dont on ne connoissoit point encore la capacité pour le nouvel

Emploi qu'on lui confioit. Démosthene lui-même prit les armes, entraîné par l'ardeur dont il venoit d'échauffer tous les cœurs, sans éclairer les esprits sur un seul des vrais moyens qui pouvoient faire réussir une guerre si bien conduite à loisir, de la part de Philippe.

Etoient-ce-là deux Généraux à envoyer contre Philippe & Aléxandre? Phocion qui vouloit sagement la paix, fut peut-être heureux que sa Patrie lui fit l'injustice de ne pas risquer sa gloire contre la valeur & la sagesse réunies dans cette occasion. La bataille décisive se donna à Cheronée. L'impêtuosité d'Aléxandre enfonça du premier choc les Thébains qu'il avoit en tête; & la bonne conduite de Philippe en reculant, par une manœuvre sçavante son aîle droite, attira dans le piége les Athéniens, qui se virent en un moment pris en flanc, & comme écrasés par le poids de toute sa Phalange placée au centre.

Vainqueur des Grecs par ses armes, il acheva de se les asservir

par sa générosité, par ses bienfaits, & sur-tout par des éloges infinis pour les Athéniens, & par la paix la plus honorable qu'il leur accorda, même en la leur demandant. Les Grecs y trouvoient leur compte. La paix qu'ils firent avec lui, devint une paix générale pour toutes leurs Républiques. Car c'est par la paix que Philippe acheva de regner sur eux.

Il portoit ses vûes plus loin. Jusques-là les Rois de Perse avoient regné sur la Grece avec l'Empire avec lequel il commençoit à y regner. Son ambition ne souffroit point de rival. Il pouvoit tout exiger des Grecs vaincus & pacifiés : il aima mieux devoir leurs hommages à sa politique qu'à sa puissance. D'un consentement unanime, il sçût se faire élire leur Général dans la guerre, qu'il avoit résolu de porter au-de-là du Bosphore.

Tous les préparatifs en étoient faits. La Grece lui fournissoit deux cens mille hommes d'Infanterie & quinze mille Chevaux, armés

immense, sans compter celle de Macédoine, & les trésors non moins immenses, & l'expérience, & la valeur, & le sçavoir faire de Philippe, qui avoit de grandes intelligences chez les Perses, & mille Satrapes prêts à se déclarer pour lui.

Que manquoit-il pour le succès de cette expédition? La Providence même avoit marqué le moment pour la faire réussir, & pour abattre cette grande Monarchie, élevée sur les ruines de celles des Parthes & des Médes, & qui devoit servir par ses débris de fondement à celle des Grecs. La Providence n'a besoin de personne pour exécuter ses propres décrets. David avoit tout préparé pour le Temple de Jérusalem; le Ciel en donna l'exécution & la gloire à son fils Salomon. Aléxandre eut la gloire de fonder l'Empire des Grecs dans l'Orient.

Philippe comme une victime couronnée, fut assassiné au milieu de ses Sujets & des Grecs dont il faisoit les délices, au moment presque qu'il alloit partir pour cueillir

de nouveaux Lauriers. Pausanias qu'il avoit comblé de biens, & à qui il prodiguoit les caresses dans ce moment, mais à qui il avoit refusé la justice pour un affront reçû d'un autre favori de Philippe, fut son assassin. Aléxandre & sur-tout sa mere Olympias que Philippe avoit répudiée, furent accusés d'avoir secretement animé Pausanias.

L'intérêt de gloire, qu'Aléxandre avoit, ou qu'il sçut trouver dans la mort de son pere, & les fureurs de sa mere, ont sans doute fondé ce soupçon, qui ne mérite aucune créance, après vingt siécles inutilement employés à le vérifier. L'Auteur dit dans la suite de l'Histoire, que Philippe mourut âgé de 42. ans. Mais la Chronologie qu'il en donne dans sa Préface en compte 47. A quelques traits d'inéxactitude & de négligence près, ce Livre est fort bien écrit, & se fait lire de suite avec une espece d'avidité, quoique le sujet n'en soit pas si nouveau.

ARTICLE XLVII.

EXTRAIT D'UNE LETTRE écrite à M. Casa Major Docteur Régent en la Faculté de Médecine de Paris, par M. Chevalier Médecin de Leogane.

JE ne sçais si l'on peut douter que le *Pian* soit un symptôme propre aux Négres, qui se communique pourtant aux Blancs de la même façon que la Gale. C'est sur le pied du mal terrible dont je le crois le symptôme, que j'ai entrepris sa guérison : & j'y ai réussi de maniére que je n'en ai manqué qu'un sur environ 35. que j'ai guéris ici. Quand je dis que je l'ai manqué, je ne veux pas dire que la Maladie ait résisté ; mais comme c'étoit dans les commencemens que je le traitai, si-tôt que le Négre fut net je le renvoyai ; & deux ou trois mois après les Pians lui revinrent. Je le remis dans les Remédes ; il guérit : & depuis j'ai toujours fumi-

gé mes Malades plusieurs jours après leur guérison ; & aucun n'est retombé.

J'ai guéri le même fonds de Maladie sans Pians, sans Ulcères, sans Dartres, & qui se réduisoit à de simples douleurs dans les os. J'ai guéri des Bubons en faisant suppurer ceux que l'on pouvoit ouvrir, & sans faire ouvrir ceux qui n'avoient aucune disposition à la suppuration. J'ai guéri de vieux Ulcères, quelquefois accompagnés d'Exostoses. L'os est resté à-peu-près dans la même grosseur ; mais les chairs & la peau qui étoient écailleuse & luisante, sont revenues dans leur premier état naturel.

J'ai guéri des Ulcères qui avoient rongé totalement la Luette & une partie des Amygdales. Je n'ai point assez de lieu présentement pour recevoir tous ceux que l'on m'offre. J'attends avec impatience un Chirurgien, pour être en état de prendre des Blancs, & lui donner la garde de mes Négres.

Il est bon de vous dire, que j'ai

fumigé le soir quelques personnes qui le lendemain alloient à leurs affaires, comme s'ils ne faisoient aucuns remédes. J'en ai fumigé d'autres, le matin même, lesquels paroissoient quelques heures après dans leur Maison, comme s'ils ne faisoient rien : mais je ne leur permets pas de sortir.

Je ne me sers point du Remède de Charboniere, quelque doux qu'il soit dans ses opérations. Le mien est plus doux. Celui de Charboniere donne assez souvent la salivation, presque toujours au moins un ptyalisme, non-seulement incommode, mais qui feroit découvrir ceux qui usent de ce Remède. Ici, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois à Paris, il donne des tranchées, souvent une diarrhée qui a besoin d'être modérée, & quelquefois même des déjections dysentériques, qui demandent des secours. Quelques heures après la fumigation, le mien fait aller deux ou trois fois tout au plus. Si quelquefois cela va plus loin, ce qui est

rare, il agit comme une Médecine; & on en est quitte en cinq ou six heures de tems.

Je ne mets point d'emplâtre sur les Ulcères. Je veux que tout se guérisse par la force du Reméde pris intérieurement. On peut aussi fort bien s'en passer, en employant la matiére de Charboniere.

Au reste, je vous avoue, que je dois en quelque façon à Charboniére la découverte que j'ai faite; parce que si je n'avois vû les effets de son Reméde, je ne me serois peut-être pas avisé d'en chercher un autre. Je serois très-fâché que ma découverte fît du tort à la sienne. On me mande bien que la Faculté a approuvé ce Reméde; mais on ne me dit point que le Roi l'ait acheté, comme il s'en flattoit. Pour moi, je n'ai jamais découvert son secret à personne; & je suis bien persuadé que mes Confreres, qui l'ont deviné apparemment aussi bien que moi, ont eu & auront la même retenue. Si vous jugez à propos d'annoncer cette nouvelle au

Public, vous en êtes bien le maître. Je vous en aurai même obligation, puisqu'en cela vous aurez en vûe de me faire plaisir.

Ma découverte ne peut pas m'être ici d'une grande utilité, à moins qu'il ne vienne beaucoup de Blancs. J'aurai des Négres assez : mais comme pour être utile à plus de monde, je ne prends que 200. livres : que là-dessus je les nourris, que quelques-uns sont deux ou trois mois à guérir (les jeunes Négresses sur-tout, qui dans le tems de la cure ont leurs accidens propres) quoique communément 40. jours suffisent, je ne sçais si par tête de Négre j'ai 100. francs de bon. Jugez, Monsieur, combien il en faut guérir pour une vintaine de mille livres. Mais ce qui me satisfait le plus, c'est que cette découverte deviendra utile au Public. Il seroit pourtant bien juste qu'elle me le devint à moi-même.

J'ai oublié de vous dire que les Négres sont encore sujets à une autre Maladie, que l'on nomme

des *Crabes*. Ce sont des fentes aux talons, & sous la plante des pieds, qui les empêchent de marcher. Elles se trouvent souvent compliquées avec les Pians. Mais elles viennent plus ordinairement à ceux qui ayant eu les Pians, en ont été guéris par les Chirurgiens. Je crois que ces Crabes sont ce que nous appellons *Ragades*. Il en vient rarement aux mains. Je n'en ai point encore vû, mais on m'a assuré qu'il en venoit aussi dans cette partie : ce qui n'est point difficile à croire, puisque les Européens en sont attaqués. Je ne fais à ces Crabes ou Ragades, que couper la corne dure ; je fumige, & elles guérissent. Je suis, &c.

ARTICLE XLVIII.

RÉFUTATION DE quelques Principes de la Philosophie moderne, par le P. C. J.

C'Est un axiome de la Philosophie à la mode, qu'un corps en mouvement ou en repos y persévere.

de ſoi à perpétuité; que de ſoi un Etre exiſtant, eſt déterminé à exiſter toujours &c. Et M. Newton qui a volontiers contredit Deſcartes preſqu'en tout, n'a pas laiſſé d'adopter cette maniére de philoſopher du fait au droit, de l'exiſtent au poſſible, & de la nature des Etres créés contre les droits de l'Etre Créateur ; prétendant avec une ſubtilité pleine de ſophiſme, que la volonté de Dieu ne pouvoit avoir le néant pour objet ou pour terme, ni en conſéquence anéantir ce qu'il avoit une fois tiré du néant. Voici quelques vérités contradictoires, dont l'enchaînement méthodique doit faire toute la preuve. *Ordinis hac virtus erit & venus, aut ego fallor.*

1°. Dieu créant les corps, ou produiſant le mouvement ou toute autre choſe, en a vû ou prévû toute l'étendue, toute la durée, toute l'exiſtence.

2°. Il n'a vû d'autre durée, étentendue ou exiſtence réelle, que celle que ſa volonté ſeule réaliſoit, & tiroit du ſein du poſſible.

3°. Il pouvoit & il peut toujours créer ou produire ces Etres ou ces maniéres d'Etres, pour autant & aussi peu d'étendue & de durée qu'il l'a voulu, pour toujours, pour mille ans, ou pour un instant.

4°. Nulle indétermination dans le Créateur sur l'objet de sa création. Il en voit, il en veut l'essence, l'existence, l'étendue, la durée précise pour tel ou tel tems précis.

5°. Il n'y a que du positif dans cette vûe, dans cette volonté, dans cet acte de création.

6°. L'Etre créé quelconque n'exige à cet égard que ce que la volonté de Dieu lui donne droit d'exiger. Il n'exige rien tout court. La seule volonté de Dieu exige qu'il existe jusqu'à tel point & jusqu'à un tel tems.

7°. Il est donc faux que *de soi* un Etre, un corps, un mouvement, un repos persévere dans son état d'exister. De la part de Dieu seul, il est tout ce qu'il est.

8°. Les Modernes contredisent un autre de leurs axiomes, qui est

respectueux pour le Créateur:
la durée ou la conservation des
s créés, n'est qu'une nouvelle
:ion répétée en divers tems &
livers lieux ou dans le même

›. Dieu peut ne pas créer.

›o. Il peut donc anéantir, pou-
ne pas conserver, c'est-à-dire,
as créer.

:•. L'anéantissement n'a le
t ni pour sujet, ni pour motif,
ur terme, selon ma cinquiéme
osition.

2o. Pour l'expliquer mieux;
ntir n'est pas une volonté néga-
, mais une simple négation de
nté, une simple non volonté.

3o. Dieu créant une étendue
pied, n'a point pour objet la
extension de ce corps au-de-là
pied. Il veut un pied, il a
un pied. Par cela seul les deux
s sont exclus.

4o. Créant un corps pour un tel
, pour tant de tems, par cela
le corps est anéanti l'instant
rès ce tems.

15°. Dieu n'eſt point changeant dans l'anéantiſſement des choſes. Il le ſeroit s'il ne les anéantiſſoit pas au moment qui ſuit celui pour lequel ſeul il les a créées.

ARTICLE XLIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE

DE LONDRES.

AN HISTORICAL AND Political Diſcourſe of the Lavvs and Governement of England; from the firſt times tothe end of theReign of QueenElizabetht &c. C'eſt-à-dire, *Diſcours Hiſtorique & Politique ſur les Loix & le Gouvernement d'Angleterre, depuis les premiers tems, juſqu'au Regne de la Reine Elizabeth, avec une*

Apologie de l'ancienne Constitution des Parlemens d'Angleterre. Par Jean Selden &c. A Londres chez Daniel Brouvne 1739. in-folio.

CE Livre imprimé pour la premiére fois dès l'année 1649. & réimprimé plusieurs fois depuis, est encore peu connu hors d'*Angleterre*. Négligé ou méprisé d'abord, il éprouva dans la suite des Recherches rigoureuses qui le firent disparoître. L'Auteur après avoir décrit les Mœurs & le Gouvernement des anciens Bretons, passe à l'établissement du Christianisme dans l'Isle. Il le fait remonter jusqu'au premier siécle de l'Eglise. Mais ce fut sous l'Empire d'Aurélien que la Religion Chrétienne reçut un plus grand éclat, & qu'elle s'établit plus solidement dans la *Bretagne*, lorsque le Roi *Lucius* la fit monter sur le Trône. L'Auteur convient que ce Prince envoya demander à l'Evêque de *Rome* des Missionnaires, pour l'instruire lui & son Peuple. Mais ses préjugés l'ont tellement

aveuglé, que contre l'évidence des faits, il soutient que ni *Lucius*, ni les autres Rois d'*Angleterre* n'ont jamais bien reconnu l'autorité ni la prééminence du Saint Siége.

C'est encore cette injuste prévention qu'il lui a fait travestir Saint *Augustin*, envoyé aux Anglois par le Pape Saint *Grégoire*, en un Moine ambitieux, dévoué aux intérêts du Pape, dont il ne cherchoit qu'à étendre l'autorité, en établissant la sienne, jusqu'à feindre des Miracles pour réussir dans ce dessein. Les Anglois, selon lui n'en furent pas la duppe ; & ses projets furent renversés. Tous les Auteurs Anglois, même Protestans, n'ont pas eu cette idée de S. *Augustin*, & la primauté du Pape a été reconnue de tout tems dans l'Eglise.

ALLEMAGNE

DE LEIPSIK.

On a réimprimé ici *la Théodicée* de M. *Leibnitz* traduite en Latin,

les Sciences & des beaux Arts. 1701. avec sa Vie & le Catalogue de ses Ouvrages, & l'on a éclairci la *Théodicée* par des Remarques *vol. in-8°*, 1739.

Nous avons assez parlé de cet Ouvrage de M. *Leibnitz* en 1713. & en 1737. dès les premiers mois; & nous commençâmes cette année par l'Extrait de sa Vie, que M. *de Neuville* avoit mise à la tête de son édition de 1734. à *Amsterdam*, dont nous rendîmes compte en ce tems-là. Il seroit inutile d'y revenir, après tout ce que nous avons & dit de l'Auteur & de ses Ouvrages, en diverses occasions.

FRANCE

DE PARIS.

Lettres sur la manière de Gouverner les Maisons Religieuses. A Paris chez Hippolyte-Louis Guerin, Libraire, rue S. Jacques à S. Thomas d'Aquin vol. in-12. 1740.

Nous n'avons encore eu que le tems de parcourir cet Ouvrage,

qui vient de nous être remis, & dont l'Auteur nous est inconnu. Il nous paroît que les principes & les maximes en sont sages, raisonnables; les avis, ou les instructions proposées avec la modestie & les égards qui conviennent, plûtôt en Directeur qui conseille, qu'en Maître qui donne des loix; le style aisé & naturel. Quoique chaque Ordre ait ses Régles & ses Constitutions particuliéres, où les devoirs des Supérieurs ne sont pas oubliés, nous n'avions point encore de Traité qui convînt généralement au gouvernement de toutes les Sociétés Religieuses. Celui-ci, qui n'embrasse que ce qu'elles ont de commun, peut être également utile à toutes, quoiqu'il semble regarder plus particuliérement les Religieuses. Les Lettres qui le composent étant adressées à une Supérieure de Communauté Réguliére.

La Harangue Latine du Pere *de la Sante*, l'un des Professeurs de Rhétorique du College de Louis le Grand, sur l'*Empire de l'Opinion*,

des Sciences & des beaux Arts. 1105
est imprimée depuis quelques jours chez *Barbou* : comme elle ne se débite point encore, lorsque nous écrivons ceci, nous nous contentons présentement de cette annonce.

L'Arithmétique Démonstrative, ou la science des nombres rendue sensible.

L'Algébre, ou Arithmétique Littérale démontrée & rendue sensible. A Paris chez Quillau, rue Galande, & Saugrin, Grand'Salle du Palais.

L'Arithmétique, science dont on ne peut presque se passer dans l'usage de la vie, devroit être traitée avec tant de précision & de clarté, qu'elle fut mise à la portée de tout le monde. C'est ce que se propose M. *Gallimard* dans les deux Tables que nous annonçons. Dans la Table de l'Arithmétique ordinaire, & en chifres, il explique nettement les quatre Regles, d'Addition, Soustraction, Multiplication, & Division; il donne les principes & les preuves des opérations; ce qui les imprime dans l'esprit, le

fixe, & le contente, parce qu' lui fait voir les raisons de l'opé tion qu'on lui enseigne, & de route qu'on lui fait tenir. Car l' prit, le bon esprit veut être éclair il n'y a que le simple Artisan, ign rant & grossier qui se contente d' ne pure routine. L'Auteur ajoû la Regle de Trois, ou de Propc tion, qu'il expose de la même m niére. C'est à-peu-près ce qu'il ir porte de sçavoir, pour l'usage ord naire.

La seconde Table est un pe Traité, ou un Abregé d'Algéb dont la précision & la netteté fo disparoître les difficultés qui e frayent d'ordinaire ceux qui cor mencent à s'appliquer à cette scie ce. On sçait de quelle utilité el est dans les Démonstrations M thématiques; & sans entrer da le détail, nous conseillons l'usa de ces Tables à ceux qui s'exé cent aux opérations d'Arithmét que & d'Algébre. Elles ont cela c commode, qu'en deux feuilles de veloppées, qu'on peut avoir devai

les yeux, elles font voir tout d'un coup dequoi applanir les difficultés qui embarraſſent & qui arrêtent.

L'Auteur demeure à Paris rue du Vieux Temple, vis-à-vis la rue des Roſiers.

D. A. Pierres, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis Saint Yves à Saint Ambroiſe, a mis en vente, *Traité de l'Amour de Dieu à l'égard des Hommes, & de l'Amour du Prochain. Par le R. P. Avrillon, Religieux Minime*, vol. in-12. 1740. En 1737. il avoit publié du même Auteur, *Sentimens ſur l'Amour de Dieu pour chaque jour du mois* in-12. & en 1738. *Sentimens ſur la Dignité de l'Ame, la néceſſité de l'Adoration, les avantages des afflictions, & ſur l'abandon de Dieu* in-12. Ces Ouvrages ſont poſthumes, & d'un Auteur, qui a vécu dans une grande opinion de Sainteté, & qui a été en réputation d'un des plus habiles Directeurs de Paris.

Nyon fils, Quay des Auguſtins,

du côté du Pont Saint Michel à l'Occasion, a mis en vente une suite des *Pensées diverses sur l'Homme* sous ce titre : *Parallele du cœur, de l'esprit, & du bon sens*, par le même Auteur. Personne n'ignore que cet Auteur, qui ne se nomme pas est M. Pecquet, déja connu par d'autres Ouvrages estimables par plus d'un endroit. Nous rendrons compte incessamment de tous les deux.

M. Bellin Ingénieur au dépôt des Cartes, Plans & Journaux de la Marine a publié depuis peu une Carte des Isles Baleares, aujourd'hui nommée Majorque, Minorque, & Yvice, il a aussi imprimé une Lettre, où il rend compte des raisons qu'il a eûes de ne s'y pas conformer aux Cartes, que nous avions déja de ces Isles. Il y a joint un Plan détaillé du Port-Mahon, où il a marqué exactement toutes les sondes. On trouvera cette Carte chez l'Auteur, ruë Bertin-Poirée, du côté de la ruë Betisy, attenant la Coupe d'Or ; & chez le sieur Jaillot, Géographe du Roi, Quay

des Auguftins. Nous inférerons la Lettre du fieur Bellin dans la feconde Partie de nos Mémoires pour ce mois de Juin.

Hippolyte-Louis Guerin a reçû & débite les fix volumes *in-folio* de *Friderici Hoffmanni Opera Medica*, imprimés à Genêve 1740. dont nous avons donné le *Profpectus* il y a quelques mois.

Le même Libraire réimprime : *La Vie de Jefus-Chrift par le Pere de Montreüil, revûe & corrigée par le P. Brignon.* 3. vol. in-12. On fçait que les Notes qui éclairciffent le Texte en divers endroits, font du fçavant Pere Petau.

On trouve encore chez Hippolyte-Louis Guerin : les Révolutions de Hongrie, avec les Mémoires du Prince Ragoski, imprimées à la Haye, chez Neaulme en 6. vol. *in*-12. & en 2. vol. *in*-4°.

Le Traité des Noms Divins, traduit du Grec de Saint Denys, par le P. Cortaffe de la C. de J. & imprimé à Lyon, chez les Freres Deville.

Le Traité de l'Amour de Dieu, de Saint François de Sales, retouché pour le langage, & accompagné d'instructions qui aident à en tirer plus de fruit ; par le P. Fellon. Ce Livre est extrémement goûté de tousceux qui en font usage.

Les Œuvres Spirituelles du Pere Arias, traduites de l'Espagnol, par le P. Belon. A Lyon 1740. 2. vol. *in*-12.

Les deux freres Guerin (Hippolyte-Louis, & Jacques) débitent, ainsi que J. B. Coignard le premier volume des *Essais & Observations de Médecine de la Société d'Edimbourg* ; Ouvrage traduit de l'Anglois, par M. de Mours. 1. vol. *in*-12. *avec figures.*

Leçons gratuites de Mathématiques.

M. de *Prémontval* qui s'est chargé de faire des Conférences gratuites sur les Mathématiques, ayant changé quelque chose au Plan qu'il avoit d'abord formé ; voici ce dont il souhaite, que le Public soit instruit.

Ce nouveau Cours aura trois parties.

Dans la premiére, qui durera depuis l'ouverture jusqu'au Carême, on expliquera un abrégé suffisant de Géométrie, pour servir de préliminaire aux deux autres.

Dans la seconde, c'est-à-dire, depuis le Carême jusqu'à la Pentecôte, on donnera les principes généraux de la Mécanique, avec leur application aux trois sortes des Machines simples, les Cordes, les Leviers, & les Plans, ausquelles toutes les autres peuvent se rapporter.

Dans la troisiéme, qui occupera le reste du cours jusqu'aux Vacances, on démontrera la sphére artificielle, ses diverses espéces, & ses usages, pour l'intelligence des sistêmes du Monde.

On s'est proposé cette année de ne choisir que des choses qui ne fussent point trop difficiles & trop abstraites; & l'on a pris soin de les diversifier, pour en rendre l'étude plus agréable. On a crû ne devoir

faire même en quelque sorte qu'entamer les matiéres, parce qu'on a reconnu que dès qu'elles sont trop approfondies, elles ne sont plus du tout propres à être traitées dans les Assemblées un peu nombreuses, quelqu'application qu'on pût y apporter. Et l'on doit convenir que l'utilité de ces exercices consiste quelquefois moins dans la quantité des choses que l'on y apprend effectivement, que dans celles qu'ils donnent occasion d'apprendre ensuite de soi-même. C'est toujours beaucoup que d'être mis sur les voyes; & c'est le principal avantage qu'on se flatte de procurer aux jeunes gens, ausquels on a particuliérement en vûe de se rendre utile.

Les conférences tiendront à l'ordinaire 3 fois la semaine, les Mardis, Jeudis, & Samedis, depuis deux heures après-midi jusqu'à quatre, & continueront jusqu'aux Vacances prochaines, pour recommencer ensuite sur de nouvelles matiéres.

On ne demande absolument d'autre reconnoissance des soins, qu'on se propose de prendre, que l'attention & l'assiduité nécessaires pour en profiter. L'expérience des deux années précédentes fait espérer qu'on ne se sera pas inutilement flatté de l'obtenir.

L'adresse est ruë & Montagne Ste. Géneviéve, la Porte cochere vis-à-vis le College de la Marche, au second appartement, sur le derriere.

Ceux qui auront de ces Billets sont priés de vouloir bien se prêter au désir qu'on a de servir le Public, en avertissant les personnes de leur connoissance.

Avis de M. Prémontval.

Le dessein des conférences que je fais chez moi depuis trois ans étant moins d'expliquer chaque année telle ou telle matiére en particulier, qu'en général d'être utile à ceux qui me font l'honneur de me venir entendre, j'ai crû ne devoir pas

m'attacher ſcrupuleuſement à l'ordre qu'annonçoit l'Avertiſſement du mois de Décembre dernier.

Je comptois ne donner de Géométrie qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour l'intelligence du cours Mécanique, dont j'avois fixé l'ouverture au commencement du Carême. Je ne prévoyois pas que je dûſſe m'étendre autant que je l'ai fait ſur la Trigonemétrie, les Logarithmes, la Géodéſie & le Toiſé, qui avoient été expliqués pour la plus grande partie dans les cours précédens. Les nouveaux Auditeurs de celui-ci ont paru la déſirer, & en préférer même la connoiſſance à celle de la ſphére plus curieuſe qu'utile pour la plûpart d'entr'eux. Je m'y ſuis conformé. Pourvû qu'ils fuſſent inſtruits, il m'a paru qu'il convenoit mieux que ce fût rélativement à leurs beſoins & à leur inclination plûtôt qu'à l'ordre que je me ſuis preſcrit moi-même.

Ce qui ne manquera pas de paroître fort bizarre, c'eſt que prêts à commencer la Mécanique nous

[s]ommes retombés tout d'un coup sur le calcul des fractions, dont j'avois d'abord supposé la connoissance, & que j'explique actuellement dans le plus grand détail. Une difficulté sur le toisé, dont la solution touchoit à la théorie des fractions, en a fait naître le désir, & je m'y suis prêté d'autant plus volontiers que c'est une des plus utiles & des plus belles parties des Mathématiques élémentaires, tant pour l'étendue de la pratique que pour la justesse & la précision de la théorie.

Immédiatement après que j'aurai fini ce Traité, nous viendrons à la Mécanique. J'avertis que ce n'est point des Machinistes que j'ai dessein de former, mais des Physiciens Philosophes & Méthodiques. Ainsi tout ce que je compte expliquer, se réduit aux quatre chefs suivans. 1°. La Métaphysique du mouvement. 2°. Le détail des loix du choc. 3°. Les analogies des Machines les plus communes. 4°. Les principes genéraux de l'Hydrostatique.

A l'année prochaine la science du calcul, tant Arithmétique qu'Algébrique démontrée & raisonnée sur des principes tirés de la nature des choses, & sans recourir à des voyes détournées, comme on fait communément.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juin I. Partie 1740.

ART. XLII. *The Fable of Bees; or Private vices, publik benefits. With an Essay &c.* pag. 942

ART. XLIII. Lettre aux Journalistes de Trévoux, au sujet de la Bibliothéque Françoise de M. l'Abbé *Goujet*. 98

ART. XLIV. Heures Chrétienne tirées uniquement des Pseaumes accommodés aux actions ordinaires des personnes de piété. &c 99

ART. XLV. Histoire des Grand Chemins de l'Empire Romain &c. Par *Nicolas Bergier &* 100

ART. XLVI. Histoire de Philip

pe Roi de Macédoine, pere d'Aléxandre &c. 1060
Art. XLVII. Extrait d'une Lettre écrite à M. *Casa Major* Docteur Régent en la Faculté de *Paris*, par M. *Chevalier* Médecin de *Leogane*. 1086
Art. XLVIII. Réfutation de quelques Principes de la Philosophie moderne, par le *P. C. J.* 1094
Art. XLIX. Nouvelles Littéraires. 1098

Errata pour le mois de Mai 1740.

PAge 754. lig. 11. le vuides, *lis.* le vuide.
755 lig. 3. le Latin, *lis.* le François.
767. lig 16. le premier, *lis.* le dernier.
791, lig. 16. de la forme, *ajoûtés*, de ce gouvernement.
795 lig. 16. ne signifioit, *lis.* ne signoit.
802. lig. 4. *illustrissium*, lis. *illustrium*.
839. lig. 24. *docebo*, lis. *docebo te*.
851 lig. 13. notre Autre, *lis.* notre Auteur.
861 lig. der. de leurs Autéurs, *lis.* de leur Auteur.

900, lig. 4. u'après, *lis.* qu'a

905. lig. 7. *lis.* par des Transl

906. lig. 5. en faveur de S.
lis. en faveur de ce Saint.

Ibid. lig. 11. *Majellus*, lis. *Ma*

Ibid lig. 25. Lipomam, *lis.*

808. lig. 5 par ses traits, *lis.* pa

Ibid. lig. penult. *Barbadicus*,
rigo.

912. lig. 12. ne peuvent, *li*
voient.

919. lig. penult. derniers, *lis.*

929 lig. 6. Berrurier, *lis.* Berr

APPROBATI

J'Ai lû par ordre de Mons
Chancelier le présent *Jou*
il m'a paru que l'impression p
permise.   LER

De l'Imprimerie de C. Ro

CON,

De l'E 40. *faite à Toulon.*

Commen
Grimald merſion
Kepler a
Kepler d rcle lumineux 11^h. 39'
Mare hu ment de l'E.
Milieu de n . . . . . 40.
Mare hu ſe voit . . 42.30.
Copernic . . . . . 50.30.
Inſula ſin mare humorum 56.
Ticho tou bord. . . . 12^h. 10'
Manilius out dehors . . 16.
Mare tra nare tranquilli-
Milieu de . . . . . 22.
tranquillitatis

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCE
ET
DES BEAUX ARTS

Juin 1740.

Seconde Partie.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juin 1740.

Seconde Partie.

Imprimé à Paris, & se vend

A LYON,

Chez PLAIGNARD, rue Merciere.

M. DCC. XL.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SON
commencés au mois de Janvie
1701. & se vendent 15 s. le mois
en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1721.	12.
1702.	12.	v.	1722.	12.
1703.	12.	v.	1723.	12.
1704.	12.	v.	1724.	12.
1705.	12.	v.	1725.	12.
1706.	12.	v.	1726.	13.
1707.	12.	v.	1727.	12.
1708.	12.	v.	1728.	12.
1709.	12.	v.	1729.	12.
1710.	12.	v.	1730.	12.
1711.	12.	v.	1731.	12.
1712.	12.	v.	1732.	12.
1713.	12.	v.	1733.	12.
1714.	12.	v.	1734.	12.
1715.	12.	v.	1735.	14.
1716.	12.	v.	1736.	15.
1717.	12.	v.	1737.	13.
1718.	12.	v.	1738.	13.
1719.	12.	v.	1739.	14.
1720.	5.	v.	1740.	7.

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE

des Sciences & des beaux Arts.

Juin 1740.

Seconde Partie.

ARTICLE L.

HISTOIRE DE L'EGLISE Gallicane dédiée à nos Seigneurs du Clergé. Par le Pere Pierre-Claude FONTENAY, de la Compagnie de Jesus Tome IX. Depuis l'an 1136. *jusqu'à* 1176. *A Paris chez François Montalant, Quay des Augustins ; Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roi ; Hippolyte-Louis Guerin, ruë Saint Jacques : Jacques Rollin fils, Qua*[illegible]

XI22 *Memoires pour l'Histoire des Augustins*. in-4o. 1739. *pages 607. avec la Table, sans la Préface ni les Sommaires.*

LE Continuateur de cette Histoire, commencée & poussée jusqu'au huitiéme volume inclusivement par le Pere Longueval, ne parle guere dans la Préface, qu'il a mise à la tête du neuviéme, que de ce qui regarde celui, qu'il a remplacé. Il en fait un éloge modeste, & il essaye de le disculper sur certains défauts peu essentiels, qu'on lui a reprochés. Le P. Longueval avoit-il besoin de cette justification? Et s'il en avoit besoin, ne vient-elle pas trop tard? Il semble qu'un Livre, qui est entre les mains du Public depuis tant d'années, est déja jugé sans appel; que les vrais Connoisseurs ne changeront point de sentiment, quoiqu'on dise, & que les mauvaises Critiques ne méritent point de réponse. Quoiqu'il en soit, il resulte de ce que le nouvel Historien nous ap-

prend de la personne du Pere Longueval, & de ses travaux Littéraires; que l'accident subit, qui l'enleva le 12. de Janvier 1735. a fait perdre à la République des Lettres un homme versé dans plusieurs genres d'érudition & de littérature; » Un Ecrivain judicieux, qui re» cherche avec sagacité, qui décou» vre avec discernement, qui ar» range avec méthode, qui expose » avec clarté, qui narre avec pure» té, qui intéresse & qui affection» ne à proportion qu'il a été maître » de joindre le sentiment au récit, » sans l'affoiblir & sans l'altérer. » A cette perte il faut joindre celle de plusieurs Ouvrages, les uns finis, les autres bien avancés, que le Pere Longueval se promettoit bien de mettre au jour, sans préjudice de celui, auquel il avoit particuliérement consacré ses veilles : son âge, & la santé, dont il avoit toujours joüi, donnant lieu d'espérer qu'il auroit le tems de satisfaire à tout, & un Homme aussi laborieux que lui mettant à profit jusqu'aux

interruptions néceſſaires, pour ne ſe point laſſer ſur un même Ouvrage.

De toutes ces pertes, dont quelques-unes ſont d'autant plus ſurprenantes, qu'il n'eſt pas facile de comprendre comment preſque tous les Ecrits d'un Homme, mort en ſix heures de tems, ont diſparu de ſon Cabinet, où perſonne n'étoit entré pendant ce court intervalle; celle du neuviéme volume de l'Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane, qu'on y avoit vû achevée peu de jours auparavant, & d'une bonne partie du dixiéme, ne ſera pas ſans doute la plus regrettée; on n'y a du moins perdu que le tems, qu'il a fallu au Pere Fontenay pour la réparer, & qu'il auroit employé à avancer d'autant un Ouvrage, dont on attend la fin avec quelque ſorte d'impatience.

Livre XXV. Saint Bernard, qui avoit déja fait une ſi grande figure dans le huitiéme volume, eſt le premier, qui occupe l'attention des Lecteurs dans le neuviéme. Rien n'étoit plus propre pour faire

connoître d'abord la différence de la maniére d'écrire des deux Historiens, qu'un portrait tel que celui-là, commencé par l'un & fini par l'autre, sans que le second ait touché à ce qui avoit été tracé par le premier. Le Pere Longueval, plus simple, s'est arrêté aux grands traits, & ne leur a donné que des couleurs naturelles ; le Pere Fontenay, plus orné & plus châtié, s'est plus attaché à travailler son Tableau *con amore*, pour parler le langage des Maîtres de l'Art. La ressemblance est parfaite dans tous les deux, parce qu'ils ont étudié le caractére du Saint dans ses actions & dans ses Ecrits ; mais la maniére de la saisir est différente, parce que l'Artiste exprime toujours la sienne dans son Ouvrage. Ainsi Saint Bernard, parle & agit dans le Pere Longueval, comme l'Histoire le représente au premier coup d'œil ; mais le Pere Fontenay développe tous les sentimens de son cœur ; on le prendroit en quelques endroits plûtôt pour l'Ecrivain de la vie du Saint,

que pour l'Historien de l'I
Gallicane. La même différei
trouve aussi par tout dans le
Celui de l'Auteur des huit pre
volumes est connu. Nous tâch
de faire connoître celui du C
nuateur. Il commence ainsi le
viéme volume.

« La France avoit eu un t
» où la même supériorité de
» sance, qui rendoit nos Rois
» lus dans la partie la plus éte
» & la plus considérable de
» rope Chrétienne, y concilioi
» à nos Evêques une considéi
» & une autorité très-particu
» de sorte qu'en Italie, en Ge
» nie, & en d'autres Pays
» éloignés, l'Eglise Gallicane
» étoit presque généralement l
» bile & l'appui de tout ce c
» faisoit d'importanr pour le
» de la Religion. Le pouvoi
» Souverains François dans le
» où le fil de l'Histoire nous
» duit, ne paroissoit plus ce
» avoit été ; il s'en falloit beau
» & néanmoins jamais l'Egli

» France n'avoit été, ni plus écou-
» tée, ni plus accréditée hors du
» Royaume : le respect, qu'on lui
» portoit, étoit alors fondé sur des
» principes, qui lui étoient propres,
» qu'elle ne devoit qu'aux bénédic-
» tions, dont Dieu la combloit plus
» abondamment, qu'il ne l'avoit
» comblée dans aucun siécle, & aux
» grands talens de plusieurs per-
» sonnages rares, en qui sa grace
» faisoit particuliérement éclater la
» Sainteté & la Doctrine. „ Il n'é-
toit guére possible de mettre mieux
le Lecteur au fait de l'état, où se
trouvoit l'Eglise Gallicane au dou-
ziéme siécle.

Tout le monde sçait la part qu'el-
le eut, & ce que S. Bernard con-
tribua en particulier à l'extinction
du schisme, qui troubla les com-
mencemens du Pontificat d'Inno-
cent II. Mais durant cette funeste
division une nouvelle Hérésie s'é-
toit élevée dans l'Eglise, & l'En-
fer, dit notre Auteur, n'en avoit
point encore suscité de plus propre
à diviser le Sacerdoce & l'Empire.

Avant Arnaud de Bresse, ,,la
» violence avoit beaucoup fai
» les prétentions de plusieurs
» verains . . . . contre le Cler
» mais à la solidité des max
» qui autorisent l'Eglise à avi
» possessions & ses droits, o
» voit point encore opposé u
» chaînement de principes ma
» ment appliqués à l'Evangile
» me, & tournés artificieuse
» en prétenduës raisons de
» pouiller & de l'asservir : Arn
» né à Bresse en Lombardi
» conçut le projet dans un
» Ecoles, où il avoit eu Aba
» pour maître.

Le Pere Fontenay ne
pourtant pas qu'on puisse pro
que ce nouveau Sectaire eût p
fond de ses erreurs de celui
il avoit été Disciple, mais il
çonne, " qu'il suivit au moi
» méthode, qu'il emprunta sa t
» rité à s'éloigner de la voye
» mune, & qu'il se forma su
» dans la maniére de creuser &
» ranger les idées qui lui éto
» particuliéres. „

Arnaud condamné au Concile de Latran, chassé d'Italie par le Pape, vint en France se joindre à son ancien Maître, qui de son côté n'étoit pas peu embarrassé à conjurer un nouvel orage excité contre ses derniers Livres ; & ces deux dangereux Hommes, trop malheureusement unis, troublerent long-tems la paix de l'Eglise. Les diverses routes, qu'ils prirent, comme de concert, pour se soûtenir & pour cacher leurs liaisons ; l'exposition de leur Doctrine erronée ; les protections, qu'ils sçûrent se ménager ; la maniére vive, dont Saint Bernard poussa Abeillard, malgré les mortifications, que celui ci lui fit essuyer : l'Apologie de ce Sectaire, sa condamnation au Concile de Sens, confirmée par Innocent II. auquel il en avoit appellé, ce sont des faits trop connus, pour avoir besoin d'être détaillés dans un Extrait. Le Pere Fontenay, qui a compris tout ce qu'on pouvoit trouver à redire dans les Ecrits de Saint Bernard à ce sujet, ajoûte, " ce n'étoit pas

»sans se faire beaucoup de viole
» que Saint Bernard retenoit l
» indignation au récit de ces impi
» tés ; il ne se contraignoit pa
» néanmoins toujours si fort, qu'
» ne se permît de vigoureuses sor
» ties, des retours mortifians, &
» communément une acreté & un
» air d'insulte, que la politesse des
» siécles postérieurs a exclus si irré-
» missiblement des Ecrits de con-
» troverses. Etoit-ce une tache dans
» ceux du Saint Abbé? Il faudroit,
» pour en juger sainement, aimer
» la Religion autant qu'il l'aimoit,
» sentir pour sa défense tout ce qu'il
» sentoit, & le sentir sur des prin-
» cipes aussi solidement établis, &
» aussi dégagés des illusions de l'a-
» mour propre. „

Arnaud de Bresse fut frappé du
» même coup, qui fut lancé du Va-
tican contre Abaillard ; mais le
bonheur qu'il eut d'échapper à la
Prison, à laquelle il avoit été con-
damné, lui devint funeste. " Au
» contraire la tempête jetta Abail-
» lard dans le Port, & l'humilia-

...émmment ménagée par
s plus habiles Maîtres dans
ection des ames, que la
ce possedât alors, lui fit re-
dre la voye de simplicité &
umission, d'où l'orgueil l'a-
écarté. Ce sage Maître fut
bé de Cluni, Pierre le Vé-
ble, d'un genre de vertu
s occupé dans les affaires de
ise, & qui l'exposoit moins à
it du grand jour, que Saint
iard, mais qui avoit aussi de
soûtenir avec distinction la
paraison, que l'on faisoit quel-
ois de l'un & de l'autre.
it échappé du parallele de ces
Grands Hommes, d'un mé-
ut-être égal, mais si différent,
paru bien frappé.
conversion d'Abaillard, &
s'en ensuivit jusqu'à sa mort,
ssi un des endroits de cette
re des plus touchans & des
écrits. L'Auteur y acheve
nner une idée bien avanta-
de l'Abbé de Cluni dans la
re, dont il se comporta à l'é-

gard de son Pénitent & de la fameuse Héloïse ; & il le termine par les portraits bien naturels de ces deux Epoux, si fameux dans ce siécle.

Louis le Jeune, Roi de France, est le Prince, qu'on doit s'attendre à retrouver le plus souvent dans cette partie de l'Histoire de l'Eglise Gallicane. Notre Auteur nous le représente d'abord sous des traits, qui le rendent très-reconnoissable à ceux, qui ont lû notre Histoire. « Louis VII. dit-il, au commen» cement de son Regne ne man» quoit pas de plusieurs bonnes dis» positions, qui promettoient un » Prince juste & Religieux, & il » le fut en effet ; mais un génie fa» cile & inconsidéré, un tempéram» ment prompt & colere, une déli» catesse trop poussée sur le point » d'honneur ; un attachement opi» niâtre à ses volontez le firent tom» ber dans des fautes, l'engagerent » dans des entreprises, qu'il ne sou» tint qu'au prix de bien des cha» grins pour lui, & de bien des dé-

res, & de plusieurs calamitez
r son Royaume. „
.1 démêlé avec Thibaud Com-
Champagne, n'est pas assûré
t le plus bel endroit de sa vie,
; c'est celui de la vie de Saint
nard, où ce Saint fit plus ou-
:ement usage de l'autorité, que
vertus, les grands services qu'il
›it rendus à l'Eglise, l'honneur
'il faisoit à sa Patrie, & l'éclat
les Miracles lui avoient acqui-
. Il réussit à ramener Louis à ses
remiers sentimens de Religion, par
ne liberté & une fermeté, qui ne
ont peut-être pas moins d'hon-
ieur à la piété du Souverain, qu'au
:ourage de son Sujet. Il est pourtant
rai que l'Abbé de Clairvaux joi-
;noit à cette vigueur apostolique
ın grand art de manier les esprits.
Les prétentions de l'Evêque de
Dol, qui se portoit pour Métropo-
itain de Bretagne; l'élévation d'Eu-
;ene III. Disciple de Saint Ber-
ıard, au Souverain Pontificat ; la
ébellion des Romains contre ce
Pape; la fameuse Croisade, où le

Roi de France & le Roi des Romains menerent les principales forces de leurs Etats ; la part qu'eut Saint Bernard à cette expédition ; les clameurs des François contre lui à la nouvelle du mauvais succès, qu'elle avoit eûë ; sa justification ; l'Histoire de Gilbert de la Poiré, ses erreurs, son caractére, sa maniére de le défendre, sa condamnation au Concile de Sens : le débordement de plusieurs Sectes Manichéennes en Languedoc & en Gascogne. Le zéle de Pierre le Vénérable contre ces Hérétiques, & sur-tout contre Pierre de Bruys ; la célébre Mission de Toulouse, les fruits qu'elle produisit, & les Miracles que Saint Bernard y opéra : enfin la Réforme établie dans plusieurs Chapitres de France, sont les évenemens les plus intéressans de ce vingt-cinquiéme Livre après ceux, dont nous avons déja fait mention ; mais nous n'en pourrions dire dans un Extrait, que ce qui est connu de tout le monde.

Livre XXVI. Ce Livre com-

[illegible] par le Concile de Rheims assemblé en 1148. & où le Pape Eugene III. présida en personne. Deux Hommes y comparurent, y furent jugés & condamnés, qui formerent un contraste assez singulier, l'un fut Eon de l'Etoile, Gentilhomme Breton, Hérésiarque d'une espece toute nouvelle. Ce Fanatique, qui ne sçavoit presque rien, s'étoit avisé de raisonner, dit notre Auteur, sur ce qu'il entendoit dire à l'Eglise, où l'on prononçoit alors, comme on fait encore en quelques Provinces de France. *Eum Dominum. Eon Dominon*, & toutes les fois qu'on disoit *per eum, qui venturus est* ou *per eundem Dominum nostrum*, il s'imaginoit qu'on parloit de lui; sur quoi il se mit dans la tête qu'il étoit le Fils de Dieu, le Juge des vivans & des morts, & le Seigneur de toutes choses.

Il n'est pas surprenant qu'un Homme extravague à ce point, les Maisons des Foux en fournissent par tout des exemples; mais ce qu'on n'auroit pas imaginé, c'est que ce-

lui-ci ait trouvé des Sectateurs, qui lui étoient aveuglément dévoués. Il se vit donc bien-tôt à la tête d'une assez nombreuse troupe de gens ramassés, dont il disposoit en Souverain; & alors il voulut faire valoir à force ouverte sa prétenduë qualité de Seigneur universel. Il se mit à piller les Eglises & les Monastéres, & par-tout, où il passa, il causa tous les désordres, qu'on peut attendre d'une Populace infatuée, & amorcée par l'appas du gain. Enfin après que sa famille eut fait bien d'inutiles efforts pour le renfermer, il fut arrêté au Diocèse de Rheims avec plusieurs des siens, & mis dans les Prisons de l'Archevêque, qui le produisit au Concile.

Il y parut avec une contenance assûrée, s'appuyant sur un bâton, dont le haut se terminoit en fourche. Le Pape lui demanda qui il étoit? « Je suis, répondit-il, celui » qui doit juger les vivans & les » morts, & le siécle par le feu. » On voulut sçavoir ce que signifioit la figure de son bâton. « Elle est,

»dit-il, le Symbole d'un grand Mi-
»stére ; car tandis que les deux
»branches ainsi élevées regardent
»le Ciel, vous devez reconnoître
»que, des trois parties de l'Uni-
»vers Dieu en possede deux, & me
»céde la troisiéme ; au lieu que, si
»je tourne les deux branches vers
»la Terre, nos fortunes changent,
»Dieu n'a plus pour lui qu'une troi-
»siéme partie, & il m'abandonne
»la souveraineté des deux autres. »
De pareilles rêveries ne pouvoient
pas être réfutées sérieusement: Eon,
malgré ses vols, ses Sacriléges & ses
brigandages, ne parut digne que
de mépris, & le Pape voulut qu'on
se contentât de le renfermer. Un
de ses Disciples, qu'il avoit surnom-
mé *le jugement*, fut jugé plus cou-
pable, condamné au feu, & exé-
cuté.

Ce fut sans doute une mortifica-
tion bien humiliante pour Gilbert
de la Poiré, Evêque de Poitiers, le
plus rafiné Théologien de son sié-
cle, & le plus rusé dans la dispute,
que d'être obligé de comparoître

devant le même Concile, après le plus ignorant & le plus insensé des Hommes. Il est vrai qu'il s'y défendit mieux ; il y trouva même de la protection, mais il eut beau faire, Saint Bernard le suivit de si près dans tous les détours de sa Métaphysique, qu'il le fit bien-tôt tomber en contradiction. Malgré cela quelques Cardinaux avoient entrepris de le sauver ; mais les Prélats & les Docteurs François ; Saint Bernard & l'Abbé Suger vinrent à bout de le faire condamner, & furent assez heureux pour l'engager à souscrire lui-même à sa Sentence. Tout ce morceau est bien écrit, & l'Auteur y paroît entendre très-bien sa matiére.

L'Abbé Suger, dont nous venons de parler, est un des hommes, qui parurent avec plus d'éclat dans ce siécle. Sa Régence pendant la seconde Croisade l'a rendu à jamais mémorable dans notre Histoire, & nous croyons pouvoir avancer que tout connu qu'est ce Grand Homme parmi nous, il ne paroît

point un ſujet uſé dans cet Ouvrage, quoique le Pere Fontenay ait été beaucoup plus réſervé à ſon égard, que ſur ce qui regarde S. Bernard. Il eſt vrai que comme il ne ſe paſſa rien dans l'Egliſe Gallicane, du vivant de ce Saint, où il n'ait fait un grand perſonnage, il étoit inévitable qu'on le rencontrât preſque à chaque Page de cette Hiſtoire : apparemment que l'Hiſtorien a cru qu'on ſeroit curieux de ſçavoir tous les détails, qui concernent un Homme ſi célebre, & de connoître juſqu'aux moindres ſentimens de ſon cœur. On y trouvera même une fort belle Analyſe du Livre de la Conſidération adreſſée au Pape Eugene. Le Pere Fontenay, qui a long tems travaillé à nos Mémoires, & qui a été obligé d'y renoncer avec un regret bien réciproque de notre part, ſe montre dans cette Analyſe bien digne en effet d'être regretté de ceux, qui partageoient avec lui ce travail.

Mais ſi on ne s'attendoit pas de voir toutes ces choſes dans cette

Histoire, on auroit tort au moins de trouver mauvais que notre Auteur y ait donné une légere idée des Ouvrages Doctrinaux de Saint Bernard. Rien ce semble n'est plus à sa place dans une Histoire de l'Eglise Gallicane, que ce qu'enseignoit au douziéme siécle le plus habile & le plus autorisé de ses Théologiens, principalement sur les points les plus controversés dans ces derniers tems; tels que sont la Grace & le Libre Arbitre : & ce que nous disons du Saint Abbé de Clairvaux, nous pouvons le dire d'Hugues & de Richard de Saint Victor, & de quelques autres Sçavans de ce siécle, dont on verra ici la Doctrine très-bien expliquée en peu de mots. Tous les autres Personnages célebres, dont il a été nécessaire de parler, y sont aussi fort bien caractérisés : rien n'est plus nécessaire pour bien démêler les ressorts de la conduite & des sentimens d'un Homme, que de bien connoître son esprit & son cœur ; la diversité y est aussi gran-
de

de que dans les traits du visage, & les vertus acquises y tiennent beaucoup, dans les plus grands Saints mêmes, comme dans les autres, de cette diversité & de celle du tempéramment. C'est surquoi nous devons rendre au P. Fontenay cette justice, que ceux, qui ont eu le plus de part aux Affaires de l'Eglise Gallicane dans le tems, dont il écrit l'Histoire, Saint Bernard, Pierre le Vénérable, l'Abbé Suger, Saint Pierre de Tarentaise &c. ne s'y ressemblent point du tout les uns aux autres, & qu'il ne faut que faire attention à ce qu'il rapporte de ces Grands Hommes, pour en appercevoir la dissemblance.

Notre Auteur a aussi fort bien développé ce qui se passa en 1157. dans un Voyage, que fit l'Empereur Frideric I. dans ses Domaines de France, lesquels comprenoient l'ancien Royaume d'Arles, ou de Bourgogne. La politique intéressée de ce Prince y paroît bien à découvert, & l'on y voit l'origine & l'époque de l'accroissement, ou du

moins de l'affermissement du
voir temporel du Clergé dan
Provinces, sur-tout de l'Arc
que de Lyon. C'étoit alors
clius de Montboissier, lequ
déclaré à perpétuité Exarque
Cour du Royaume de Bourg
le chef supréme du Conseil,
premier dans toutes les affai
les expéditions. L'Acte en fut
sé à Arbois le dix-huitiéme d
vembre, & se conserve encor
le Trésor des Chartres de Ly
Frédéric Barberousse av
vûës, en s'attachant le Cle
Bourgogne par tant de bienf
de marques d'honneur. Il con
çoit à se brouiller avec le Sai
ge, & il étoit bien aise de
dans ses intérêts une partie
considérable de l'Eglise Gal
Le Pape de son côté sçût da
commencemens profiter de
chement, que tous les Prélats
çois avoient toujours témoi
l'Eglise Romaine, & il ne t
à ces Evêques que ces pre
éteincelles d'un Schisme, qu

tant de scandales, n'ayent été touffées d'abord. Le Pere Fonteay nous fait même entendre qu'ils auroient apparemment réussi sans . mort du Sçavant & vertueux Othon, Evêque de Frisingue, u'on croyoit le plus capable de ous de retenir l'Empereur, son Neveu, sur le bord du précipice. Othon étoit Allemand, mais il voit fait ses études en France : il voit été Religieux de Cîteaux & Abbé de Marimond ; il mourut ans cette Abbaye, où il étoit venu our assister à un Chapitre Général, suivant la coûtume, assez communément observée alors, que les Evêques, qui avoient été Moines, non-seulement en conservoient l'habit, mais assistoient aux Chapitres Généraux de l'Ordre.

Pierre Lombard Evêque de Paris, si célebre sous le nom de *Maître des Sentences*, fut aussi dans ce siécle une des lumiéres de l'Eglise Gallicane, mais cette lumiére a été obscurcie de quelques nuages, & otre Auteur ne nous laisse rien

ignorer de tout le bien qu'on a
de ce Prélat, & de ce qu'on a tro
vé à reprendre dans sa Doctrine.

La mort d'Adrien IV. reple
gea l'Eglise dans un Schisme, do
l'Empereur Frédéric voulut pro
ter, pour venir à bout de ses préte
tions contre les Souverains Pon
tifes. Le Cardinal Roland fut
comme malgré lui par la plus sa
partie du sacré Collége, & prit
nom d'Aléxandre III. Le Car
nal Octavien se fit proclamer
quelques-uns, sous le nom de V
tor III. & s'empara de l'Eglise
main armée. Ce dernier fut so
nu par Frédéric, pour qui le ch
d'un Pape, dit nôtre Auteur,
toit par aussi indifférent que p
les autres Princes, lesquels, pou
plûpart, n'avoient avec Rome
des rapports de Religion. Ce Pr
ce, « à la vérité se piquoit de d
» ture, & n'étoit pas capable
» traverser une élection légitin
» qui auroit été à couvert de to
» difficulté, mais il ne fut pas in
» cessible aux prétextes & aux

»fices employés pour le flatter, ou »pour le surprendre; toutefois par »la protection déclarée, qu'il donna »à Victor, dans le tems même qu'il »vouloit paroître neutre entre les »deux Prétendans, il nuisit beau»coup au Parti de cet Antipape »dans les autres Cours, parce qu'on »le jugeoit beaucoup plus capable »de la lui vendre par bien des bas»sesses, que de la lui accorder par »justice. „ L'Histoire de ce fameux Schisme est trop connuë, pour qu'il soit nécessaire de nous y arrêter. Nous ne pourrions pas même nous étendre sur le danger, où fut quelque tems la France de s'y trouver engagée, sans passer les bornes d'un Extrait.

Ce que notre Auteur dit de la bâtisse de l'Eglise de Notre-Dame de Paris, ne sera pas sans quelque contestation de la part des Sçavans. 1°. Il est aujourd'hui assez certain que Maurice de Sully a commencé ce grand Edifice, & y a fait assez de dépense, pour en être regardé comme le Fondateur; nous

justice l'honneur " d'avoir con
»presque achevé pendant son
» copat l'admirable construct
» sa Cathédrale, telle qu'on la
» aujourd'hui ? „ Car enfin les
sures étoient si peu prises de
tems pour la Nef, que cet
que ayant fait bâtir la ruë N
de Notre Dame pour donner
Eglise une avenuë, il a fallu c
ger un peu l'alignement de la
pour mettre le Portique da
même ligne que la ruë Ne
2°. Un Ecrivain du même sié
bien pû dire " quand cet Ou
» sera fini, il n'y aura pas d'E

» n'ont point altéré la vérité ? »

Livre XXVII. Ce Livre commence par l'Histoire du fameux Thomas Bequet Archevêque de Cantorbery. Le Pere Fontenay a prévû qu'on pourroit lui objecter que ce grand évenement n'appartient que d'une maniére assez indirecte à son sujet ; & voici les raisons, qu'il a euës de penser autrement. " Saint Thomas de Cantorbery, dit-il, a toujours été pour » la France un objet de vénération » si profonde avant & après son » Martyre ; plusieurs Provinces du » Royaume & le Roi même Louis » VII. ont pris tant de part à ses » démêlés avec le Roi d'Angleterre ; toutes les autres y sont entrées » si vivement, qu'on ne peut regarder le court récit, que j'ai à en faire, » comme quelque chose d'étranger » à l'Histoire, que j'écris. „

Il faut convenir que l'Historien ne pouvoit pas se dispenser de dire quelque chose d'un évenement, dont plusieurs circonstances principales se sont passées en France, & où plusieurs

Evêques de ce Royaume ont été Acteurs. Or il ne pouvoit pas en parler d'une maniére intelligible pour le plus grand nombre de ses Lecteurs, ni intéressante pour tout le monde, sans le traiter en entier; & nous croyons pouvoir ajoûter qu'ayant été obligé de prendre ce parti, il ne pouvoit gueres lui donner moins d'étenduë, qu'il ne lui en a donné; peut-être trouvera-t-on qu'il n'avoit pas les mêmes raisons pour appuyer si fort sur les brouilleries, qui survinrent après la mort de S. Thomas entre le Roi d'Angleterre & les Princes ses Enfans, & qui ont beaucoup plus de rapport à l'Histoire Politique de la France, qu'à celle de l'Eglise Gallicane, quoiqu'on les ait envisagées comme un châtiment du Ciel, dont le Roi d'Angleterre même reconnut la justice.

Ne faut-il pas après tout entrer un peu dans la peine d'un Historien, qui nécessité par la nature de son Ouvrage d'y faire entrer bien

des choses, qui n'intéressent qu'un certain genre de Lecteurs, n'a pour se faire lire des autres, que la ressource de quelques épisodes plus capables de picquer la curiosité du Public, que des élections d'Evêques & d'Abbés, des Conciles particuliers, des démêlés de Sçavans, des Analyses d'Ouvrages doctrinaux, des fondations d'Abbayes & de Monastéres &c. Tous ces faits ne doivent point être omis dans l'Histoire particuliére d'une Eglise, mais ne doit-on pas sçavoir quelque gré à un Ecrivain chargé de les rapporter, d'en interrompre de tems en tems le récit par quelques incidens plus agréables, sur-tout quand il a soin, comme le P. Fontenay, de ne s'écarter jamais si loin de son sujet, qu'on le perde tout-à-fait de vûe?

On croit communément que l'Antipape Paschal III. qui continua le Schisme de Victor III. a canonisé l'Empereur Charlemagne, pour faire plaisir à Fridéric son protecteur, & peut-être pour se

concilier la bienveillance des François ; mais cela ne paroît point par le narré de notre Auteur. Il nous apprend seulement que Frideric tenant une grande Diete à Aix-la-Chapelle, ordonna qu'on découvrît le Corps de Charlemagne avec beaucoup d'appareil ; que la solemnité en fut aussi pompeuse qu'elle pouvoit être sous une autorité illégitime, qui étoit celle du faux Pape. Mais il ne parle point de Canonisation dans les formes. Il ajoûte néanmoins que le culte de Charlemagne n'en a pas moins subsisté dans plusieurs Eglises, où les Souverains Pontifes l'ont toleré, & que Louis XI. Roi de France ordonna par un Edit de célébrer tous les ans sa Fête sous peine de la vie. Ce qui est certain c'est qu'à Rome même on expose le Buste d'argent de cet Empereur sur l'Autel dans l'Eglise Nationale de Saint Louis des François, & qu'il y étoit en regard avec celui de ce Saint, lorsque le feu Pape Benoît XIII. y célébra la Messe en consacrant M.

le Cardinal de Polignac Archevêque d'Ausch.

ARTICLE LI.

LETTRE DU PERE LE MIRE de la Compagnie de Jesus, Professeur Royal des Mathématiques à Doüai au Pere Brumoy de la même Compagnie, au sujet de l'invention du Zodiaque attribuée par l'Auteur du Spectacle de la Nature aux premiers descendans de Noé.

L'Auteur marque d'abord au P. Brumoy sa reconnoissance du plaisir qu'il lui a procuré, en le mettant à portée de lire un Ouvrage rempli des plus belles connoissances de la Physique, & où l'esprit de piété & de Religion se font sentir par tout. « Personne avant cet » Auteur, dit le Pere le Mire, n'a, » je pense, parlé d'une maniére plus » plausible de l'invention du Zodia- » que, ni n'est remonté à la source » des noms & des figures, qui en » représentent les figures par des

»conjectures plus conformes à la
» raison. „

Mais le Pere le Mire en applaudissant au tour ingénieux du sistême ne peut tomber d'accord avec M. Pluche de l'époque où il place la premiére origine, & de la division du Zodiaque, & des denominations par lesquelles nous en distinguons les différentes portions. M. Pluche en fait remonter l'invention jusques aux premiers tems, qui suivirent immédiatement le Déluge.

“ Une ancienne Tradition, dit-
» il : (*a*) nous a conservé la maniére
» ingénieuse dont les premiers hom-
» mes s'y prirent pour connoître
» exactement la ligne que le Soleil
» décrit dans le Ciel dans ses dépla-
» cemens perpétuels, & pour par-
» tager l'année par portions égales.
» Ce trait se trouve dans deux Au-
» teurs anciens. L'un Romain (Ma-
» crobe, & l'autre Grec Sextus Em-

(*a*) Spect. de la Nat. Tom. VI. page 293. &c.

» piricus.) Le premier en fait hon-
» neur aux Egyptiens, l'autre avec
» plus de justice aux premiers Ha-
» bitans de Chaldée. „

Le Pere le Mire répete à peu-près les mêmes choses dans le premier Tome de son Histoire du Ciel.

Deux raisons empêchent le Pere le Mire de se rendre à ce sentiment. La premiére est tirée de l'Histoire, & la seconde de l'Astronomie.

1°. Quant à l'Histoire, en premier lieu les témoignages sur lesquels M. Pluche se fonde paroissent insuffisans. 2°. Ils sont démentis par d'autres témoignages clairs & positifs.

Ses garans sont Sextus Empiricus & Macrobe. Or ni l'un ni l'autre de ces Auteurs, dit le Pere le Mire, n'établit l'époque que M. Pluche donne à l'invention & à la division du Zodiaque.

Empiricus dans l'endroit cité (*a*) par M. Pluche combat l'Astrologie

(*a*) Lib. 5. adversus Mathematicos.

judiciaire dont les Chaldéens de son tems étoient les Docteurs & les Maîtres. Dans l'exposition détaillée qu'il fait de leurs principes chimériques, il rapporte ce qu'ils débitoient de la maniére dont ils prétendoient qu'on s'étoit autrefois servi pour diviser le Zodiaque en portions égales. Les Auteurs de cette division sont désignés par ces mots *οἱ παλαι Qui olim*, *ceux d'autre fois*, ou comme le rend l'Interprete Latin d'Empiricus, *veteres*, *les anciens*. Or cette expression ne caractérise point du tout les enfans de Noé *réunis au tour de Babel*, *& dans les Plaines de Sennaar*. Car ce terme dans la bouche d'un Contemporain d'Empiricus étoit un terme vague, qui pouvoit aussi bien convenir à des générations postérieurs au Déluge de cinq cens, de mille, de quinze cens ans, qu'aux premiers enfans de Noé.

Il résulte des Ecrits de Diogene Laerce, & de ceux de Sextus Empiricus lui-même, que ce dernier vivoit sous le Regne de Marc Au-

rele, & quelques temsaprès. C'est-à-dire, entre le milieu & la fin du second siécle de Jesus-Christ. D'un autre côté les sistêmes qui resserrent le plus l'intervale entre Jesus-Christ & le Déluge, lui donnent plus de deux mille ans d'étenduë; ainsi les Chaldéens contemporains d'Empiricus parloient plus de deux mille deux cens ans après le Déluge. Dès-lors le terme, *les anciens* ou *ceux d'autrefois* pouvoit convenir exactement à des générations postérieures au Déluge de cinq cens, de mille quinze cens ans, comme à celles qui le suivirent immédiatement. Car la génération venuë quinze cens ans après le Déluge seroit venuë sept cens ans avant les Contemporains d'Empicurus. Donc dans la rigueur des termes, & dans l'usage ordinaire des Langues les plus connuës, ils pouvoient être désignés par les Contemporains d'Empicurus sous le nom de *ceux d'autrefois*, ou *d'Anciens*. A plus forte raison la même dénomination auroit-elle pû convenir, aux générations

qui n'auroient paru que mille ans ou cinq cens ans après le Déluge. Donc dans la bouche des Contemporains d'Empiricus, ces expressions convenoient aussi bien à d'autres générations, qu'aux premiéres générations qui suivirent immédiatement le Déluge, & l'expression d'Empiricus ne caractérise point les prémiers descendans de Noé *réunis au tour de Babel & dans les Plaines de Sennaar.*

A cette démonstration tirée du langage d'Empiricus, le Pere le Mire en ajoûte une autre, qui résulte de la nature du fait même raconté par S. E. Car l'invention du Zodiaque n'a pû être l'effet de l'opération que selon Empiricus, ces Anciens mirent en œuvre pour y réussir.

Voici en substance le récit de S. E. copié par M. P. Ces hommes d'autrefois, ces Anciens voulant examiner le mouvement des Etoiles fixes, consideré en lui-même, & dont ils ne jugeoient auparavant que par comparaison aux sept Plan-

s, préparerent un vafe percé
lein d'eau, au lever d'une de
Etoiles fixes qui font dans le
iaque. Ils laifferent couler cette
tout le tems d'un lever de cette
le à l'autre lever, & conclurent
s avoient dans cette quantité
u fortie par le même Canal,
lans une autre femblable, la me-
exacte de la révolution circu-
: de cette Etoile. Ils prirent
ite la douziéme partie de cette
, & pofant pour principe que le
s de l'écoulement de cette dou-
ıe partie feroit au tems pério-
ıe de l'Etoile, comme la dou-
ne partie de l'eau a la quantité
le, ils fixerent la mefure de cet-
louziéme partie du Cercle de
olution de l'Etoile en queftion
quelque autre Etoile brillante,
t le lever répondoit exactement
ı fin de l'écoulement de cette
ziéme partie d'eau, foit que
e nouvelle Etoile fe trouvât
s le même parallele que la pre-
re, foit qu'elle déclinât plus vers
eptentrion ou le Midi. M. P.

dit avec raiſon, qu'il y eut des précautions à prendre pour n'être point trompé ſur la proportion de l'écoulement de la douziéme partie d'eau à la douziéme partie du tems périodique, & il ſuppoſe, ſans garant, que dans ces tems d'obſcurité & d'ignorance, des hommes, qui ne faiſoient encore que tatonner, obſerverent ces précautions fines qu'une ſuite de pluſieurs ſiécles d'Obſervations, & une connoiſſance profonde des Loix de l'Hydroſtatique ne nous ont mis à portée de prendre avec précision que dans ces derniers tems, où la théorie en eſt même plus facile que l'exacte pratique. Le Pere le Mire lui paſſe une ſuppoſition ſi gratuite & dénuée de vraiſemblance. Mais que réſulte-t-il de cette conceſſion en faveur du ſiſtême de M. P.?

Que tout le Ciel, le Firmament, l'Equateur & ſes paralleles, la route journaliere du Soleil ſe trouverent par cette diviſion partagés en douze portions égales, douze tems, douze aſcenſions, ou dodécatémo-

que le Zodiaque même &
ique, en un mot les Cercles
es que décrivent dans leur
é particuliére le Soleil & les
tes furent par la même opéra-
artagés en douze portions iné-
qu'on pût dès-lors fixer la
tude Astres, qui se trou-
dans ces dodécatémories en
ant leurs longitudes sur l'é-
stiale, qu'on pût imaginer
grands Cercles, qui, passant
Poles du monde, coupoient
nt précis de chaque division,
l, l'Equateur, ses paralleles
tions de trente degrés, qu'en
ant ces Cercles secteurs, le
sa révolution journaliére, &
du Soleil d'Orient en Occi-
pûrent être divisés en vingt-
parties de quinze degrés cha-
n vingt-quatre tems, vingt-
heures & qu'on pût se met-
portée de juger par-là, en
t le Soleil sur l'horison, com-
y resteroit encore.
is ces découvertes qu'avoient,
e commun avec celle du Zo-

diaque ? Aboutissent-elles par elles-mêmes ou par leurs conséquences justes & nécessaires à *montrer exactement la ligne , que le Soleil décrit sous le Ciel dans ses déplacemens perpétuels*, & à partager , non le jour , mais l'année entiére en douze portions égales ? Faisoient-elles voir que le Soleil par son mouvement propre, avançoit obliquement d'Occident en Orient à-peu-près d'un degré en vingt-quatre heures ; que la plus grande déclinaison de cette ligne oblique étoit par rapport à l'Equateur d'environ vingt trois degrés & demi ; qu'après avoir atteint ce terme , il revenoit à l'Equateur suivant le progrès qui l'en avoit éloigné , pour s'en écarter d'autant & se rapprocher à la même distance du Pole opposé à celui vers lequel il s'étoit tourné ; que la ligne qu'il traçoit dans cette révolution annuelle traversoit un espace correspondant à un certain nombre d'Etoiles fixes toujours les mêmes , & qui par leur position partageoient la route du Soleil en douze portions

-peu-près égales? Aboutissoient-les enfin à éclaircir un point, que sagacité des plus fameux Astronomes de nos jours n'a pû encore ien décider, à sçavoir, si les interfections équinoxiales de l'écliptique & de l'Equateur demeurent nvariablement les mêmes, si les oints solstitiaux sont toujours également éloignés de l'Equateur, en n mot si la position de l'écliptique st toujours précisément & immuablement la même à l'Equateur? Car ce dernier trait comme les autres se trouve nécessairement renfermé dans ce que M. P. appelle *onnoître exactement la ligne, que le Soleil décrit sous le Ciel dans ses déplacemens.* Le simple Laboureur, comme l'Astronome, est à portée le sentir le peu de liaison qu'il y a entre de pareilles découvertes, & es observations d'une seule nuit rapportées par S. E. Il est donc démontré par la nature même du fait que la division & l'invention du Zodiaque, telle que nous l'avons ujourd'hui, n'ont pû résulter de

cette opération. Seconde Démonstration qui détruit sans ressource le témoignage de Sextus Empiricus.

(a) Elle renverse aussi du même coup l'autorité de Macrobe, ce double témoignage n'en fait qu'un. C'est le même fait tellement raconté de la même façon par Empiricus & par Macrobe, que le dernier semble avoir copié l'autre, plus ancien que lui de plus de 2 siécles. La seule différence de leurs récits, c'est que Macrobe fait honneur aux Egyptiens de la découverte, & qu'Empiricus l'attribuë à ce que les Chaldéens appelloient les Anciens; que Macrobe y fait employer deux nuits & qu'Empiricus n'en met qu'une seule, mais deux nuits ne donnent pas plus qu'une seule; *la connoissance exacte de la ligne que décrit le Soleil dans ses déplacemens perpétuels.* Donc le témoignage de Macrobe est aussi insuffisant que celui d'Empiricus.

(a) In somn. Scip. L. 1. cap. 17.

2°. Non-seulement l'opinion de . P. n'est fondée que sur des té- ›ignages insuffisans. Mais elle est :nbattuë encore par des témoigna- s plus que suffisans.

De l'analogie qu'il suppose entre : besoins de la société humaine les noms dont nous nous servons ijourd'hui pour désigner les signes ı Zodiaque, M. P. conclut que :s dénominations ont commencé /ec les besoins, & qu'ainsi les oms de signes & par conséquent . connoissance & la division du 'odiaque doivent nous faire re- ıonter jusques aux premieres so- iétés qui se formerent *dans les Plai- es Sennaar*, *dans l'Irac* immédiate- ıent après le Déluge.

Le P. le Mire ne s'amusse point montrer combien la supposition e cette analogie entre les noms es signes & les besoins des sociétés st arbitraire, dénuée de fondemens ́gitimes & semblable à celle des nigmes dont on développe souvent : sens avec une justesse égale par es explications diamétralement op- osées.

Le Pere le Mire va droit au fait. Les noms, dit-il, que nous donnons aujourd'hui aux signes du Zodiaque sont différens de ceux dont se servoient les Astronomes Chaldéens. Donc, on ne peut avancer, que ces noms ayent été inventés par les premiers descendans de Noë. Donc, on ne peut conclure de la nature de ces dénominations, que l'invention & la division du Zodiaque soient l'ouvrage des premiers descendans de Noé.

Les noms par lesquels nous désignons aujourd'hui les signes du Zodiaque, & presque tout notre langage astronomique, comme notre Astronomie même, nous viennent des Grecs. Ce fait est trop connu pour avoir besoin de preuves. Or les noms que leur ont donné les Grecs ne sont point les mêmes que ceux dont se servoient les Chaldéens.

Achilles Tatius Evêque d'Aléxanderie, qui vivoit sur la fin du neuviéme siécle, & qui connoissoit; comme il paroît par son Ouvrage,

ge, (*a*) l'Astronomie des Chaldéens & des Egyptiens dit expressément, que les noms & les formes des constellations sont différens chez les différentes nations.

Les noms que les Grecs donnerent aux signes du Zodiaque, aux autres constellations, aux Planetes mêmes, étoient fondés sur leur Mythologie, c'est-à-dire, sur l'Histoire de leur Nation, sur les avantures ou réelles ou fabuleuses de ceux de leurs Héros qu'ils avoient placés au rang des Dieux. Ovide Hygin, tous les Anciens, les Historiens comme les Poëtes fournissent partout la preuve décisive de ce fait; & le Pere le Mire, dans un détail trop long pour trouver ici place, retrace les origines de cette espéce, qu'ils donnent aux noms des signes du Zodiaque. Nous observerons en passant que l'époque de cette Histoire, des Héros qu'elle a divinisés, des actions qu'elle leur attri-

(*a*) Isagoge in arati Phonomen. sub finem.

buë, & à plus forte raison celle des dénominations qu'elles ont fondées, est de plusieurs siécles postérieure au Déluge. Mais ce n'est point-là ce qu'il est ici question d'établir immédiatement par ces autorités, nous nous arrêterons à leurs premiéres conséquences. Donc, les noms que les Grecs ont donnés aux Astres ne sont point les mêmes que ceux dont se servoient les Chaldéens. Donc, les noms en usage aujourd'hui parmi nous sont différens de ceux, qui, chez les Chaldéens, désignoient les signes du Zodiaque. Donc, on ne peut avancer, que ces noms ayent été inventés par les premiers descendans de Noé.

Pour contester la justesse de cette derniére conséquence, il faudroit supposer que les Astronomes Chaldéens, depositaires naturels de la tradition des premiers descendans de Noé, & que M. P. regarde par tout comme tels, auroient abandonné le langage de leurs Peres, & que les Grecs, qui ont connu si tard l'Astronomie, & ses termes,

uroient après coup ressuscité ce
ingage éteint chez les Chaldéens.
M. P. est trop judicieux pour em-
rasser une ressource, qui démen-
iroit à la fois & ses propres princi-
es & ceux du bon sens.

Le Pere le Mire est donc en
roit d'établir encore sur ces fon-
lemens ce nouveau corollaire. Donc
n ne peut conclure de la nature
es dénominations du Zodiaque,
ue son invention & sa division soit
ouvrage des premiers descendans
e Noé.

Le Pere le Mire appuye ce pre-
iier argument d'un second déci-
f par lui-même, & qui donne en-
ore une nouvelle force au pre-
iier.

Dans les principes de M. P. &
ans ceux de la saine raison, l'in-
ntion du Zodiaque, sa division,
dénomination de ses signes, la
nnoissance exacte de la ligne,
e le Soleil décrit sous le Ciel dans
déplacemens perpétuels, vont
pair, ont la même origine,
e antiquité à-peu-près égale & les
mes Auteurs.

Or selon Pline & Diogene Laërce, les Auteurs de notre Astronomie & de notre langage astronomique, les Grecs, ne commencerent à avoir ces connoissances, que plus de quinze cens ans après le Déluge, & ils les eurent, non comme une tradition transmise de pere en fils, ou comme un corps de doctrine emprunté de quelque nation voisine, & apporté tout d'un coup chez eux; de la maniére dont une troupe d'Iroquois instruits dans nos Ecoles d'Europe, rapporteroient & répandroient chez les Nations Sauvages de l'Amérique les sistêmes complets du Ciel, que leur auroient tracé les sçavantes Leçons des Cassinis, des Maraldis, des Halleys, des Ricciolis. Elles ne furent chez les Grecs que le fruit de leur propre travail, qui commença par les tâtonnemens, & qui par un progrès lent & successif, par une suite d'observations faites de loin à loin, forma enfin après quelques siécles ce corps d'Astronomie, qu'ils ont laissé & que ces derniers siécles ont perfectionné.

(*a*) Pline dit qu'Anaximandre de Milet découvrit le premier l'obliquité de l'écliptique, & ouvrit par-là la porte à la connoissance des choses celestes : *signiferi obliquitatem intellexisse, hoc est rerum fores aperuisse primus &c.* D'autres font honneur de cette découverte à Œnopides de Scio & d'autres à Pythagore. Mais le nom n'y fait rien. C'est de l'époque seule dont il est ici question. Elle se trouve à-peu-près la même pour ces divers Auteurs, & ne place l'invention du Zodiaque chez les Grecs, que dans l'intervalle à-peu-près de la 58. à la 60. Olympiade ; C'est-à-dire, tout au plus un peu plus de six cens ans avant Jesus-Christ.

Ensuite, selon Pline, (*b*) Cleostrate de Tenedos découvrit les signes du Zodiaque, & en premier lieu ceux du Belier & du Sagittaire, & selon (*c*) Hygin les Che-

(*a*) Plin. Hist. Nat. L. 2. C. 8.

(*b*) Plin. Ibid.

(*c*) L. 2. Astron. Poet. Cap. de Heniocho.

vreaux qu'on appella ensuite les Gemeaux. Diogene Laërce (*a*) nous dit que le même Anaximandre enseigna que la Lune brilloit d'une lumiére étrangere, & qu'elle s'en trouvoit privée par l'interposition de la terre entre le Soleil & elle; qu'Anaximene Disciple d'Anaximandre apprit aux Grecs, que les Etoiles faisoient leur révolution, non au-dessus de nos têtes; mais en tournant au tour de la Terre. Ce dernier trait sur-tout caractérise bien l'enfance & les ténébres où avoit été jusques alors l'Astronomie chez les Grecs.

Sans parler d'Eudoxus, d'Hypparchus & de tant d'autres, qui pendant plus de quatre siécles consecutifs travaillerent à perfectionner par degrés l'Astronomie des Grecs, & à la conduire au point où ils nous l'ont laissée, nous avons dans ces premiers faits des garants bien surs, que leurs connoissances en ce genre

(*a*) Diogene Laer L. 2. in Anaximandro & Anaximene.

ruit de leur travail, qu'elles
cerent par les tatonne-
que leur Astronomie ne se
ue par la suite des tems ; &
époque est postérieure au
de plus de quinze cents ans.
l'invention du Zodiaque,
ion, la dénomination de
s, telles que nous les avons
hui ne sont point l'ouvrage
rations, qui suivirent im-
ment le Déluge.
t la substance de ces preu-
e fournit l'Histoire au P.
contre l'époque que M.
ie à l'invension du Zodia-
que nous le connoissons au-
ii, & voici le précis de son
it Astronomique ou Chro-
- Astronomique contre le
stême. C'est M. P. qui en
rt sur les traces de tous nos
mes modernes, établit d'a-
t tous les principes de ce
ment, & le Pere le Mire,
la peine d'en tirer les justes
ables conséquences.

M. P. 1°. Quand on con-

ſtruiſit la ſphére telle que nous vons, les Aſtronomes voyoient c que ſigne répondre aux eſpaces quels ils donnent encore aujourd' leur nom. Ainſi la première Et du Belier répondoit alors à p près au point d'interſection de cliptique & de l'Equateur où le leil ſe trouve à l'équinoxe du Pr tems.

2°. Ces ſignes & les Etoiles les compoſent, que les premi Conſtructeurs de la ſphére croyoi immobiles, ont un mouvement p pre, par lequel on s'eſt apper qu'elles parcourent un degré en ans.

3°. Depuis la conſtruction notre ſphére la premiére Etoile Belier s'eſt éloignée du point éq noxial & avancée de 30. degrés v l'Orient. Toutes les autres Eto ſe ſont également écartées, & d le même ſens des points de la ſp re auſquels elles donnent le noms.

Donc, conclut le Pere le Mi où il s'eſt écoulé depuis le Dél

jusques à nous plus de 27300. ans, & l'arrangement du Zodiaque tel que nous l'avons aujourd'hui ne remonte qu'à 2100. ans ou environ, c'eſt-à-dire, à environ quatre cens ans avant Jeſus-Chriſt & plus de quinze cens après le Déluge.

Voici comment le Pere le Mire développe ſon dilemme. Ce progrès de 30. degrés d'Occident en Orient qu'ont fait les Etoiles, cette préceſſion des équinoxes, eſt la douziéme partie d'une de leurs révolutions entiéres. Ces Etoiles ſont donc aujourd'hui ou à la douziéme partie de leur premiere révolution, depuis la conſtruction de notre ſphére ou à la douziéme partie de leur ſeconde, de leur troiſiéme, de leur quatriéme révolution depuis cette même conſtruction.

Si elles en ſont à la douziéme partie de leur ſeconde révolution, il s'eſt néceſſairement écoulé depuis l'invention de la ſphére & du Zodiaque 27300. ans. Car un progrès d'un degré en 70. ans donne 25200. ans pour trois cens ſoixante degrés.

Ajoûtez à ce nombre sa douzieme partie pour les 30. degrés, ou la douziéme partie d'une seconde révolution, que ces Etoiles viennent d'achever & vous aurez le produit de 27300. Donc, si les Etoiles sont avancées vers l'Orient d'une douziéme partie de leur seconde révolution depuis l'invention du Zodiaque, il s'est écoulé depuis cette invention 27300. ans & cette durée augmentera encore de 25200. ans pour chaque révolution si les Etoiles en sont la douziéme partie de leur troisiéme, de leur quatriémé révolution &c. Depuis l'invention du Zodiaque. Donc, si les premiers descendans de Noé sont les auteurs de cette invention, & que les signes du Zodiaque dans leurs progrès vers l'Orient en soient à la douziéme partie de leur seconde révolution, depuis le Déluge jusques à nous, il s'est écoulé plus de 27300. ans.

Si au contraire ce progrès de 30. degrés arrivé depuis l'invention du Zodiaque, n'est que la douzié-

tie de la premiere révolution
Etoiles depuis l'invention du
que jusques à nos jours, l'es-
epuis cette invention n'est
2100. ans produit de la du-
soixante & dix ans, néces-
our parcourir un degré, mul-
ar l'espace parcouru de 30.
Donc s'il en est ainsi l'épo-
e l'invention du Zodiaque
érieure au Déluge de plus de
cens ans, & revient à-peu-
la date que les plus habiles
omes lui ayent donné jus-
i; à celle de Ticho qui la
349. avant Jesus Christ, à
e Riccoli qui la fait remon-
88. ans avant ce terme; à
les Tables de la Hire, qui
ent 359. ans avant la nais-
lu Sauveur.

aisonnement est clair, court,
& M. P. est réduit à opter,
r décider d'avance sur le par-
prendra. Sa Religion, son
ses connoissances ne lui per-
nt point de donner au mon-
aux tems écoulés depuis le

d'hui.

Le ſeul milieu à prendre en
deux extremités ſeroit de dir
l'eſpace de 2100. ans écoulés
l'invention du Zodiaque, nou
ne auſſi le tems écoulé depu
premiers deſcendans de No
ques à nous, mais les mêmes
cipes qui empêchent d'étendr
te durée à un eſpace de 2720
empêchent de la reſſerrer da
bornes étroites de 2100. ans.
Chronologiſtes qui ont cherc
plus à abréger les tems, on
contraints par la ſucceſſion de
nérations

éluge jusqu'à nos jours ; donc
on dix-neuf cens ans, sinon
les premieres découvertes du
aque, au moins entre la con-
tion de la sphére ses divisions,
s positions précises, la déno-
tion de ses parties, en un mot,
lissement fixe de l'Astrono-
ancienne, telle qu'elle est ve-
usqu'à nous, qu'elle y subsiste
e ; & les jours où le genre hu-
étoit renfermé encore dans
laines de Sennaar.

ous finirons cet article en ajoû-
aux solides raisonnemens du
le Mire quelques autres ré-
ns sur le même sujet, que la
e lecture du quatriéme Tome
ectacle de la Nature & du
ier de l'Histoire du Ciel fait
dans l'esprit de quiconque
ôit Macrobe & Sextus Empi-

dernier en parlant de l'opéra-
que M. P. regarde comme l'in-
on du Zodiaque ne la raconte
du tout comme un fait Hist-
re ; mais comme un simple

on dit, *dicunt* φασὶν ; une Tradition populaire, sans époque, sans source connuë, sans garant assûré, répandue chez les Chaldéens de son tems, chez un Peuple de Charlatans, dont il combat les impostures. Il est vrai qu'il ne leur conteste point le fait en question, & qu'il ne l'adopte point non plus, il le cite précisément pour ce qu'il est de sa nature, c'est-à-dire, comme un discours en l'air & hazardé. Le but de Sextus dans ce Livre étoit de réfuter les rêveries de l'Astrologie judiciaire. Pour y travailler avec succès, comme il l'a fait, & montrer que les Horoscopes sont l'ouvrage de l'illusion ou de l'imposture, il n'avoit rien moins que besoin d'examiner par quelle opération on avoit connu le Zodiaque.

D'ailleurs ce mot, *les anciens ou ceux d'autrefois* employé par les Chaldéens du tems d'Empiricus pour désigner les Inventeurs du Zodiaque, n'assure pas plus cette invention aux anciens Chaldéens, qu'aux anciens de quelque [illegible]

lation que ce soit. Si un François
rlant à un Philosophe Chinois di-
it, " Quand les Anciens construi-
sirent la sphére, la premiere Etoi-
le du Belier répondoit au point
équinoxial du Printems ; & que
Chinois inférât historiquement
Discours dans un Livre qu'il
mposeroit ; les Lecteurs Chinois
roient-ils en droit de conclure
ie ces mots *les Anciens* dans la
ouche du François, signifie les
iciens *Francs*? Non sans doute,
encore moins seroient-ils en droit
dire ; que leur Auteur Chinois
it *honneur aux Anciens Francs de
nvention de la sphére*. C'est-là pour-
nt bien précisément le cas du
xte d'Empiricus. Un récit de
tte nature étoit-il bien propre à
vir de baze au sistême de M. P?
Mais on est beaucoup plus étonné
entendre dire à M. P. (a) *que s'il
quelque chose de solide & de sui-
dans son Histoire du Ciel Poëtique,
n est redevable à l'explication in-*

(a) Hist. du Ciel. T. 1, pag. 11.

génieuse que donne Macrobe du nom de l'Ecrevisse & du Capricorne, & que toutes ses autres pensées sont venues se ranger d'elles-mêmes à la suite de cette premiere.

Car 1°. l'explication ingénieuse de Macrobe (*a*) n'a rien fourni de solide au sistême de M. P. Le solide tout sistême consiste, ou dans des principes clairs par eux-mêmes ou dans les faits certains & averez. Or l'explication de Macrobe n'est point un principe clair par lui-même, ni quelque chose de nécessairement appuyé sur un principe clair. Il n'y en a point sur pareille matiére, sur l'origine d'une dénomination. Ce n'est point non plus un fait certain & averé. Macrobe ne donne point son idée sur l'origine des noms de Cancer & de Capricorne comme un fait historique, mais comme une simple explication de son invention, comme un développement tiré du fond du sistême qu'il avoit imaginé sur ce sujet, & dont nous

(*a*) Saturnal L. 1. c. 17. & 21.

rendre compte. En un mot
ıe M. P. lui-même débite ses
ctures sur cette matiere. Donc
·obe n'a rien fourni de solide
son sistême à M. P.

. Il ne lui a rien non plus four-
suivi, non que Macrobe ne
beaucoup dans son sistême ;
rties en sont bien proportion-
& naturellement liées ensem-
ıon but est de prouver que le
l est le Dieu & le Maître de
ivers ; que toutes les Divini-
s Anciens ne sont que le So-
:présenté sous differens noms,
la diversité de ses attributs ;
; opérations, des effets qu'elles
ıisent ; que les noms donnés
diverses constellations, tant à
: qui forment le Zodiaque,
ıx autres qui éclairent le reste
Empyrée, sont fondés sur la di-
:é de leurs rapports avec la po-
ı, les mouvemens, la nature du
l. La Vierge portant un Epi
nain est le Symbole de sa puis-
, qui fait éclorre les Moissons.
corpion engourdi pendant l'hy-

ver, & qui se ranime aux approches de l'Eté, est le Symbole de l'état où le Soleil nous paroît dans ces diverses saisons. Il en est de même du Belier. Le signe qui termine la course du Soleil vers le Pole arctique est nommé, *Cancer* ou Ecrivisse, parce que le Soleil arrivé à ce point va à reculons, retourne sur ses pas. Le signe opposé est appellé *Capricorne*, parce que quand le Soleil est descendu jusques-là il remonte toujours, comme fait la Chevre en broutant.

Il n'est point ici question d'examiner si ces explications ont plus l'air d'un jeu d'esprit, d'un sçavant badinage, assorti tout-à-la-fois & aux divertissemens des saturnales, & à la gravité des interlocuteurs, que Macrobe met sur la scéne, que l'air d'un sistême sérieux & philosophique combiné pour opérer la persuasion. Le point de vûe sous lequel nous les considérons, est celui de la suite & de la liaison des idées; & de ce côté-là, on peut dire qu'elles sont parfaites. L'unité de dessein

y est soutenue par tout. Toutes les explications partent du même principe, suivent la même route & tendent au même but. C'est une idée astronomique dont tous les développemens sont purement astronomiques.

En est-il de même du sistême de M. P. & le tour suivi du sistême de Macrobe a-t-il passé jusques au sien? Non assûrément il s'en faut bien. Les premiers traits du sistême moderne sont astronomiques. Ce sont les explications des noms de Cancer, & de Capricorne empruntées de Macrobe & fondées uniquement sur le rapport de ces signes avec les divers mouvemens du Soleil. Les autres explications inventées par M. P. lui-même sont morales, & fondées sur les divers besoins de sociétés. Enfin le but où elles tendent toutes est chronologique. C'est la fixation de l'époque de l'invention de ces noms, & du Zodiaque dont ils retracent les signes, aux tems qui suivirent de près le Déluge. L'unité de dessein n'est

donc point observée dans le sistême de M. P. C'est un tout composé de parties disparates. Il est donc vrai de dire, que M. P. n'a rien emprunté ni de solide ni de suivi de Macrobe, & que si les deux énigmes paroissent également dénuées de solidité, celle de Macrobe l'emporte de beaucoup pour la justesse.

3°. Le sistême de Macrobe est totalement opposé à celui de M. P. L'un dit : *les denominations des signes sont précisement fondées sur leurs rapports divers avec le Soleil.* L'autre dit, *elles sont uniquement tirées des rapports divers qu'ont les besoins de la société avec les mouvemens du Soleil.* Voilà une opposition bien décidée du fonds d'un sistême à l'autre. Il en doit être de même des détails qui les appuyent. Aussi toutes les explications de Macrobe entrent-elles avec une justesse égale dans la preuve de son sentiment. Dès-lors M. P. n'est pas plus en droit de tirer parti pour le sien de l'origine que Macrobe donne au nom de Cancer & de Capricorne ;

e de celle que le même Auteur
igne au nom de Belier, de Scor-
on, de Sagittaire &c. Donc, s'il
a du solide & du suivi dans le
tême de Macrobe, il renverse to-
lement celui de M. P.

4°. Ainsi les pensées de M. P.
ont point dû venir d'elles-mêmes
ranger à la suite de l'explication
génieuse de Macrobe. Les seules
nsées qui doivent venir d'elles-
êmes à la suite de l'explication in-
nieuse, que donne Macrobe des
oms de Cancer & de Capricorne
nt celles qui leur sont naturelle-
ient assorties, qui sont puisées à
même source, qui présentent à
esprit la même analogie, qui ten-
ent au même but, qui retracent
ar tout des rapports semblables &
nmédiats avec les mouvemens du
oleil, objet unique des explica-
ons ingénieuses de Macrobe. Ce
ont en un mot les pensées qu'il met
n œuvre pour expliquer les noms
e Scorpion, de Sagittaire, de Be-
er, de Taureau &c. dans les mê-
es sens que ceux d'Ecrivisse &

de Capricorne. Or est-il que les pensées de M. P. sont d'un ordre tout différent, contrastent ouvertement avec celles de Macrobe, donc, comme nous venons de le montrer, elles n'ont point dû venir se ranger presque d'elles-mêmes à la suite de l'explication ingénieuse, que donne Macrobe des noms de Cancer & de Capricorne.

M. P. est donc dispensé de toute reconnoissance envers Macrobe, & le seul service dont il soit réellement redevable à cet Ancien, est l'avantage, d'avoir peut-être conçû, en lisant son sistême sur les dénominations du Zodiaque, le dessein d'en former un qui ne ressemblât en rien celui de l'Auteur Latin.

RTICLE LII.

CIENCE DES illes, nouvelle édition, avec marques Historiques & Cri- . A Paris, chez de Bure , Quay des Augustins, à S. 1739. 2. vol. in-12. Tom. 1. 64. Tom. 2. pag. 456.

çavant Antiquaire qui nous ine cette nouvelle édition *ience des Médailles* du Pere *bert* Jésuite, ne fait point é d'avancer (& on peut en rapporter à un aussi habi noisseur) que ce Livre est eur qui ait paru jusqu'ici, *dre l'étude de ces Monumens plus facile, plus utile & éable.* L'éloge est complet; e pourroit-on souhaiter de ns un Ouvrage, qui doit ser ntroduction à des connoissan i font les délices d'une partie rable de ce qu'il y a de plus & de plus estimable parmi

ceux qui cultivent les Lettres ? D'ailleurs il vient de si bonne part, qu'il ne peut être soupçonné ni de prévention, ni de défaut de lumiéres. Cependant il faut convenir qu'en l'état où l'on présente aujourd'hui l'Ouvrage du Pere *Jobert*, il doit beaucoup à ceux qui ont pris soin de le revoir, & de suppléer par de sçavantes Remarques à ce qui manquoit à sa perfection.

La premiere édition parut en 1692. à *Paris*, où l'Auteur l'avoit composé. Dès l'année suivante il fut réimprimé à *Amsterdam*. En 1695. *Chrétien Juncker* en donna une Traduction Latine à *Leipsic*. Celle que le Comte *Mezzabarba* avoit faite en Italien, n'a point été imprimée. Le Pere *Jobert*, qui rend compte de ces éditions, étoit aussi flatté de l'honneur que lui avoit fait le Sçavant Italien, que peu satisfait de la Traduction Latine publiée en *Allemagne*. Il assure aussi avoir appris d'un de nos Doctes Antiquaires, que son Livre avoit été traduit en Anglois. Mais cette Traduction n'est point connue en

France.

ence. On peut juger par-là du mé-
: de l'Ouvrage, & de l'estime
'on en a fait dans les Pays où la
ience des Médailles a été le plus
ltivée.

Ces succès engagerent l'Auteur
n donner une seconde édition en
'15. Outre un grand nombre de
uvelles Observations, qui la ren-
nt plus complete & meilleure,
ajoûta à la fin quantité d'explica-
ns singulieres, qu'il qualifie de
uvelles découvertes. C'est cette
rniere édition que l'on a suivie
ns celle que nous annonçons.
our la rendre plus utile & plus
rfaite, l'Editeur a crû 1°. devoir
rriger le texte en plusieurs en-
oits, où la phrase se trouvoit ob-
ure & embarrassée. 2°. Il a ajoûté
usieurs points importans, & des
servations nécessaires, qui avoient
happé à l'Auteur. D'ailleurs depuis
tems où celui-ci a écrit, la décou-
rte d'un assez grand nombre de
édailles curieuses, a fourni de nou-
lles lumieres, & réformé les ancien-
s idées. 3°. Pour ce qui est des sigla,

mes particuliers que l'Auteur a adoptés dans sa seconde édition, on fait voir par des Remarques Critiques & judicieuses, qui suivent les explications, ce qu'il en faut penser.

Quoique ce Livre ainsi corrigé, augmenté d'un très-grand nombre d'instructions, d'observations, de réflexions très-utiles, d'une critique saine & solide, puisse suffire d'abord à ceux qui commencent à s'appliquer à l'étude des Médailles & de l'Antiquité, on trouvera encore dans la Préface du nouvel Editeur dequoi se perfectionner dans cette connoissance. Il y fait connoître les principaux Auteurs, qui se sont appliqués à donner des principes & des régles sur la Science *Numismatique*; & le jugement qu'il porte sur leurs Ouvrages, servira à guider ceux qui ne sont pas encore en état d'en faire par eux-mêmes le discernement. On connoîtra aussi dans toute la suite de celui-ci, ceux qui ont donné des suites & des explications de Médailles de toutes

es, l'usage qu'on peut
leur travail, & l'utilité
peut tirer. Si ce Livre étoit
nu, nous nous étendrions
e: mais à ceux qui s'y inté-
plus, il suffit d'annoncer les
ations considérables qu'on
faire, & les nouvelles in-
s qu'on y a ajoûtées, pour
er l'idée la plus avanta-

TICLE LIII.

TRE DE M. B.
eur au Dépôt des Cartes,
& Journaux de la Marine.
****. de l'Académie Royal-*
Sciences.

à, Monsieur, la Carte des
s de Majorque, Minorque
, que j'ai eu l'honneur de
e voir, qui est enfin gra-
ui devient publique, pour
, malgré moi : je l'avois
y a quelque tems, pour mon
on particuliere, & avec

d'autant plus de plaisir, qu'aucun de nos Géographes n'avoit travaillé sur ces Isles ; mais peu jaloux de ce petit morceau ; je le communiquai alors à quelques personnes, quoique je n'y eus pas encore mis la derniere main : ç'en étoit cependant assez pour moi, & cette Carte auroit resté dans l'oubli, sans que j'eusse pensé à l'en tirer, malgré la situation présente des Affaires de l'Europe, qui fait jetter les yeux sur ces Isles ; si je n'avois appris qu'il s'en étoit répandu quelques copies peu exactes, & même défigurées, sur lesquelles on commençoit à faire graver.

Je me suis par-là trouvé forcé de prévenir l'usage, qu'on en vouloit faire, & ne pouvant l'empêcher de paroître, j'ai crû qu'il valloit mieux la donner moi-même, & tâcher de la rendre la plus exacte qu'il me seroit possible. Je l'ai donc travaillée de nouveau, & j'y ai ajoûté tous les détails, que j'ai pû rassembler, tant pour le contour & le gissement des Côtes, que pour l'in-

térieur du Pays : de sorte que cette Carte est très-différente de celle, qui a été dressée par les sieurs Ortens, & que les Jurats de la Ville de Majorque ont fait mettre au jour : aussi je ne doute point que si vous venez à la comparer avec la mienne, des différences aussi considérables ne vous étonnent : mais il ne sera pas difficile de nous juger, lorsque je vous aurai fait connoître les Mémoires, sur lesquels j'ai travaillé, & les principales remarques & observations, dont je me suis servi.

En 1680. le sieur Péne, Ingénieur, fut envoyé par le Roi aux Isles de Majorque, Minorque & Yvice, afin de prendre une connoissance exacte du contour, de l'étenduë, & de la situation des Côtes, de lever les plans des Ports, rades & mouillages, & d'y faire le plus d'observations, qu'il seroit possible. Les Cartes & les Plans, que cet Ingénieur a faits en conséquence, composent un grand volume *in-folio*, qui est au Dépôt : l'on y a aussi ses Mémoires.

En 1699. huit Galeres commandées par M. de Pontevés, Chef d'Escadre, ont été aux Isles de Majorque & de Minorque, dont elles ont parcouru toutes les Côtes, & elles ont mouillé dans la plûpart des Ports. On a aux Dépôts les Journaux des Pilotes de cette Escadre; ils sont remplis de remarques sur les gissemens & distances d'un lieu à un autre, de latitudes observées auprès des principaux Caps, & de descriptions particulieres des Ports & mouillages.

En 1733. le sieur Ayrouard, Pilote des Galeres, envoyé pour la visite des Côtes de France & d'Espagne dans la Méditerranée, a passé ensuite à l'Isle d'Yvice & à celle de Majorque, il y a pris des hauteurs à terre avec un quart de cercle de deux pieds de rayon. Il a estimé plusieurs distances avec précision, il a relevé tous les points, qu'il a pû voir, & observé les airs de vent, suivant lesquels ils gissoient.

Voilà d'excellens matériaux, sans parler de plus de 30. Journaux des

différens Vaiſſeaux du Roi, qui ont fréquenté ces Iſles, & qui ſont remplis de remarques ſur diverſes parties de leurs Cartes, dans le détail deſquelles je n'entrerai point, parce que je n'ai pas deſſein de faire ici l'analyſe de ma Carte; & qu'il ſuffit que l'on ſçache que les changemens, que j'ai faits, ſont appuyés, & que je ſuis en état d'en rendre compte : mais que je ne puis me diſpenſer d'indiquer quelques-unes des corrections eſſentielles, que j'ai faites à la Carte des ſieurs Ottens.

Commençons par l'Iſle de Majorque. On voit dans leur Carte que la Côte Septentrionale de cette Iſle a 20. lieuës de long; j'ai été obligé d'en retrancher près d'un tiers, n'y ayant que 24. lieuës du Cap *Fromentelly* à l'Iſle *des Dragonieres.* Cette correction eſt conſtatée par pluſieurs Navigateurs, qui ont relevé ces deux Caps en même-tems à différens airs de vent, & à différentes diſtances, & ces rélevemens ſe ſont trouvés cadrer avec des latitudes ſûres. *des Drago-*

nieres & du Cap *Fromentelly*.

La largeur de l'Isle n'est pas plus exacte dans la Carte des sieurs Ottens; ils lui en donnent 14. lieues au moins: je l'ai réduite à 10. lieuës au plus. Dans la visite du sieur Ayrouard de 1733. on trouve le gissement de tous les Caps depuis *les Dragonieres*, jusqu'à l'Isle *Cabraire*, qui est la partie la plus Méridionale de Majorque; de sorte qu'assujettissant ces gissemens aux latitudes,que l'on a *des Dragonieres*, de la Ville de Majorque & de l'Isle de *Cabraire* , toute la partie du Sud-Ouest de l'Isle se trouve déterminée avec justesse, & par conséquent on a la véritable largeur de l'Isle, Voilà, Monsieur, un changement bien considérable, puisque cette Isle, qui, selon ces Géographes avoit 280. lieuës de superficie, se trouve n'en avoir que 140. au plus. Je ne parle pas de la configuration des Côtes & des Bayes, qui est ici toute différente.

Il y a au Dépôt plusieurs Plans particuliers, levés en différens tems,

le la Baye de Majorque, de celles l'*Aleudy* & de *Poyance &c.* dont je ne suis servi. Observant de marquer par de petites ancres, tous les ieux, où l'on peut mouiller, & 'ai mis dans beaucoup d'endroits a quantité de brasses d'eau, qu'on r trouve.

A l'égard de l'intérieur de l'Isle, 'aurois souhaité être aussi bien guilé, mais il s'en faut beaucoup, que e l'aye été : cependant je puis assurer que je n'ai rien négligé pour assembler les connoissances possibles. J'ai eu communication d'une rès-grande Carte de l'Isle de Maorque, dressée, lorsque nos Troues y furent en 1715. sous le commandement de M. d'Asfeld, où outes les Villes, Bourgs & Vilages sont assez bien détaillés. Je 'ai confrontée avec quelques Mémoires particuliers, & je l'ai assuettie à la juste étenduë de l'Isle. C'est tout ce que j'ai pû faire de nieux, quant à présent.

Les corrections de l'Isle de Miorque sont encore plus considérales.

voisins de ces deux Isles so
moins à 8. lieuës l'un de l'au

2o. Elle donne plus de 10.
de longueur à cette Isle, qu
a que 7. à 8.

3o. Elle y est jettée presq
& Ouest, au lieu qu'elle gi
Est & Nord-Ouest.

4o. Le contour des Côtes e
tiérement négligé, les Ports,
Caps n'y sont pas dans leur v
ble position, leurs noms mê
sont confondus, on y voit
Caps *Bajolis* à 4. lieuës l'un d
tre. Tous les Navigateurs s
qu'il n'y en a qu'un, qui po
nom, & qui est la pointe
Septentrionale de l'Isle.

Aleors. On ſçait encore que *Vil-
ove* eſt l'aſſemblage de 20. ou 30.
ımeaux voiſins très-peuplés, que
lieu eſt dans la partie Septentrio-
e de l'Iſle, peu éloigné du Port
nelle. Cette poſition n'eſt point
ıs la Carte des ſieurs Ottens;
is elle marque un *Villanove* à
ıtrée du Port-Mahon, ſur la
nte Orientale, quoiqu'il n'y ait
cette pointe qu'une batterie &
:lques retranchemens, connus
s le nom de la batterie du Roi,
Fort *Philippe.* Il y a au Dépôt
plans particuliers, où l'intérieur
Pays eſt aſſez bien détaillé; ils
été faits en 1707. lorſque nous y
ʼoyâmes des Troupes pour ſou-
ttre cette Iſle, qui s'étoit révol-
. On y a auſſi les Journaux des
ıiſſeaux du Roi, qui furent em-
yés à cette expédition.

L'Iſle d'Yvice n'eſt, ni auſſi con-
rable, ni auſſi peuplée que celle
Minorque; mais en exige-t-elle
ins d'attention? Sa ſituation, par
port à la Côte d'Eſpagne & à
e de Barbarie, & la Rade des

Fromentieres, qui est bonne &
mode pour les plus fortes Esca
la rendent importante, pou
donc cette Isle a-t-elle été si
négligée dans les Cartes ?
serez surpris de voir jusqu'à
point elle l'est dans la Can
sieurs Ottens.

1°. Elle met cette Isle à 8.
de celle de Majorque ; c'est u
constaté par tous les Navigat
qu'elle en est éloignée de 14. l

2°. La pointe du Nord d
ce & l'Isle des Dragonieres
sent presque Nord & Sud, a
que leur gissement est Nor
& Sud-Ouest. Il a été observ
le sieur Ayrouard en 1733.

3°. L'Isle y est jettée I
Ouest, ou peu s'en faut, ave
8. lieuës de largeur ; elle r
que 4. au plus & elle gît I

lago. Tandis qu'elles sont au moins
o. minutes plus Méridionales que
Tagomago, de sorte que la route des
Comillaires à la pointe Orientale
l'Yvice, qui doit être le Nord-
Nord-Est, se trouveroit suivant cette
Carte être l'Est-Sud-Est. Jugez,
Monsieur, quelle différence il ré-
sulte de ces corrections, & com-
bien la figure de cette Isle doit chan-
ger. Je crois qu'il est inutile de discu-
ter les autres points, qui vous frap-
peront aisément, étant les suites né-
cessaires des remarques précéden-
tes; mais je vous prie de faire quelque
attention à toute la partie Orienta-
le d'Yvice & sur-tout à cette belle
Rade, qui est entre l'Isle *Fromen-
tiere* & l'Isle le *Fromenton*, dont la
Carte des sieurs Ottens ne donne
pas la moindre idée, bien loin de
a détailler, autant qu'elle l'exige.
Elle est trop fréquentée par nos
Vaisseaux pour n'être pas exacte-
ment connuë; ainsi l'on peut avoir
quelque confiance à ce qu'on en
trouve ici, de même qu'à toute la
partie Orientale d'Yvice, dont il

y a au Dépôt une très-grande Carte, levée ſur les lieux en 1688. par le ſieur Bouguer, Hydrographe, & qui a pris des hauteurs ſur les principaux Caps.

Je ne pouſſerai pas cette diſcuſſion plus loin; elle me paroît ſuffiſante pour vous faire connoître que je n'ai point travaillé au hazard, & que ce n'eſt point non plus ſur un petit nombre de Mémoires ſuſpects, & ſouvent peu fideles, comme il n'arrive que trop en Géographie; mais ſur une quantité prodigieuſe d'obſervations de différentes natures, qui ſe ſervent mutuellement de moyens de comparaiſon & de critique, & dans la réunion deſquelles on trouve le vrai. Malgré ces avantages, je ſuis bien éloigné de croire cette Carte parfaite, outre qu'on n'eſt pas également éclairé ſur toutes ſes parties, mille circonſtances peuvent jetter dans l'erreur. C'eſt dans cette idée, que je recevrai avec plaiſir les avis de ceux, qui peuvent connoître ces Iſles, & qui voudroient me faire

part de leurs lumieres; les vôtres, Monſieur, ſont ſi ſupérieures en tout genre, que je m'eſtimerois heureux, ſi vous étiez aſſez content de ce petit morceau de Géographie, que j'ai tâché de rendre intéreſſant dans la conjonĉture préſente. Pour cet effet j'ai ajoûté dans un des vuides de la Carte, une petite partie de la Mer Méditerranée, depuis le détroit de Gibraltar; pour faire voir la ſituation des Iſles de Majorque, Minorque, & Y.vice, par rapport aux Côtes d'Eſpagne, & de France, & de celles de Barbarie.

J'y ai joint auſſi un Plan particulier de Port-Mahon. Comme ce Port eſt un des plus beaux de l'Europe, & qu'il eſt ſitué dans l'Iſle de Minorque, je crois qu'on ne ſera pas fâché de le trouver en même-tems ſous les yeux. Je ne vous dirai rien ſur ce Plan, car ma Lettre n'eſt déja que trop longue, mais je puis vous aſſûrer qu'il eſt détaillé avec ſoin, & qu'on peut y avoir quelque confiance.

J'ai l'honneur &c.

ARTICLE LIV.

DISSERTATIONS SUR l'Histoire Ecclésiastique & Civile de Paris, suivies de plusieurs éclaircissemens de l'Histoire de France. Ouvrage enrichi de figures en taille douce. Par M. l'Abbé Lebœuf Chanoine & Sous-Chantre de l'Eglise d'Auxerre. A Paris ruë Saint Jacques, chez Lambert & Durand, Libraires à la Sagesse & à Saint Landry; volume in-12. *pages* 512. 1739.

LE Sçavant Chanoine d'Auxerre ne cesse point de travailler à éclaircir notre Histoire; & nous croyons faire plaisir au Public de continuer à lui rendre compte de travaux si utiles à la République des Lettres, & qui doivent intéresser tous les François. Nous sommes même persuadés que, si tous » ne sentent pas également l'utilité, » qui peut venir d'un examen scru- » puleux de tout ce que les Auteurs

ont écrit sur les sujets, qu'il traite; „ les vrais amateurs de notre Histoire lui sçauront toujours bon ré de s'occuper à débrouiller l'obscurité, que l'éloignement des tems, u les fautes des Copistes ont répanué dans les monumens, qui y ont quelque rapport.

Dissertation sur le vicus Catolocensis *des Actes de Sainte Geneviéve, avec quelques Remarques sur l'Antiquité des enceintes de Paris, & sur la situation de ses anciennes Portes.* M. Lebœuf convient que le Moine anonyme, qui a composé les Actes du Martyre de S. Denys, y a mêlé beaucoup de fables, il ne laisse pourtant pas de s'en servir pour éclaircir la position du *vicus Catolocensis.* Cet Ecrivain, dit-il, rapporte qu'après le Martyre de Saint Denys & de ses Compagnons, une Dame Payenne, mais qui avoit beaucoup d'inclination pour le Christianisme, fit porter leurs Corps dans une Terre, qu'elle avoit à six mille de Paris, & qu'après que la persécution eut cessé, les Chrétiens

bâtirent au même endroit une Basilique. Or il est dit dans la premiére Vie de Sainte Géneviéve, que cette Sainte eut une grande dévotion envers *Catolocensem vicum, in quo Sanctus Dionysius cum sociis suis Rustico & Eleutherio passus est*: son Historien ajoûte qu'elle se donna tant de mouvement parmi le Clergé & les Habitans de Paris, qu'elle vint à bout de bâtir une Basilique sur la sépulture des mêmes Saints.

Nous ne voyons pas trop quel rapport il y a entre les récits de ces deux écrivains, ni comment l'un peut servir à éclaircir l'autre. L'Auteur des Actes, en disant que les Corps des Martyrs furent transportés à six milles de Paris, nous donne à entendre fort clairement, qu'il faut distinguer le lieu de leur Martyre du lieu de leur sépulture. L'Auteur de la vie de Sainte Géneviéve dit précisément, que le lieu de leur Martyre s'appelloit *vicus Catolocensis*; ils ne furent donc pas inhumés en cet endroit, comme le dit l'Auteur des Actes. D'autre part l'Auteur

de la Vie de Sainte Géneviéve parle d'une Eglise bâtie par les soins de la Sainte sur leur sépulture, mais il ne dit point où étoit ce lieu; & nous voudrions bien sçavoir sur quoi M. Chatelain, après avoir dit que c'étoit au Village de la Chapelle, a changé de sentiment, & a écrit que c'étoit à *Catolocus.*

A ces difficultés près, nous ne trouvons rien, qui nous arrête dans cette premiére partie de la Dissertation. M. Lebœuf y prouve assez bien, que Dagobert n'a point fait bâtir l'Eglise de S. Denys, qu'il ne fit que la réparer, l'embellir & l'enrichir. Nous convenons aussi avec lui, que l'Abbé Hilduin a ajoûté beaucoup de fausses circonstances aux Actes de Saint Denys: mais est-il bien sûr qu'il se soit trompé, quand il a crû que le lieu du Martyre de ce Saint étoit Montmartre? Il nous paroît au moins que pour renverser une Tradition aussi ancienne, pour la rendre même douteuse jusqu'à un certain point, il faut quelque chose de plus qu'un

passage de la Vie de Sainte Ge-
niéve, où il peut y avoir une er
de la part du Copiste, qui au
passus est pour *sepultus est*, *corp*
est. Cela supposé *Catolacensis*
peut fort bien être le lieu de l
pulture des Martyrs, où les C
tiens auroient bâti une Eglise
réparée & enrichie par Dagob
sera devenue l'Abbaye de S
Denys.

Il reste pourtant encore une
culté par rapport à la distance
l'Auteur des Actes marque
Paris & le *vicus Catolacensis* : c
est certain qu'il n'y a pas six m
de la Capitale à Saint Denys
n'y a jamais compté que deux
& tout le monde sçait, que les l
de Paris ne sont que de deux m
M. Leboeuf oublie même bie
que l'Auteur des Actes a m
cette distance de six milles
Paris & *Catolacus* ; car dans la
il la réduit à trois milles sur l'
rité de quelques Manuscrits
continuation des Actes de
Denys par l'Abbé Hilduin ;

il méprise fort le témoignage ; puis, pour concilier ces contradictions, il prétend que par les trois milles on a entendu trois petites lieuës. » Plus on approche de notre sié» cle, ajoûte-t-il, plus on s'apper» çoit que les Ecrivains commen» cerent peu-à-peu à rendre *millia-*» *rium* synonime de *leuga*, en sorte » même que d'habiles gens y ont » été trompés. „ Cependant mettant à part Hilduin, dont les exemplaires ne s'accordent pas, l'Auteur anonyme, que nous avons déja cité, compte six milles de Paris à *Catolocus*. Or qu'on les prenne pour de simples milles, ou pour des lieuës, on n'y trouvera pas la véritable distance de Paris à Saint Denys. Nous ne croyons pas au reste que quand l'Itineraire d'Antonin, au lieu de *milliarium*, met *leuga* ou *lega* il prétende que ces mots soient deux mots synonimes ; car on sçait que par *leuga* ou *lega*, il entend la lieuë Gauloise, qui étoit d'un mille & demi.

La seconde Partie n'a rien, qui ne nous paroisse suivi & bien prou-

vé. M. Lebœuf est persuadé que ce fut du côté du Nord, que se forma à Paris une seconde Ville longtems avant que du côté du Midi il s'en formât une troisiéme : que cette seconde Ville prenoit depuis Saint Jean & Saint Gervais jusqu'à Saint Méri, puis rabatoit au bout du Pont du Grand-Châtelet; il n'ose assûrer qu'elle ait été fermée de murailles dans le premier ou le second siécle, d'autant plus que des Tombeaux, qui furent trouvés en 1610. dans la ruë de la Tisséranderie, renfermoient des Médailles de Magnence, d'où on peut conclure que ce Quartier ne fut jusqu'au quatriéme siécle qu'une espéce de Fauxbourg. Mais Grégoire de Tours distingue positivement la Ville de la Cité du Paris, c'est-à-dire, de l'Isle du Palais. Or cet Ecrivain n'auroit pas appellé Ville ce qui n'auroit pas été fermé de murailles.

M. de la Mare panchoit à croire que ces murailles de la Ville étoient l'ouvrage des Romains, sur ce que

égoire de Tours, ni Fréde-
, ni Aimoin ne disent nulle
ue les François en ayent con-
en cet endroit; mais ce silen-
st pas une preuve, répond M.
euf, combien d'autres faits
importans que celui-là, ces
ains n'ont-ils pas omis. No-
uteur voudroit aussi que M.
Mare eût bien prouvé que la
re de cette nouvelle ville de
renfermoit ce qui est à la main
he de ceux, qui sortent du Pont
Grand-Châtelet, c'est-à-di-
le commencement de la ruë
Fossez de Saint Germain l'Au-
ois, comme il paroît par son
figuré qu'il l'a crû. Car pour
il juge, qu'au sortir de ce Pont
trouvoit d'abord dans la Cam-
ie, & il le prouve, ce semble
bien. Il releve aussi avec rai-
M. de Valois, qui imagine une
se de Saint Laurent dans le
inent méridionnal de Paris,
a pris le Petit Pont pour le
t-au-Change, & qui s'est per-
é sans fondement que Chil-

débert ne logeoit pas dans la Cit

On fait une difficulté contre ce
te seconde enceinte de Paris, fi
ce que le Moine Abbon, qui
décrit en Vers le siége de Paris e
886. semble dire que jusqu'à s
tems la seule Cité étoit fermée
murs. Mais notre Auteur répon
que ce Moine n'a fait aucune me
tion des Habitations de Paris da
le continent, parce qu'elles avoie
été détruites pendant les cours
des Normands, & qu'en 886.
n'avoit rebâti que les Fortificatio
de la Cité. On croit communéme
que dès le quatriéme siécle il y av
au bout de chaque Pont, où étoie
les deux seules Portes de la Cit
des Forteresses, que l'on a dep
appellé le Grand & le Petit-Chât
let; quelques-uns mêmes se so
imaginé que le Petit Châtelet e
stoit, tel qu'il est aujourd'hui, d
le tems de Julien l'Apostat. M
Lebœuf ne croit ni l'un ni l'aut
Il convient qu'au neuviéme si
il y avoit au bout des deux P
en dehors quelques Forteress

n

mais il n'est pas prouvé qu'elles exi- staffent dès le quatriéme siécle. Celles qu'on voyoit alors, étoient en dedans. C'étoit des Tours, qui fortifioient les Portes, & sans cela on ne pourroit pas entendre ce que dit Grégoire de Tours au sujet d'un incendie arrivé à Paris en 486.

Nouvelles Observations sur les anciens Actes de Saint Denys I. Evêque de Paris &c. M. Lebœuf entreprend ici de prouver deux choses. La premiére, que les Actes de Saint Denys, publiés par M. du Bosquet, ne sont que du huitiéme siécle, & par conséquent postérieurs de 200, ans à ceux de Sainte Géneviéve & moins authentiques. La seconde, qu'ils ne sont composés que de morceaux empruntés de quelques autres Légendes. Dom Michel Felibien, pour infirmer l'authenticité de la vie de Sainte Géneviéve, & la faire passer pour plus récente, objecte qu'elle est remplie de faits miraculeux. Notre Auteur ne le nie point; mais il en conclut au contraire qu'elle a été écrite dans

un tems, où la mémoire de ces merveilles étoit plus récente, & que l'Historien étoit moins en état d'en imposer.

Quant aux Actes de Saint Denys, les opinions sont fort partagées sur leur Auteur. M. de Marca les attribuoit à Fortunat de Poitiers; le Pere Dubois à Saint Céran, Evêque de Paris; M. du Bosquet & M. de Valois les ont crû plus anciens que Dagobert, & M. de Launoy plus récents que Charlemagne. Selon M. Lebœuf, tout cela est avancé sans preuve, & pour lui, il estime que ces Actes sont de quelque Abbé ou de quelque Moine de Saint Denys, qui écrivoit dans le siécle, où Charlemagne a commencé de regner. Car en premier lieu, l'Auteur parle du Saint comme de son Patron. *B. Dionysii peculiaris Patroni nostri*; il écrivoit donc dans le Monastére de Saint Denys, & parloit au nom de tout le Monastére, puisque ces mêmes paroles se trouvent dans presque tous les Diplomes de nos Rois

uis Dagobert, en faveur de cet-
Abbaye. En second lieu, la Mis-
1 de Saint Denys par Saint Clé-
nt y est marquée, & l'on sçait
: ce n'est qu'au huitiéme siécle,
est née cette opinion, à quoi
lduin ajoûta le premier, que S.
nys Evêque de Paris étoit l'A-
pagite ; " on sçait qu'alors on
ouvoit répandre quelles opinions
n vouloit en fait d'Histoire,
ourvû qu'elles allassent à rappro-
her du tems de Jesus-Christ la
ondation des Eglises particulieres
t l'origine des Villes Episcopa-
es. „ Cependant, continuë M.
boeuf, s'il avoit lû avec atten-
n l'Histoire de Grégoire de
urs, il eût remarqué qu'il réu-
soit deux choses incompatibles,
avoir, " l'envoi de Saint Denys
ans un tems, où l'Idolâtrie étoit
: plus enracinée, & l'établisse-
ent subit d'une Eglise & d'un
Clergé fait à Paris avec autant
e facilité, que s'il ne fût agi que
u quatriéme ou du cinquiéme
écle. „

Il montre ensuite assez bien
semble, que ces Actes ne
qu'une compilation composée
plûtôt dans le huitiéme siécle
faits & même de phrases emp
tées sans discernement de diffé
Actes d'autres Saints, de Ritue
de Missels de plusieurs Eglise
France, d'Allemagne, d'Italie
il en cite des traits, qui paroi
convainquans; tel que celui,
fleuve, qui coule à Paris, est n
mé le Rhin. Quelques mode
ont crû que ces Actes sont le m
Ouvrage, que Louis le Débon
re avoit exhorté Hilduin de
des Armoires de la Librairi
l'Eglise de Paris; mais notre
teur réfute sçavamment cette
nion.

Cependant le Clergé Séculi
Paris ayant reclamé contre les

Saint Denys l'Aréopagite, étoient ſelon eux, des rejettons de Feſcenninus Siſinnius, qui avoit fait mourir le Saint ; des Homicides, ſuivant ces paroles du Diſciple bien aimé. *Quid odit fratrem ſuum, Homicida eſt.* Ils ne craignirent pas même d'avancer, que les Miracles opérés par l'interceſſion de Saint Denys ſe faiſoient en preuve de ſon Aréopagiſme, & un d'eux dans ſon enthouſiaſme s'écria : *ô perverſa & ſubdola invidia, ne reſpondeamus ſtultis, quos malitia fecit inertes.* Néanmoins un Religieux, qui ſous le Régne de Charles le Chauve écrivit les deux premiers Livres des Miracles de Saint Denys, nous fait comprendre aſſez clairement dans la Préface du premier, qu'il ne penſoit pas comme ſes Confréres.
» On aime mieux, dit-il, ſe repaî- » tre d'Hiſtoires . . . . . . qui ne mé- » ritent pas d'être écrites, & de » Fables inventées par les Payens, » parce qu'elles diſent de grandes » choſes, ou qu'elles ſont en beau » ſtyle . . . . . . Dieu & ſes Saints

» n'ont pas besoin de l'artifice du » mensonge ; mais ne se plaisent que » dans la vérité, dans laquelle con- » siste toute la Religion. „ Par malheur ce bel exemple ne fut pas imité. C'est du continuateur de ce sage Ecrivain, que M. Lebœuf a tiré les injures, dont nous venons de voir qu'on chargeoit les Ecclésiastiques du Clergé de Paris ; il les appelle ailleurs. *pseudo-prædicatores, Clericos excerebratos.*

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que ces opinions ont passé de siécle en siécle, trouvant toujours des Défenseurs. Dom Mabillon même, au second Tome de ses Analectes, paroît se déclarer en faveur d'Hilduin, au moins en ce qui regarde la Mission de Saint Denys par Saint Clément. Mais quelque respectable que soit l'autorité de ce Sçavant du premier ordre, elle ne tiendra point apparement contre cette foule d'autres Sçavans, que notre Auteur lui oppose. Les Sirmonds, les de Launoy, les de Valois, les Morins, les le Cointe, les

ois, les Tillemonts, les Baillets, Chatelains, tous Auteurs, qui ainement ne ſe ſont point co-, ni donné le mot.

Obſervations ſur l'antiquité de l'E- de Notre-Dame de Paris &c.

opinion commune eſt, que l'E-e de Notre-Dame de Paris a commencée par l'Evêque Mau-e de Sully ſous le Régne de Louis Jeune, & qu'elle a été achevée ans le treiziéme ſiécle. Un Cha-oine de cette Egliſe a entrepris ans une Diſſertation, qui eſt reſtée Manuſcrite, de prouver que ce grand édifice a été commencé vers le tems de Charlemagne, & achevé par Maurice de Sully. C'eſt ce ſentiment, que M. Leboeuf s'attache ici à réfuter, & par l'autorité d'un témoin oculaire, & par ſes propres Obſervations. Robert du Mont-Saint-Michel aſſûre que de ſon tems, c'eſt-à-dire, au douziéme ſiécle, on ne voyoit encore ſur pied que le fond ou le chevet de cette Egliſe; ce que notre Auteur entend des piliers, qui compoſent le

Sanctuaire, élevés jusqu'au viti
ou jusqu'à la voûte, sans y com
dre les Chapelles du fond, ni
du tour de l'Eglise, qui sont
autre construction. Il n'y a
repliquer à ce témoignage. I
leurs, ajoûte M. Leboeuf,
édifice avoit été commencé du
de Charlemagne, on y app
vroit quelque morceau de str
re, qui se ressentiroit du neu
siécle, où du moins du dixié
du suivant. Cependant tout
de ce Gothique, qui fait ter
en pointe les arcs, ou cintr
voûtres & des fenêtres, mais
voit même rien, qui désigne au
le siécle du Roi Robert. C'e
la comparaison de quelques E
bâties du tems de ce Prince
notre Auteur prouve ce qu'il
ce ici.

Mais, dit le Chanoine de I
dans le Nécrologe de Notre-I
il n'est point fait mention
Maurice de Sully ait pris so
rebâtir son Eglise : il y est di
lement qu'il fit faire à ses f

Ruë Neuve, qui eſt devant le frontiſpice, & qu'il donna cent livres pour aider à la couvrir de plomb. Il eſt vrai, répond M. Lebœuf, mais 1°. un Nécrologe n'eſt pas une Hiſtoire. 2°. Celui-ci, qui fut écrit ſous le Régne de Saint Louis, ne renferme que les dons, que chaque particulier avoit fait à l'Egliſe de Notre-Dame. Tout ce qu'on en doit conclurre, c'eſt que l'Egliſe ne ſe continuoit point aux dépens de l'Evêque, mais par le ſecours de la charité des Fidéles, & ſur-tout par la libéralité de nos Rois. Que ſi l'Epitaphe de Maurice, qu'on liſoit autrefois en quatre Vers à Saint Victor, ne diſoit non plus rien de la bâtiſſe de Notre-Dame, c'eſt que ce n'étoit qu'un extrait de l'Epitaphe entiére, compoſée par Etienne de Tournay en douze Vers, qu'on peut voir dans la cent ſoixantiéme de ſes Lettres, & dont la quatriéme diſtique marque clairement que ce Prélat avoit bâti ſa Cathédrale.

Magnificum structura Domûs & fab
Templi ;
Munificum perhibent advena, pauj
inops.

A l'occasion de la Ruë N
ve, dont noüs venons de parl
notre Auteur nous apprend
l'alignement de l'Eglise, tel c
étoit commencé, ne se trouv
point au milieu de la ruë, on
changea, en continuant la N
de sorte que l'Eglise, prise dan
longueur, n'est point droite.
ajoûte, & prouve très-bien qu
croisée & les aîles n'ont été fait
que long-tems après ; que les
côtés, nommés anciennement co
tines, ne furent bâtis qu'à la
du treiziéme siécle, & les Chap
les, au moins quelques-unes d'
tour du Chœur, que dans le q
torziéme. Huit Statuës, qui s
au portique, sous la Tour méridic
nale, pourroient faire juger q
cet endroit est du tems de la pı
miére, ou de la seconde Race

os Rois. Mais Dom Bernard de Montfaucon a fait voir qu'elles ont été tirées du Portail de l'ancienne Eglise. Le travail de ces Statuës, dit notre Auteur, reſſent aſſez le neuviéme ſiécle, mais les niches, où on les a placées ſont du douziéme.

Il eſt vrai auſſi que le fond du Sanctuaire ſe termine en parfait demi cercle, ce qui reſſemble à la bâtiſſe du tems du Roi Robert : maïs M. Lebœuf obſerve que les différens morceaux, qui compoſent ce fond, ſont d'un Gothique abſolument inconnu ſous ce Régne. L'ouvrage eſt donc du douziéme ſiécle, & Robert du Mont-Saint-Michel donne à entendre qu'il y a vû travailler : que ſi la totalité du contour eſt en demi cercle ſans angles, c'eſt, dit notre Auteur, qu'on l'a établi ſur les fondemens de l'ancienne Egliſe, & on ne peut même excuſer que par-là les Architectes d'avoir fait le Sanctuaire ſi étroit pour ſa hauteur. Quelques modernes ont crû que la Nef étoit plus

ancienne que le Choeur, à cause que par le dehors, l'Architecture n'en paroît pas si bien travaillée, mais cela peut venir de ce que ce ne furent, ni les mêmes Architectes, ni les mêmes Ouvriers, qu'on y employa. Autrefois on montoit plusieurs degrés pour entrer dans cette Eglise, & cela donne occasion à notre Auteur de faire plusieurs remarques assez curieuses sur le réhaussement du pavé de Paris.

Parmi plusieurs curiosités, qui se trouvent dans le Trésor des Archives du Chapitre de Notre-Dame, il y en a, dont l'explication, qu'en donne M. Lebœuf, renferme quelques Anecdotes sçavantes. Celle qu'il donne ensuite de la petite baguette d'argent doré, qu'un Enfant de Choeur de Notre-Dame tient sur la poitrine en forme de sceptre, lorsqu'on fait la Bénédiction de l'Eau avant Tierce, est un monument fort singulier de la piété du Roi Louis le Jeune, de la simplicité de ce siécle, & peut-être aussi de l'abus que les gens d'Eglises fai-

soient quelquefois du respect, que ce Religieux Prince rendoit à leur caractére. L'Histoire en est un peu trop longue pour être inserée dans un Extrait.

Enfin notre Auteur, sans entrer dans l'explication des figures de nos Rois, qu'on voit encore au Grand Portail de l'Eglise Métropolitaine de Paris, observe, à ce qu'il croit, le premier, qu'au treiziéme siécle, & du vivant de Saint Louis, les noms des Rois de France étoient écrits à ce Portail, & il soupçonne que ce qui a empêché de continuer cet usage, ç'a été les prétentions des Rois d'Angleterre au quinziéme siécle. Mais pourquoi auroit-on interrompu cet usage à Saint Louis, puisque les prétentions des Anglois n'ont commencé que sous Philippe de Valois? Quoiqu'il en soit, notre Auteur a trouvé parmi les Manuscrits de la Bibliotheque de M. Colbert un Catalogue de nos Rois, qui sont au nombre de trente-neuf, à commencer par Clovis, jusqu'à Saint Louis, & il en a enrichi son

Mémoire. Louis III. & Carloman ſon Frere y ſont omis & S. Louis n'y eſt que le huitiéme du nom.

Diſſertation ſur le tems, auquel le Corps de Saint Marcel Evêque de Paris a été transféré de l'Egliſe de ſon nom dans celle de Notre-Dame &c. On croit communément à Paris que le Corps de S. Marcel, qui repoſe dans l'Egliſe Métropolitaine, il y fut apporté ſous le Régne de Philippe Auguſte. Cette Tradition eſt néanmoins très-récente. Dom du Breuil, Moine de Saint Germain des Prez, eſt le premier, qui en ait parlé en 1612. dans ſes Antiquitez de Paris, & il n'en a même parlé qu'en doutant, de ſorte que dans ſa ſeconde édition, il dit qu'on croyoit la Tranſlation faite dès le tems de Maurice de Sully, ſous Louis le Jeune. Le ſieur Malingre ayant inſéré dans ſon Hiſtoire de Paris en 1640. les propres paroles de Dom du Breuil, ce ſentiment paſſa la même année dans le Bréviaire de Paris, où on le donna comme cer-

ain, & c'est-là sa véritable époque.

Cependant, non-seulement il ne orte que sur le témoignage d'un auteur, qui en doute, mais cet Auteur même ne l'établit que sur un ndement ruineux, à sçavoir sur s courses des Anglois sous Philippe uguste. Aussi M. Lebœuf n'a-t-il is beaucoup de peine à le renverr; puisqu'il est certain que sous hilippe Auguste les Anglois n'inuiéterent point les environs de aris, & que Richard Roi d'Aneterre n'approcha jamais plus près cette Capitale, que lorsqu'en 198. il pilla quelques Villages aux ivirons de Gisors, deux ans après mort de Maurice de Sully, à ii on prétend que les Chanoines Saint Marcel avoient confié le orps de ce Saint, selon le Pere du euil: car le Bréviaire de Paris point adopté toute l'Histoire contée par ce Bénédictin. Il se ntente de dire que la Translan se fit par les soins d'Eudes de lly (successeur de Maurice,) qui

souhaitoit d'embellir son Eglise Cathédrale, dont l'édifice avançoit beaucoup, en même-tems que le Roi embellissoit la Ville par une enceinte.

Notre Auteur fait voir ensuite par un Manuscrit, qu'il prouve assez bien être de la fin du dixiéme siécle, ou du commencement de l'onziéme, que dès-lors on célébroit à Notre-Dame de Paris la Fête de la Translation de Saint Marcel, & que sous le Régne de Saint Louis, les Chanoines de Sainte Géneviéve représenterent à ce Prince, que de tems immémorial la Chasse de cette Sainte ne sortoit point de son Eglise, si le Clergé de la Cathédrale ne venoit au-devant d'elle avec le Corps de Saint Marcel. L'Historien contemporain d'où notre Auteur a tiré ce fait, & dont le Manuscrit se garde à la Bibliothéque de Sainte Géneviéve, ajoûte que dès le Régne de Louis le Gros en 1129. c'étoit déja un usage très-ancien que l'Evêque de Paris & son Chapitre vinssent ave

la Chaſſe de Saint Marcel prendre celle de Sainte Géneviéve.

M. le Bœuf avoüe qu'on ne ſçait pas au juſte en quel tems cette précieuſe Relique paſſa du Fauxbourg à Notre-Dame ; il tâche néanmoins de prouver par un paſſage de Frodoard Chanoine de Rheims, qui vivoit en 944. que dans le premier concours, qui fut fait à Notre-Dame de Paris pour la Maladie des Ardens, la Chaſſe de Saint Marcel y fut expoſée ; ce Saint ayant toujours été invoqué, auſſi bien que Sainte Géneviéve, contre cette Maladie ; & ſi ce ne fut pas à cette occaſion même, ajoûte-t-il, que ſon Corps fut apporté à la Cathédrale, il y a bien de l'apparence que cette Tranſlation ſe fit 60. ans auparavant, pendant la guerre des Normands. Il donne beaucoup de vraiſemblance à ce dernier ſentiment, & répond d'une maniére, qui nous paroît ſolide, à toutes les difficultés, qu'on pourroit lui faire contre l'autorité du Manuſcrit dont nous avons parlé.

Mémoire sur l'Ancien Edi
qu'on a découvert à Montmart
l'année 1737. *&c.* On fit d'a
grand bruit à Paris, & même
les Provinces, de cette décou
Ce qu'on en avoit publié ne s'
pas trouvé vrai, on négligea r
d'examiner ce qu'il y avoit de
M. l'Abbé Leboeuf, pour q
Monument Antique, & les d
même d'une Antiquité, for
trésor plus précieux que tous
qu'on se flattoit de trouver
ces Masures, est presque le seul
noisseur, qui, pour éviter de
pour duppe des bruits popula
n'ait pas donné dans un excès
traire. Il s'est donc transpor
les lieux, il a tout examiné ave
yeux sçavans & critiques, & il
pouvoir avancer que ce qu'il
étoient autrefois des Bains
Maison de Campagne de qu
ancienne Famille Romaine du
triéme ou du cinquiéme siécle.

Il commence par nous d
la description de cet Edifice; i
court ensuite tous les Bains,

découverts en France dans les
:rniers tems. Il obſerve que ceux
: la Campagne étoient plus ſou-
:nt des Bains d'eaux chaudes,
ıe d'eaux froides, qu'on faiſoit
ıauffer, d'où vient qu'on leur don-
)it ordinairement le nom de Ther-
es, quoique par ce mot on diſtin-
ıât auſſi les Bains des Princes, ou
s Bains Publics. A l'occaſion des
ains, dont parle Sidoine Apolli-
ıire, & qui étoient dans un Vil-
ge d'Auvergne nommé *Avitacus*,
dit, que M. Savaron croit que
: Village eſt ce qu'on appelle pré-
ntement Aubiere. Mais que le P.
irmond pourroit bien avoir mieux
:ncontré, quand il a écrit que les
:ſtes d'*Avitacus* ſont dans le Lac
: Sauliene, proche de Clermont,
ı on les voit encore, quand les
.ux ſont baſſes.

C'eſt dans les Bains d'Auvergne
ıe M. Lebœuf trouve plus de
ſſemblance avec ceux de Mont-
artre, & on verra avec plaiſir
parallele qu'il fait de ceux-ci
'ec ce que Sidoine Apollinaire

nous a laissé de ceux-là. Not
teur suppose d'abord que le
des Bains de Montmartre c
roit à Clignancourt, & que
che Romain se nommoit *Cli*
Clinentius. " Il n'y a point d
» culté, ajoûte-t-il, sur la
» naison en *court*, qui dé
» *curtis*; c'est le nom, que l'or
» à plusieurs lieux de la Cam
» qui ne sont distingués les
» autres, que par l'addit
» nom des possesseurs. „ Or l
son des Bains d'*Avitacus* é
tuée par rapport à la Monta
peu-près comme Clignanc
rapport à Montmartre. E
un échantillon dans ce dis
Sidoine Apollinaire.

Garrula Gauranis plus mur
fluentis
Contigui collis lapsa superc

» A ce langage, dit M
» il semble qu'on voit
» rent de la Fontain
» qui couloit à Clign

» l'entretien des Bains du Romain,
» à qui cette Maison appartenoit. „
Il ne doit pas au reste, continuë-t-il, paroître absolument extraordinaire qu'un homme d'Eglise écrive sur un sujet profane. Cette réflexion, après l'exemple de S. Sidoine Apollinaire & tant d'autres, ne semble avoir été faite par notre Auteur, que pour placer quelques traits d'érudition, dont il aime à enrichir ses Mémoires. Il dit donc pour se justifier contre un reproche, qu'on ne lui fera apparemment point, que s'il entreprenoit de donner un Traité de tous les anciens usages Ecclésiastiques, il ne pourroit passer sous silence que selon l'ordre du Pape Adrien I. le Clergé alloit processionnellement tous les Jeudis se baigner en chantant les Pseaumes *Afferte Domino*, *Dominus regnavit*. *Laudate Dominum de Cœlis*. Et que Saint Rigobert Evêque de Rheims fit faire un Bain pour ses Chanoines.

Pour revenir à l'Edifice découvert à Montmartre; notre Auteur

croit que c'est le même que Frodoard appelloit *domus antiquissima*, & dont cet Ecrivain dit, qu'il fut renversé au dixiéme siécle par une tempête. Voici ses propres paroles: *Anno D. CCCCXLIIII. ... tempestas nimia facta est in pago Parisiaco, & turbo vehementissimus, quo parietes cujusdam domûs antiquissima, qui validissimo constructi cimento in monte, qui dicitur Martyrum; diù perstiterant immoti, funditus sunt eversi.*

Quoiqu'il en soit, M. Leboeuf ne paroît pas bien convaincu qu'on ait eu si grand tort de chercher un Trésor à Montmartre, & il veut bien qu'on sçache qu'il n'a pas tenu à lui que ceux qui y travailloient, n'ayent continué. " Je leur » ai, dit-il., indiqué des singulari» tés, qui pouvoient les encoura» ger.... Il y avoit sujet d'espérer » qu'en remuant beaucoup de ter» res à quelque distance de-là on » trouveroit quelque sépulcre; & » si cela fût arrivé, on auroit pû » appliquer à cet évenement ce » qui se lit dans le Livre de Job;

les Sciences & des beaux Arts. 1235

(3. 21. 22.) *Quasi effodientes Thesaurum, gaudent vehementer, cum invenerint sepulcrum.* „ Il exhorte ensuite ceux, qui cherchent les Trésors dans les entrailles de la Terre, de prendre garde à toutes les Inscriptions énigmatiques, qui peuvent se trouver sous leurs yeux; surquoi il cite un fait assez singulier, rapporté par un bon Auteur. Un homme, qui sçait chercher si sçavamment, mériteroit bien de tirer de ses recherches d'autre fruit, que l'honneur stérile, qui lui en revient.

ARTICLE LV.

L'OPTIQUE DES Couleurs, fondée sur les simples Observations, & tournée sur-tout à la Pratique de la Peinture, de la Teinture, & des autres Arts Coloristes. Par le R. P. Castel J. A Paris, chez Briasson ruë Saint ... à la Science in-12. 500. *p.* 1740.

IL y a quelque tems, que nous annonçâmes le Projet de cet

Ouvrage. Il n'avoit alors qu'une Partie. Il en a deux aujourd'hui. Son Titre n'indique que la premiére. L'Auteur ayant peu de goût pour les ſiſtêmes d'hipothéſes, ne vouloit point toucher à la partie phyſique & conjecturale des Couleurs, n'ayant rien de mieux à dire à cet égard, que Deſcartes & Newton, & étant fort éloigné de ſouſcrire aux hipothéſes de ces deux grands hommes.

Deſcartes n'avoit donné que ſes idées perſonnelles en ce genre, & de pures imaginations. Newton avoit donné aux ſiennes un air d'expérience. Le Pere Caſtel a toujours fait profeſſion de tenir une eſpéce de milieu entre ces deux extrémités, ne ſe défiant pas moins de ce qu'on appelle Expériences chez les Newtoniens, que de ce que les Cartéſiens qualifient bonnement d'hipothéſes.

Les Expériences recherchées, artificielles, difficiles, apprêtées, ſont toujours ſuſpectes. On les interprete comme on veut, on les retourne

tourne comme on veut, on les fait comme on veut. L'Art, l'Artiste y répond toujours pour la nature. Le P. Castel ne fait cas dans le Raisonnement Philosophique, que de l'Histoire de la Nature & des plus simples Observations que tout le monde peut faire, & que tout le monde fait avec lui, & a faites avant lui. Il distingue l'Artiste du Physicien. L'Artiste est Témoin, le Physicien est Juge. On ne peut être Juge & Partie, sur-tout dans sa propre Cause. L'Artiste voit les choses de trop près, & s'entête volontiers de son premier coup d'œil.

La seconde Partie de l'Ouvrage dont nous parlons, fournit une preuve, à jamais mémorable, des sophismes réciproques que fait le Physicien à l'Artiste, & l'Artiste au Physicien; lorsqu'ils sont unis de trop près. Y a-t-il dans toute la Physique, rien d'éprouvé comme les fameuses Expériences d'Optique de M. Newton? Et les voilà cependant ces Expériences & ces

prétendus faits, convaincus d'illusion & de faux.

M. Newton a constamment vû, & mille autres ont revû avec lui, sortir sept couleurs immédiatement du Prisme. Or le Pere Castel d'après M. D. démontre, qu'il n'en est jamais sorti que trois ou quatre au plus. Que n'a point fait M. Newton pour décomposer le verd, & pour l'établir indécomposable? Les Observations le surprennent au moment de sa composition, & fort avant même. Le Prisme, selon Newton est un crible, un filtre, un tamis qui analyse les couleurs en primitives & élémentaires. Selon la nouvelle Optique cette prétenduë analyse est bien plûtôt un synthese, & ce tamis un gros sas qui confond tout. Pour le moins Newton a mesuré les angles de réfrangibilité & de réfraction, qui sont tout-à-fait de sa compétence, & font tout le fonds de son sistême? Pas un mot de rapport entre ces angles & ceux des nouvelles Observations, qui vont jusqu'à fai-

re douter, que M. Newton en ait mesuré aucun.

Les Couleurs sont un des grands objets de la Physique moderne : mais elle a trop voulu les deviner, s'arrêtant peu aux effets ; & volant tout d'un coup aux causes. Il falloit au moins bien reconnoître le sistême sensible, pour reconnoître le sistême insensible de la chose. Peut-être n'est-ce qu'une curiosité inutile & défenduë, de vouloir expliquer les Couleurs. Mais il nous importe sûrement de recueillir avec soin, tout ce que la nature nous en étale au grand jour, pour aider à la perfection de nos Arts.

Les Couleurs naturelles, substantielles & maniables des Plantes, des Fleurs, des Fruits, des Animaux, des Métaux, des Minéraux sont à notre portée & à notre usage. C'est par-là que la nature nous rit & nous charme. C'est par-là que l'Art a droit d'imiter, de fixer, d'embellir la nature. Les Philosophes ont dédaigné ces Couleurs, trop terrestres à leurs yeux, crai-

gnant même de s'avilir, en jettant un regard ſur l'Attelier d'un Peintre ou d'un Teinturier.

Elevés au-deſſus de la terre & des ſens, Newton, Deſcartes & les autres, d'accord peut-être en ce ſeul point, n'ont porté leurs yeux & leur eſprit que ſur des Couleurs céleſtes, immaniables & preſque incorporelles : ſur celles des nuées & de l'Arc-en-Ciel ; ne conſentant à tourner leurs regards ſur la terre que pour y trouver les mêmes Couleurs, dans un Priſme ou dans de goûtes d'eau.

« Je me ſuis ſur-tout attaché » *dit le Pere Caſtel*, aux Couleur » ſubſtantielles & uſuelles des Pein » tres, des Teinturiers & de toute » ſortes de Coloriſtes ; n'aiman » gueres une ſimple ſpéculation » qui n'eſt d'aucun uſage pour l » ſociété civile ; & me défiant de » Expériences perſonnelles, qu'u » ou deux ſçavans Artiſtes for » avec beaucoup de recherche, & » avec une adreſſe apprêtée dar » leur cabinet. »

L'aveu que fait cet Auteur, peut donner un peu à penſer aux Phyſiciens, qui veulent tout expliquer. Il avoue que plus il a connu les Couleurs pour les avoir beaucoup étudiées & bien remaniées & retournées de tous les ſens, moins il a été tenté d'en deviner le ſiſtême ſecret, les cauſes inviſibles, les principes primitifs, ne trouvant du reſte rien qui s'y rapporte aux hipothéſes de Deſcartes ou de Newton, qui par là ſe trouvent n'avoir connu les Couleurs, ni par leurs cauſes, ni par leurs effets.

Il s'eſt donc borné ſagement lui-même à nous dire, ce que c'eſt que le blanc & le noir, le rouge, le violet, le jaune, le verd, le bleu, & tout le détail des Couleurs, auſſi loin qu'il va & qu'il peut aller: A les définir, à les diſtinguer, à les caractériſer, à les arranger par claſſes, par genres, par eſpéces; à les comparer, à les combiner, à les nombrer en un mot, ſe picquant uniquement en effet d'en faire des dénombremens exacts & réguliers.

La perfection de l'Anatomie, n'a-t-elle pas été pour un *Verebien*, pour un *Heister*, à nous donner de pareils dénombremens des Os, Membranes, Veines, Artères, Glandes, Nerfs, Muscles, Viscéres & autres parties du Corps Humain? Le plus haut point de la Botanique, n'est-il pas chez M. de Tournefort de faire la même chose pour les Plantes? Et les grands résultats des Découvertes Astronomiques ne sont-ils pas chez les Riccioli, les Cassini, les la Hire, des Catalogues d'Etoiles, des Tables des Mouvemens Planetaires, des Listes des Phénomenes céleste?

Le Pere Castel s'est proposé un Problême, dont la généralité étonne un peu l'imagination : c'est de nombrer & de réduire en régle & en principes toutes les Couleurs possibles à la nature & à l'Art dans toute l'étendue de cet univers, par tout coloré & diversifié par les Couleurs. Il avoit d'abord proposé le Problême aux Peintres & aux Teinturiers; qui lui avoient assez

[redacted]

nement répondu, qu'il y avoit
inité de Couleurs exiſtentes
ibles, & que le nombre en
nnombrable.
t eſt innombrable pour quel-
qui ne fait qu'imaginer. Mais
ometre, le calcul à la main,
e juſqu'aux grains de ſable,
ivrent les rivages des Mers.
éſoudre le Problême propo-
n faut réſoudre un autre tout
evé; mais un peu plus ac-
. Il a fallu trouver le nom-
s ſons poſſibles dans la Muſi-
epuis le plus grave juſqu'au
gu, c'eſt-à-dire, depuis le
s juſqu'au plus haut; ou de-
plus ſombre juſqu'au plus

: la détermination de ce plus
& de cet aigu le plus élevé,
le difficile de la choſe. Le
eſt rendu, ſelon l'Auteur,
éſenté par un tuyau d'Orgue
nte-quatre pieds, & le der-
r un tuyau long d'une ou
gnes à-peu-près. L'Auteur
cependant que *dans les aſ-*

faires de pratique, on ne va jamais aussi loin, qu'on peut absolument aller.

Or lorsqu'on a les bornes des sons, les milieux ne sont pas difficiles à déterminer ; & ce n'est plus qu'une affaire de calcul. Les Couleurs ne sont pas si faciles à manier, ne l'étant pas de même à calculer. Car c'est un principe constant d'expérience & de pratique, qu'un tuyau qui est moitié d'un autre, fait son octave juste en montant, & qu'ainsi on n'a qu'à compter par moitié depuis 64. pieds jusqu'à une ou deux lignes. Ce qui donne 64, 32, 16, 8, 4, 2, 1 pied, 6 pouces, 3 pouces, 18 lignes, 9, 4 & demie ligne, 2 lignes & un quart, & une ligne encore si l'on veut. Ce qui fait 12 ou 13 octaves de sons possibles, qu'on peut fixer à 12 selon la maxime précédente.

Chaque octave contient 12 sons musicaux, appellés demi-tons. Car, passé le demi-ton, l'oreille ne distingue plus les quarts ni les tiers, & ne peut les apprécier & en sen-

érence précise ou la juste
oilà donc 12 fois 12, c'est
sons, tons ou demi-tons
lans la nature, & dans
e la Musique.
tes les analogies que le
el ne cesse depuis 15 ans
écouvrir entre le son &
, celle du nombre des
couleurs est la plus sin-
le trait général en est fé-
ne infinité d'autres traits
. Il y a 144 Couleurs
ntre le noir & le blanc,
ore résulte de deux prin-
eles aux deux dont ré-
me nombre de sons.
a Musique on distingue
ton. Le son est le nom
& absolu; & le ton est
écifique & relatif. Le son
a généralité d'autre ca-
e celui d'être grave ou
ore, ou clair; haut ou
on admet ou forme des
s précises de ton, de de-
diton, de triton, ou le
é dieze, de tierce, de
quinte &c. Chaque ton

même a son nom fixe, propre & distinctif; *ut*, *re*, *mi*, *fa &c.*

Suivant cette distinction il n'y a à proprement parler que 12 tons ou 12 sons toniques : & *re* est toujours *re*; *ut* est toujours *ut*, *sol* est toujours *sol*, soit qu'on les prenne dans le bas ou dans le haut, dans le grave ou dans l'aigu. Il y a donc 12 degrés de tons, & 12 degrés de sons ou de *grave-aigu*. Car 12 fois 12 font 144.

C'est dans les Couleurs que cette distinction est parfaite & très-sensible; le bleu est toujours bleu, soit qu'on le prenne dans le clair ou dans l'obscur: le verd de même, le rouge de même. La distinction est donc toute naturelle entre le *coloris* & le *clair-obscur*. Mais le rouge-brun differe du rouge-clair ou moyen par le clair-obscur, par le degré de clair & non par celui de coloris. Il y a quelques années que le Pere Castel a démontré les 12 degrés de coloris. Il en donne de nouvelles démonstrations, dans sa nouvelle Optique: mais il s'y at-

: ſur-tout à démontrer les 12
:s de lumiere ou de clair-obſ-
dont il n'avoit encore parlé
part.

. diſtinction du coloris & du
obſcur, eſt une découverte
:rne des Peintres. Les Philo-
s y ont fait peu d'attention.
. ont-ils ſouvent confondu ces
objets de la vûe, juſqu'à pré-
'e, que les Couleurs n'étoient
ı mêlange d'ombre & de lu-
:, de noir & de blanc, en un
le clair obſcur. Les Peintres
es contens de cette découverte
'ale, ne ſe ſont pas picqués de
uſſer & de l'approfondir. Ils
beaucoup parlé de coloris &
air-obſcur, ſans jamais les dé-
ni l'un ni l'autre, ſans les bien
ctériſer, ſans en déterminer les
s, les nuances, ni les rapports,
ı'eſt tout au plus avec le Pin-
qui n'a rien d'articulé à cet

n'y a d'articulé & de bien pro-
: dans les ſciences humaines,
: calcul. C'eſt par le calcul que

la Géométrie eſt la ſcience la plus préciſe & la plus lumineuſe. Et c'eſt par cela ſeul que la Peinture & les Arts Coloriſtes vont devenir des Arts tout géométriques. Il y a des ſiécles, que la Peinture étoit un Art géométrique du côté du deſſein. Le deſſein ne fait que la moitié de l'Art de la Peinture. Le coloris en eſt l'autre moitié, abandonnée juſqu'ici un peu au hazard, au goût, à l'œil, à la main.

Voilà donc ce ſecond objet de la Peinture, fixé déſormais & réduit en regle par un calcul très-précis. Il y a 12 degrés de coloris, 12 demi-teintes comme on dit; ces 12 jointes aux 12 teintes ou demi-teintes de clair-obſcur, font en tout 144 demi-teintes de couleurs préciſes depuis le noir juſqu'au blanc.

Mais ce ne ſont pas là toutes les réductions qu'en fait notre Auteur. Il réduit à trois couleurs ſimples & primitives les 12 degrés de coloris, & a deux tons ceux du clair-obſcur: faiſant voir, plus en détail qu'il ne l'avoit fait juſqu'ici, qu'a-

c du bleu, du jaune & du rouge, ı peut & comment on peut forer les 12 degrés du coloris; & ı'ensuite avec du noir & du blanc ıpeut de ces 12 degrés en faire 43 de toutes sortes de teintes posbles. De sorte qu'avec du bleu, ı jaune, du rouge, du noir & du lanc, on peut faire, par des re-.es certaines de calcul & de pratiue, toutes sortes de vrayes couurs.

L'œil dirige les Peintres & les Teinturiers dans leurs compositions e Couleurs. Mais il n'est peuttre pas inutile pour eux, & il est urieux pour tout le monde, de çavoir que le verd se fait de parties gales de bleu & de jaune; que le éladon se fait de parties égales e bleu & de verd, ou d'une parie de jaune sur trois de bleu; que e cramoisi résulte d'une partie de ıleu sur 4 de rouge; le violet cranoisi ou rouge de 3 parties de rouge sur 2 de bleu; le violet bleu de parties de bleu sur deux de rouge &c.

Ces proportions dépendent cependant tout-à-fait des drogues colorées ou colorantes dont on ſe ſert. L'Auteur fait connoître ces drogues, & donne même des regles & une eſpéce de tarif ou de balance pour en décider. Car il y a pluſieurs bleux, divers jaunes, & divers rouges. Et définir qu'il y a 3 couleurs primitives, bleu, jaune, & rouge, n'eſt preſque rien définir, au moins pour la pratique à laquelle l'Auteur rapporte tout.

Il y a l'inde, l'indigo, le tourneſol, l'outremer de Pruſſe, l'outremer tout court, la cendre bleuë, le bleu d'émail qui ſont tous des bleux, tous vrais bleux, dit-on, & par-là dit l'Auteur, tous ou preſque tous faux. Il y a la lacque, le carmin, le vermillon, le rouge-brun, la mine, l'orpin-rouge, qui ſont des rouges très-différens. Il y a l'ocre, le biſtre, le ſtil de grain, la gomme gutte, l'orpin, le jaune de Naples, la terre d'ombre même, tous jaunes fort diverſifiés. Or laquelle de toutes ces drogues eſt ou

le vrai bleu ; le vrai jaune, le rouge ? Peut-être aucune, la ure ne donnant rien de parfait ır nos usages, & laissant tou- ırs beaucoup à faire à l'art & à ndustrie de l'homme.

Le vrai bleu, le vrai rouge, le rai jaune ne sont peut-être qu'en dée pour nous, de même qu'il y a le beau idéal, le bon idéal, le vrai idéal, qui ne résident en substance qu'en Dieu & dans ses idées ; & dont toute l'adresse humaine ne peut qu'approcher ; comme les Géometres ne font qu'approcher de la quadrature du cercle.

Cependant comme on ne sçauroit trop fixer l'objet ; & qu'il faut enfin se proposer toujours un but, le Pere Castel se détermine à regarder le bleu céleste comme le vrai bleu, le couleur de feu comme le vrai rouge, & le jaune un peu couleur de terre, le jaune fade comme le vrai jaune. Et pour fixer aussi un peu les moyens en fixant la fin, il regarde le bleu de Prusse & l'outremer comme d'assez vrais

bleux, le vermillon rabatu de carmin ou de lacque, & le brun-rouge sur-tout avec un pareil rabat, comme le vrai rouge à-peu-près; enfin l'ocre ou le jaune de Naples, l'orpin même ou le stil de grain avec un petit rabat de terre d'ombre, comme l'approchant du vrai jaune.

L'Auteur propose de mêler tous les bleux en doses compétentes, pour en former un vrai bleu; tous les rouges pour former un rouge, tous les jaunes pour le jaune. Ces mêlanges, outre qu'ils attrapent mieux la couleur idéale, assurent mieux les couleurs, & les rendent plus capables de résister aux injures du tems; comme les mêlanges des métaux les rendent plus solides & plus durs. Cet Auteur propose encore de faire un *noir couleur* qu'il distingue du *noir noir*. Ce noir couleur est un composé de toutes les couleurs. Dans la Teinture le noir fait avec la galle & la couperose, est fort caustique & fort corrosif. Dans la Peinture les noirs de

es, ont la même malignité.
uis que les Teinturiers ont le
d'inde dont le fonds eſt bleu,
qui réellement contient en ſoi
rincipes de toutes les couleurs,
tofes noires, les chapeaux mê-
ſont plus doux, plus fins & d'un
leur uſage. L'inde devroit fai-
a baſe du noir couleur. De ſoi
eu eſt noir; & un peu rema-
il le devient tout-à-fait.
uſqu'ici il ne s'agit que des
es couleurs, des belles couleurs.
a des couleurs ſales, les fauſſes
eurs qui, pour la pratique au
ns, méritent bien autant d'at-
ion. La plûpart des couleurs
Tableau, ſont des couleurs
s, des couleurs fauſſes. Or elles
nt parce qu'elles doivent l'être,
ature ne prodiguant elle-même
ce qu'on appelle de fauſſes cou-
s. Peu prodigue des vrayes, ſur-
t des 3 primitives, des 5 toni-
s même, bleu, verd, jaune,
ge & violet, elle maintient ſa
eſſe immenſe par une profu-
de couleurs manquées, & ſe

réserve à briller & à étonner l'œil par une sage entente des belles couleurs.

Les Peintres qui prodiguent les belles couleurs, sur-tout l'outremer, le carmin, la lacque, le vermillon, fardent leurs Tableaux, & ne travaillent que pour le Peuple, pour la vogue, & non pour le vrai & pour l'immortalité. On diroit que la nature n'étale volontiers les belles couleurs, que dans les fleurs, pour un coup d'œil fugitif; ou dans les Coquilles qui les cachent toujours sous une enveloppe assez sale. Encore même la beauté n'y consiste le plus souvent que dans le contraste des couleurs fausses, ou dans de petits traits échappés & jettés.

C'est le mêlange des couleurs, qui les salit & les rend fausses. Et sur ce pied il n'y a absolument que 3 vrayes & belles couleurs, les 3 primitives. Deux à deux cependant le coloris se soutient. Le bleu & le jaune font les verds, au nombre de 3 qui sont des couleurs fort

r leur température même.
e & le rouge font les cou-
'or, les aurores, les orangés
t aussi leur beauté dans un
empéré. Et les rouges avec
ux font les violets qui bril-
ssi par le témpérament. Après
2 couleurs semi-toniques ou
2 demi-teintes, il n'y a abso-
nt plus de vrayes couleurs. Le
& le blanc qui les élevent au
bre de 144, les grisent & les
rent un peu.

Cependant ces 144 demi-tein-
passent & peuvent passer pour
vrayes & de pures couleurs.
ais dès que la troisiéme couleur
mitive entre dans le mêlange des
ux autres, la couleur est décidée
isse & sale, sans cesser d'être
nne, & devenant même meil-
ire par-là, pour enrichir la na-
e ou pour l'imiter. Si dans le
rd qui est composé de bleu &
jaune, on met du rouge, cela
t un faux verd, un vilain verd
me, qu'un peu plus de rouge tuë
it-à-fait. Dans les mains de la

nature cependant & dans celles d'un Peintre ce verd roux sale & vilain va par le contraste ou par l'entente, par l'harmonie en un mot, devenir un beau verd, un verd précieux. La nature seroit bien monotonique, si elle n'avoit qu'un verd pur & beau, à nous présenter par tout. Qu'on parcoure la plus belle Campagne ; on n'y trouvera pas deux brins d'herbe touchés du même verd, ni d'un vrai verd, qui ne soit que jaune & bleu.

Le Pere Castel compte jusqu'à 500 degrés de couleurs fausses. Car la Géométrie réduit le faux même & les erreurs aux loix du calcul. Cet Auteur laisse même entrevoir un plus grand nombre encore de couleurs d'un second & d'un troisiéme ordre de fausseté. Ceux qui ont crû qu'on appauvrissoit la nature en la ramenant à 144, à 12, à 5, à 3 couleurs, à une même, peuvent se rassurer, & continuer à livrer leur imagination à cette infinité de couleurs vagues, dont ils aiment à en-

richir l'objet de leurs yeux. Mais l'esprit ne doit être la duppe ni des yeux ni de l'imagination.

Le cercle des couleurs & des sons que l'Auteur démontre fort au long, est une chose neuve. Tout est circulaire, parce que tout est borné dans la nature. Si le sistême peu religieux des Physiciens infinitaires avoit lieu, tous les mouvemens, tous les phénomenes, toutes les natures des choses s'éteindroient ou se diversifiroient à l'infini. Le *nil sub sole novum* de Salomon, se rapporte à ceci. Il n'est permis qu'à la Géométrie d'être infinitaire ; elle a pour objet le possible : il est infini. Le Géometre même, dès qu'il devient Physicien, ne calcule plus que le fini & le très-fini, qui est l'objet propre de la Physique,

Les sons ont beau monter & descendre. C'est un cercle peu étendu qui rentre en lui-même à tous momens, *ut*, *re*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, *re*, *mi*, *fa &c.* Les couleurs ont les mêmes bornes ; nos sens, com-

me on voit, ayant tous la même étendue, parce qu'ils sont l'ouvrage de celui qui fait ici tout *in mensurâ, pondere & numero*; & parce qu'ils sont les organes similaires du même corps, & du même esprit. Le cercle des couleurs commence & finit au *bleu*, comme celui des sons à l'*ut*. C'est une spirale si l'on veut, & non un cercle : spirale au reste du 12 ou 13 degré. C'est-là une spéculation.

Pour revenir à la pratique, il y a quelques années que le Pere Castel a produit des modeles d'Ouvrages en laine & en soye, nuancés de coloris & de clair-obscur avec un adoucissement que le pinceau ne sçauroit bien sûrement imiter, surtout si en grand. Les Ouvriers ont commencé à se conformer un peu à ces modeles. L'Auteur en donne ici le principe & les régles démonstratives de calcul. Ces Ouvrages n'arriveront à leur perfection & à la facilité de l'exécution, que lorsque la Teinture atteindra à la sienne. Il faut pour cela une bon-

ne connoissance du coloris & du clair-obscur, c'est-à-dire, des 144 degrés, des 12 & des 3 primitifs.

Tout ce qu'on en donne ici, est à leur portée. On leur propose bien des perfections, ausquelles il leur est facile d'arriver. La Teinture est un fort bel Art, qui mérite bien que les Sçavans se réunissent aux Artistes en faveur du Public, dont elle fait l'ornement. Un des beaux projets de la nouvelle Optique, est de faire toutes les Teintures avec 3 cuves comme ils disent, c'est-à-dire, avec 3 couleurs. Ç'en seroit une autre utile & commode de teindre tout à froid. On propose aussi des cuves composées pour les couleurs mixtes, le verd, l'orangé, le violet &c.

Le comble de la perfection en ce genre, pour toutes sortes d'Arts coloristes, seroit la construction d'un cabinet universel de coloris & de clair-obscur. Il en faut voir l'idée & la composition dans cette Optique. Par ce moyen, quelque couleur qui se présentât dans la

nature ou dans les ouvrages de l'Art, on en trouveroit sur le champ la pareille dont on connoîtroit le genre, l'espéce, le degré, le caractére, la composition; & on pourroit l'imiter avec toute la précision possible. Ce seroit une école pour l'œil, & une récréation pour l'esprit.

Tout consiste dans quelques milliers d'échantillons, de tout degré de coloris & de clair-obscur, dont l'assortiment formeroit une ou plusieurs piéces de Tapisseries étalées avec goût sur les murs, sur les fauteuils, sur les canapés, sur les lits mêmes ou tout au tour; sans rien prendre sur le terrain d'un Appartement qui pourroit servir à tous les autres usages de la vie civile, en devenant dans sa surface même une école pleine de science, autant que de curiosité.

N'est-ce pas ce qu'on aime dans le monde? Une science superficielle? Rien n'est plus naturel que ce goût: & les Sçavans pour leur propre utilité, doivent en ceci se pré

ter à l'utilité du Public. Le Public n'a ni le goût ni le loisir, de cultiver les sciences profondes. Heureusement pour lui, il n'y a rien de profond, qu'on ne puisse rendre superficiel, en le remaniant un peu, en l'étendant, en le développant; comme la pâte, la cire, le plomb même, le cuivre, le fer, l'or, qu'on étend en feuilles aussi minces, aussi superficielles qu'on veut, en faveur de mille usages superficiels du Public.

Mais en travaillant en bons Citoyens pour le Public, les Sçavans qui tournent la profondeur de leur science en surface, travaillent pour eux-mêmes. *Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter.* La profondeur des sciences, n'est bonne qu'à nourrir l'orgueil. L'orgueil est quelque chose d'odieux dans la société. C'est une espéce de monopole de gloire & de science. Une science superficielle ne nourrit tout au plus que la vanité. La vanité n'est point si contraire au bien commun. Il seroit mieux sans doute que le bien

le taisent au moins par vanit
Dieu tirant toujours le bien du r
quel qu'il soit, & les hommes r
mes retirant leur bien propre d
mal en quelque sorte mitigé;
l'orgueil tourné en vanité, de l'
vie tournée en émulation, de
colere dégénérée en vivacité, de
paresse en loisir, de tous les ex
en un mot remplacés par de simp
défauts.

Il y a long-tems qu'Horac
donné à tous les Ecrivains la ré
de mêler l'agréable à l'utile. *Om*
tulit punctum qui miscuit utile dı
La matiere des couleurs est de
les où ce mélange doit le mi
réussir. De soi l'agréable s'y tr

ondeur à la surface, par le dé-
nbrement des couleurs; par leur
finition, par leur résolution en-
& leur composition; jusqu'à en
mer des Cabinets; des Appar-
nens gracieux & superbes, qu'un
u d'entente peut même élever à
nouveau dégré d'utilité, & sur-
ut d'agrément, selon le nouveau
ojet d'une nouvelle Musique,
nt il n'est pourtant question dans
t Ouvrage qu'indirectement;
oiqu'il y soit tout-à-fait ques-
n de l'harmonie des couleurs.
r l'harmonie ne consiste que
ns le nombre & dans le rapport,
tant dans sa notion correcte, que
cord ou l'union de divers objets
atifs & homogenes.

ARTICLE LVI.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

DE LYON.

LE quatriéme de Mai l'Acadé-mie des Beaux Arts tint sa Assemblée publique. M. de Ruo Président ouvrit la séance par Discours suivant.

MESSIEURS,

Ce n'est pas précisément pou répandre le goût & l'amour d Sciences qu'on a établi dans l Académies l'usage des Assemblé publiques. Un avantage plus soli encore fait ouvrir au Public l portes de ces aziles des Beaux Ar

y est admis pour décider de nos Recherches, pour applaudir à nos succès, pour juger si nous sommes des Citoyens inutiles, & si nous formons un Corps précieux à la société.

Vous le sçavez, Messieurs, nous ne cherchons dans nos travaux que les plus solides avantages, par la perfection des Arts. Je ne craindrai pas, autorisé par l'usage, d'en convaincre le public en rapportant le détail des fruits de nos veilles, le produit de chaque jour académique, l'Histoire de nos occupations depuis le douziéme de Décembre 1739. jour de notre derniére Assemblée publique.

Réflexions sur une Aurore Boréale qui a été apperçûe dans le Wirtemberg vers la fin de cette derniére année. Ces Réflexions nous ont été envoyées par M. Moeglin, Médecin à Tubinge, & Académicien honoraire parmi nous.

Mémoire sur la nécessité des Proportions dans l'Architecture, accompagné des Desseins de différentes Egli-

ses de Rome, levés par l'Auteur même, (a) *tels que Saint André de Laval, Saint Ignace, S. Charles du Cours.*

Ces Desseins, & la Dissertation tendent à faire voir que les Proportions dans l'art de construire ne sont rien moins qu'arbitraires. Cette vérité ne l'est pourtant pas universellement dans la pratique; on voit des Monumens Publics (b) réparés depuis peu de jours, qui malgré leur magnificence, nous apprennent que l'ignorance donne au hazard des leçons d'Architecture, & qu'on les suit en aveugle, au mépris des regles les plus certaines.

Nous avons déja fait part de *la Vie du Comte de Marsigly* écrite par Dom *Hebert Quincy* de l'Académie de l'Institut à *Boulogne*, & l'un de nos Académiciens Honoraires, qui nous l'a envoyée.

Cette Vie, Ouvrage encore Manuscrit, indépendamment des traits qui caractérisent l'homme de condition, l'homme guerrier, nous

(a) M. [illegible]

(b) Place Confort.

fourni la lecture de plusieurs morceaux qui font honneur à l'Académicien.

Observations exactement faites en différens endroits de cette Ville, des variations surprenantes du Barometre, lors des grands vents qui se firent sentir dans le mois de Décembre de l'année derniére.

Un Académicien a fait part à l'Académie d'une Lettre que lui a écrit un Médecin étranger sur les propriétés du Fer, par rapport à différentes Maladies.

Discours sur le tempéramment dans l'accord des Instrumens de Musique; sur la théorie duquel l'Académicien prétend que le sieur Rameau lui-même n'a rien déterminé.

Ce Mémoire est accompagné d'un Instrument imaginé par l'Auteur, pour arriver à une pratique sûre dans l'accord, il lui a donné le nom *de Phtongometre*, ou *Mesure du son.*

Mémoire sur la Serrurerie avec une Explication de toutes les parties qui en forment le Méchanisme.

Cet Ouvrage, qui fait partie ‹
celui que nous avons entrepris ſ
l'Hiſtoire des Arts, eſt accomp
gné de pluſieurs Obſervations pr
pres à rendre les Ouvrages en F
plus ſimples & plus faciles à tr
vailler : c'eſt en effet l'objet &
plan de cette entrepriſe partic
liere.

Obſervations Météorologiques f
tes à Lyon pendant l'année 1739.
comparées à celles faites à Toulon pe
dant la même année.

Remarques ſur les différentes con
tructions des Barometres, & ſur leu
différentes inégalités.

Obſervation de l'Eclipſe de Lu
arrivée le 13. *Janvier* 1740.

Nous en étions là dans nos tr
vaux Académiques, lorſque M
de Fleurieu (*a*) voulut bien les pa
tager avec nous. Ce jour heure
ne nous laiſſa rien à déſirer po
le luſtre de cette Académie : e

(*a*) M. de Fleurieu eſt Prévôt des
chands, & Commandant de la V
l'abſence du Gouverneur.

s'applaudit de voir compléter le nombre de ces Membres par un Magiſtrat qui fait le bonheur de la Ville, par ſon intégrité, par ſa vigilance, & par l'heureux don de gagner tous ceux qui l'approchent. Cet illuſtre Académicien a ſçû de tout tems allier des fonctions importantes & continuelles avec l'étude des ſciences ; elles ont toujours fait ſes délices ; il en eſt à préſent l'ornement : s'il a obligation aux Lettres de cette politeſſe d'eſprit, de ce goût ſûr & éclairé qui s'allient admirablement dans lui avec les lumiéres les plus étendues, avec le diſcernement le plus fin, les Lettres lui ont obligation à leur tour de l'émulation qu'il inſpire aux Sçavans par ſon exemple, & par l'approbation qu'il donne à leurs ſuccès. Celle qu'il a donnée aux Ouvrages ſuivans, nous répond des ſuffrages du Public.

Mémoire écrit en forme de Lettres ſur l'origine & la formation des Couleurs rapportées aux Fleurs & aux Papillons, ſoutenu d'une comparaiſon

de la conduite de la nature dans la végétation ; avec les opérations Chimiques.

Ce Discours doit être suivi d'autres Recherches dont la perfection des Teintures sera l'objet.

Diverses Observations de la déclinaison, & inclinaison de l'Aiguille aimantée faites à Toulon.

Observations d'une Aurore Boréale qui y a paru ; & de l'Eclipse de Lune du treiziéme Janvier dernier dont il a été déja parlé.

Le tout joint à une Description de l'Instrument dont se sert l'Académicien (Hydrographe de sa Majesté) pour mesurer la quantité d'eau qui tombe toutes les années.

Un Académicien a fait part à l'Académie des Lettres que lui a écrit M. Duhamel (a) sur plusieurs articles concernant les matiéres que nous traitons dans nos Assemblées, indépendamment des sujets attachés à chaque classe particuliére.

(a) De l'Académie Royale des Sciences.

Le même Correspondant à Toulon nous a envoyé une Description du Cabestan dont on se sert sur les Vaisseaux, avec le détail des inconvéniens ausquels assujettit son usage, & les différens projets qui ont été tentés jusqu'à présent pour les éviter.

Plusieurs d'entre nous remplis du sujet, travaillent chacun en particulier, & ont promis de ne point se communiquer leurs Ouvrages qu'après qu'ils les auroient envoyés à Paris, avec les précautions ordinaires.

Discours sur l'Art des Fondeurs, particuliérement par rapport à la fonte des Cloches, avec des Calculs Géométriques des proportions nécessaires pour déterminer les différens sons. L'Auteur fait voir quelle doit être la proportion du battan ou batail, en raison avec une Cloche, la différente configuration des Cloches à la Françoise, & à l'Italienne; & il nous a donné le modele d'une Cloche à la Françoise fondue exprès, & qui sert de preuve à sa Dissertation.

principaux articles de l'idée
rale de Physique qu'a don
même Académicien.

Recherches Historiques au
d'une Source Vitriolique curie
est à quelques lieues de cette
Ces Recherches seront bien
suivies de la partie Physiqu
découvrira l'analyse & les pr
tés des Eaux de cette Source.

Des dons de la nature q
excité l'attention, & la cu
des Sçavans éloignés, ne pe
être placés sous nos yeux, san
riter de notre part encore plu
tention.

Mémoire accompagné du

teur de cette invention, une personne pourra suffire désormais à un travail qui en occupoit un grand nombre autrefois, dans une Maison où il ne sçauroit y avoir trop d'Ouvriers. L'Auteur a été animé à cet Ouvrage par celui de Messieurs les Recteurs de cette Maison, préposé à cette partie, & qui le premier a senti les inconvéniens d'un travail multiplié. On ne peut que louer le zéle de l'un & de l'autre.

Mémoire & Explication d'une Machine propre à faire tailler sur le Tour toutes sortes de Vis quelleque soit la distance entre leurs helices, à gauche comme à droite, sans le secours d'aucun mandrin.

L'Auteur de ce Mémoire versé dans l'Art du Tour, dont il sçait se faire un amusement aimable, n'a pas crû devoir produire un garant plus infaillible de son idée que l'exécution même.

L'on ne croit pas que ce moyen de les perfectionner dans un point qui leur est aussi essentiel, se trouve

ni dans l'Ouvrage du Pere Plumier, ni dans aucun autre sur ce sujet.

Mémoire en forme de Lettres contenant la Description, ou Voyage de Naples en partant de Rome. Tout ce qui peut intéresser la curiosité soit sur la route, soit dans la Ville qui en est le terme, se trouve décrit & acompagné de Remarques sur chaque objet particulier. Elles sont l'Ouvrage d'une profonde connoissance de l'Antiquité, d'un goût perfectionné, d'un discernement éclairé, d'un esprit vrai.

L'Académicien Voyageur (*a*) en écrivant, pour ainsi dire, d'après les lieux, & les objets mêmes, n'a eu à emprunter des Relations les plus modernes que l'occasion de relever bien des fautes échapées ou au défaut de lumiére, ou au manque de fidélité dans les faits.

Introduction à la Physique de Newton, propre à bien faire connoître ce Philosophe, & à mettre en état de

(*a*) M. de la Monce.

juger qui sont les mieux fondés; ou Newton dans son sistême, ou ses adversaires dans leurs objections.

Le sistême de l'attraction, qu'il faut se donner garde de vouloir considérer dans un point Physique, est, comme l'on sçait, le premier sujet de méditation qui se présente dans cette Physique, & par conséquent dans son Introduction. Nous renvoyons à la lecture de cette Ouvrage, sans en rien dire de plus : il est des sujets dont la simple esquisse ne peut donner aucune idée.

L'Ouvrage sera continué par l'Académicien dans le même goût.

Mémoire sur la théorie des Cadrans Solaires, & la pratique d'un Instrument inventé par l'Académicien pour tracer toutes sortes de Cadrans, & trouver les hauteurs, avec une application des régles de la Gnomonique à la position des différens points de la Terre sur les Cartes Géographiques.

Recherches sur la cause des Vents, leur nombre, leurs avantages, les différens Pays dans chacun desquels un Vent particulier regne.

Il faut convenir que dans une partie de ce Mémoire l'Observateur curieux goûte plus de satisfaction que le Philosophe. Ces Recherches seront suivies d'une Explication curieuse des autres météores, nous attendons aussi du même Académicien l'Histoire des Courans, il ne sçauroit la refuser à nos souhaits.

Petit Entretien sur les trois sortes de Beaume du Pérou, auquel est joint un dessein crayonné de l'Arbre qui le produit, & que les Indiens appellent Zilo, *ou* Gomorra-Zilo ; l'Académicien a mis sous nos yeux un Coco plein de l'espéce de Beaume qu'on appelle Beaume sec, & qui a distillé de l'Arbre.

Voilà, Messieurs, le détail des Ouvrages qui nous ont occupés depuis cinq mois ; le fond sur lequel nous travaillons est inépuisable, & toujours également fécond ; aussi les fruits qu'on en recueille, bien différens des productions de la nature, dépendante de la vicissitude des saisons s'offre toujours avec une éga-

le abondance aux yeux d'un Sçavant, & l'invitent à des recherches plus profondes. Cet attrait n'eſt pas le ſeul qui nous guide dans nos études, nous les dirigeons vers un objet plus réel & plus effectif, je veux dire la perfection des Arts, pour la commodité & l'avantage de la ſociété, c'eſt pour cela que ſuivant un Réglement établi parmi nous, M. le Secrétaire eſt engagé de procurer la lecture des Ouvrages de l'Académie à ceux qui ſouhaitent de les voir ; ſi ce ſoin eſt un aſſujettiſſement, ſon zéle pour tout ce qui eſt devoir Académique, ne lui permet pas de s'en appercevoir.

Enſuite M. Albouy fils a lû une Diſſertation dans laquelle il a tâché d'établir, que le Nitre qu'on appelle Aërien étoit purement imaginaire. Après une courte explication de l'analyſe du Nitre, une connoiſſance des lieux d'où on le tire, & de ſes prétendus effets, l'Académicien a réunit toutes les preuves, qui paroiſſent concourir

dans ce siſtême pour détruire l'exiſtence d'un Nitre Aërien, il a employé à ce ſujet pour preuve la diſtillation de l'eſprit acide, & a ſoutenu dans ſon Diſcours que l'air ni la terre ne ſe régénéroient point en nouveau Nitre, & que la chaleur du feu n'exaltoit point les ſels.

M. l'Abbé de la Croix a auſſi lû un Diſcours ſur les Volcans.

Il s'eſt attaché à diſcuter les objets qui ſuivent:

Quand eſt-ce que le Mont-Véſuve à commencé de s'enflammer?

Y-a-t-il eu des interruptions? Et pendant les interruptions le feu s'eſt-il éteint?

Le Mont-Véſuve n'a-t-il jamais changé de forme?

De quelle nature eſt la matiére qu'il jette?

Comment peut-elle s'enflammer?

Comment eſt-elle lancée au-dehors?

Se reproduit-elle?

Y-a-t-il une communication entre les Volcans?

Le feu central est-il nécessaire pour les produire ?

Ces différentes recherches que la vûe des lieux mêmes a inspirées à l'Académicien, ont donné lieu à un sistême qu'il a présenté sur les Volcans, & qui paroît opposé à tous ceux que les Physiciens ont imaginés jusqu'ici.

DE PARIS.

De Opinionis Imperio, Oratio habita in Regio Ludovici Magni Collegio Societatis JESU, ab Ægidio Anna Xaverio de la Sante, ejusdem Societatis sacerdote. Lutetiæ Parisiorum, sumptibus Joannis Barbou, viâ Jacobeâ 1740. in-4°.

On le dit ordinairement, & il est assez vrai, que la plûpart des hommes vivent d'opinion. Ils sont tellement faits pour se laisser conduire, que contre la raison, contre leurs lumiéres, contre leurs intérêts, du moins sans lumiéres & sans réfléxion, ils se livrent au joug incommode, bisarre, souvent

semble justifier. L'âge q
vroit au moins faire plac
se, & la rétablir dans
mais on pousse bien au
bornes le privilége préte
jeunesse, & jusque dan
ment le plus inviolable,
à la mode l'emporte trop s
les saintes Loix, que pre
Raison & la Religion. La
en se rapprochant de l'en
reprend la foiblesse, & l'a
ment à l'Empire de l'Op
La Cour, la Ville, l
la Noblesse, le Camp, le
tout plie sous sa dominat
est de ces Opinions domi

ſité qu'elles impoſent. De-là ces tyranniques Loix du Jeu, du Luxe, de ce qu'on appelle l'Honneur, auſquelles on ſacrifie ce qu'on a de plus cher ; les biens, la fortune, la conſcience, la vie : car tels ſont les tributs qu'on paye à l'*Opinion*, cette impérieuſe *Reine du Monde*, ainſi que l'appelle un Auteur Italien. Envain la Loi de Dieu & celle du Prince conſpirent à réprimer cette barbare fureur, qui fait courrir de ſens froid à la mort, pour le plus léger ſujet : l'Opinion parle ; elle eſt obéïe, & ces ſages, ces utiles Loix ſont mépriſées.

De ces Opinions de conduite & de pratique, l'Orateur paſſe aux Opinions de jugement & de ſpéculation. En effet, plus puiſſante que les Souverains du Monde, l'Opinion exerce ſon Empire juſque ſur les eſprits. Et avec quelle autorité ne l'exerce-t-elle pas ? Quelle chaleur à défendre le parti qu'on a embraſſé ? Quelles guerres dans les Ecoles, & parmi les Sçavans, pour des Opinions même très-peu inté-

reſſantes ? On conçoit aiſément que l'Orateur a eu un vaſte champ : mais il a ſçû ſe preſcrire des bornes dans une matiére qui n'en a preſque point.

La foibleſſe & l'inſtabilité ſont les qualités propres & naturelles de l'Opinion : c'eſt notre imprudence, notre pareſſe, notre ignorance, qui donne tant de force & d'étendue à ſon pouvoir. Qu'eſt-ce, dit le P. D. L. S. qui cauſe les révolutions & la chute des Empires ? La foibleſſe du gouvernement, les diſſentions inteſtines, & l'audace des rébelles ; enfin une force étrangere, ſupérieure, & qui y établit ſa domination. Mais ce qui précipite leur ruine, c'eſt le concours de toutes ces cauſes. Or elles s'accordent toutes à détrôner l'Opinion. Un Empire établi ſur de ſimples apparences, ſur de vains préjugés, ſur des probabilités combattuës par autant ou plus de vraiſemblance, ne peut avoir une durée ſtable & ſolide. L'Orateur fait voir ici la foibleſſe des Opinions, par les

:es que leurs Auteurs em-
. la dissimuler. Il rappelle
oats si connus d'Opinions
'pinions, de Sectes contre
utre source de leur mutuel-
ence ; ces jugemens divers
rte sur les Ouvrages d'es-
e goût, ces sentimens op-
· les objets de la Philoso-
nt le choc ébranle le Trô-
)pinion, & prépare sa rui-
n la puissance étrangere &
se qui l'acheve, c'est la
dans les matiéres de sa
ice, & la Foi, dans celles
assent ses lumiéres. Car de
, pour se garantir des illu-
l'Opinion, au doute in-
Sceptiques, & à la suspen-
érale des Anciens Acadé-
, c'est donner dans une
lus pernicieuse, & moins
ole que celles où l'Opinion
ager,
les éviter ces erreurs, de
Philosophes, dépouillant
gés des siécles précédens,
pect aveugle qui captivoit
s sous le joug des vieilles

Opinions, ont consulté la raison, étudié la nature; & joignant l'expérience à la méditation, ils ont dissipé le prestige: &, s'ils n'ont pas remporté une pleine victoire, ils y ont du moins frayé le chemin, en apprenant aux hommes à ne se rendre qu'à l'évidence, partout où elle a lieu, comme ils doivent céder à l'autorité & à la foi, en ce qui appartient à la Religion. Tel est le précis simple serré d'un Discours qui a été bien reçû, & dont on a demandé l'impression.

Les Pleurésies, les Péripneumonies, Fluxions, Inflammations, & autres Maladies de la Poîtrine sont si communes, & toujours si dangereuses, qu'il importe infiniment d'en bien connoître les causes, les symptômes &c. & sur-tout la curation. Malheureusement l'année 1735. remplit tellement de ces sortes de Maladies l'Hôpital Militaire de *Valencienne*, que le Médecin de la Maison n'eut que trop d'occasions de s'instruire. Il ne les manqua pas, & sçut en profiter pour l'utilité publique. L'expérien-

ce du mal est un bien ; & ce qui est funeste à une partie, tourne à l'avantage du reste de la société. Les épreuves se renouvellent tous les jours, & ce n'est pas fautes d'exemples, si l'on ne réussit pas mieux à sauver, ou plûtôt à prolonger la vie des hommes : c'est la nature du mal, & la condition de l'humanité. Cependant les réfléxions & l'usage donnant toujours de nouvelles lumiéres, qu'on peut, & qu'on doit mettre à profit : ce sont ces Réfléxions, & les Observations du Médecin dont nous venons de parler, qui ont produit le *Traité de quelques Maladies de la Poitrine, avec leur Diagnostic, Pronostic, & Pansement, fondés sur les Observations & les préceptes des plus habiles Médecins, dont on rapportent les Aphorismes. Par G. F. Crendal, Medecin de l'Hôpital Royal de Valencienne. A Paris, chez Jacques Clousier, ruë S. Jacques, aux Armes de France* 1739. *vol.* in-12.

Grégoire Dupuis, ruë S. Jacques à la Couronne d'Or a mis en vente une nouvelle édition de la

à Paris, chez le même Librair
ne faisoit alors qu'un volume
compasation faite de la différe
de caractére, qui est plus gros c
cette seconde édition, nous cro
qu'elle est augmentée de moitié
en pourra juger par ce que r
allons dire des augmentations qu
le contient, en attendant que r
rendions compte des changeme
qui ont été faits dans la substa
même de l'Ouvrage.

La première édition étoit déd
à M. l'Abbé d'Auvergne, nom
à l'Archevêché de Vienne, aujo
d'hui Cardinal. La seconde l'e
Monseigneur le Duc d'Orléans.

oit, 1°. d'avoir affecté de mettre les difficultés des Déïstes dans le plus grand jour, & d'avoir passé légérement sur les réponses. 2°. D'avoir donné lieu de soupçonner qu'il infirmoit l'autorité des Miracles. Nous ne doutons point que le Livre même, tel qu'il paroît aujourd'hui ne fasse beaucoup mieux son apologie sur tous ces points.

Le Discours Historique & Critique sur la méthode des principaux Auteurs, qui ont écrit pour ou contre le Christianisme depuis son origine; est considérablement augmenté. M. l'Abbé Houtteville y fait connoître quelques Ecrivains, dont il n'avoit point parlé dans la premiére édition.

Le premier Livre, dans cette édition n'avoit qu'onze Chapitres, il en a douze dans celle-ci, parce que le premier est coupé en deux. Mais nous avons trouvé des augmentations assez considérables dans le sixiéme Chapitre, dans le septiéme, dans le huitiéme, & dans le douziéme.

Le second Livre, qui contenoit neuf Chapitres, en a seize dans cet-

te nouvelle édition. Il y a mêr quelques changemens dans la d position des Chapitres. Ce Livr augmenté presque de la moitié coı pose tout le second volume.

Dans le troisiéme Livre, qui f le troisiéme volume, il y a deux nc velles difficultés des Déistes av leur réponses, & l'Auteur y a ajo té une Dissertation d'environ { pages sur les faux principes des I crédules, où il examine les div(sistêmes qu'ils opposent à la Re gion Chrétienne. Enfin la Tal des Matiéres est plus ample & p exacte, que dans la premiére é(tion.

La Vie de Philippe donnée dep(peu par M. l'Abbé *de la Tour*, ı pas empêché de publier une nc velle *Histoire de Philippe Roi de M cédoine, & Pere d'Aléxandre Grand. Par M. Olivier, de l'A(démie des Belles Lettres de M(seille. A Paris chez de Bure l'aîn Quay des Augustins, près le Pont Michel, à S. Paul* 1740. 2. v in-12.

Dans un Avertissement mis la tête de l'Ouvrage, on reconn(

que feu M. *Olivier* n'ayant pas eu le tems de le retoucher, *il pourroit n'être pas exempt de quelques méprises même essentielles, sans que personne en dût être responsable; parce que personne ne s'est crû en droit de toucher le moins du monde au fond de l'Histoire de PHILIPPE.* Telle qu'elle est néanmoins, elle doit passer pour un excellent morceau de l'Histoire Grecque, par le soin qu'à eu l'Auteur de s'instruire à fonds de son sujet, dans une lecture attentive des Anciens & des Modernes, qui ont pû lui fournir quelques lumiéres; par l'art de les employer habilement, avec légéreté, avec discernement, avec choix. Quant à son style, on a crû pouvoir se donner un peu plus de liberté, sans cependant y changer que fort peu de choses. Car quoiqu'un peu négligé (M. *Olivier* ne pouvoit s'assujettir au travail pénible & ennuyeux de limer un Ouvrage, & de lui donner cette correction apprêtée qu'exigent des Lecteurs délicats, plus occupés des mots & des phrases, que des cho-

ses) son style, dis-je, *ne manque ni de précision, ni d'énergie, ni même d'une sorte d'agrément.* Ces qualités ne sont-elles pas préférables à l'élégance étudiée, qui passe, & qui subit les révolutions de la langue ?

Les Notes courtes & précises que M. *Olivier* a répandues dans son Ouvrage, éclaircissent divers points de l'Histoire & des intérêts de la *Gréce*, & jettent, sans l'embarrasser, un grand jour sur la Vie de PHILIPPE.

On doit sçavoir gré à l'Editeur d'avoir joint à l'Histoire de ce Prince, qu'il publie, l'*Eloge* de M. *Olivier*, lû dans une Assemblée publique de l'Académie de *Marseille*, par M. *de Chalamont de la Vi-clede*, Sécretaire perpétuel. M. *Olivier* ayant passé toute sa vie dans la Province, & peu de ses Ouvrages ayant paru, avant celui-ci, imprimés, & confondus dans des Recueils de Littérature, étoit peu connu, & méritoit de l'être, par plus d'un endroit.

Le Discours préliminaire qu'il a

joint à ſon *Hiſtoire de Philippe*, eſt une preuve de ſon goût, & de la juſteſſe de ſa Critique. Le jugement qu'il y porte des Auteurs qu'il avoit lûs, pour compoſer cet Ouvrage, ne marque pas moins ſon application au travail, quand il étoit en humeur de s'y livrer, que la bonté de ſon eſprit à ſçavoir choiſir, & prendre ſon parti. Le caractére qu'il fait de ſon Héros met *Philippe* fort au-deſſus de la plûpart de ceux que l'Hiſtoire a le plus vantés; & l'Apologie qu'il oppoſe aux préventions, & aux idées peu avantageuſes qu'on s'eſt faites de la politique de ce Prince, pourroit réformer les jugemens de bien des gens moins inſtruits, que M. *Olivier*. Il voudroit qu'on s'en tint à celui de *Théophraſte*, de *Polybe*, & de *Cicéron*, & il donne au même tems la raiſon de cette préférence. *Théophraſte*, dit-il, *ſe connoiſſoit en caractérès, Polybe en grands hommes; Cicéron en devoirs.* « Théophraſte » appelle Philippe le plus grand » des Rois que les Macédoniens » ayent eu avant & après lui, non-

» seulement par ses Exploits, mais » par ses vertus. Polybe dit, qu'il » étoit moins grand par l'éclat de » ses victoires, que par l'usage qu'il » en sçavoit faire. Il ajoûte qu'il » devoit être toujours regardé com» me le bienfaicteur de la Gréce, » où son nom pouvoit encore beau» coup après sa mort. Cicéron, en » remontant aux principes des ac» tions, & en comparant les ca» ractéres d'Aléxandre & de Phi» lippe, dit que *le pere lui paroît » toujours grand, & le fils souvent méprisable.* (*a*) „ Si l'on souscrit au jugement de ces grands hommes, la gloire de *Philippe* n'aura rien à craindre de l'éclat plus éblouissant de celle de son fils, le *Grand Aléxandre.*

TABLE DES ARTICLES. du mois de Juin II. Partie 1740.

Art. L. Histoire de l'Eglise Gallicane, dédiée à Nos Seigneurs

(*a*) Alter semper magnus, alter sæpe turpissimus.

les Sciences & des beaux Arts. 1295
du Clergé, par le Pere *Fontenay*, de la Compagnie de *Jesus*. Tome IX. Page 1121
ART. LI. Lettre du Pere *le Mire* de la Compagnie de *Jesus* &c. au Pere Brumoy de la même Compagnie au sujet de l'invention du Zodiaque par M. *Pluche*. 1151
ART. LII. La Science des Médailles &c. Par le Pere Jobert, de la Compagnie de Jesus, nouvelle édition. 1187
ART. LIII. Lettre de M. *B*. Ingénieur &c. A M***. 1192
ART. LIV. Dissertations sur l'Histoire Ecclésiastique & Civile de Paris, suivies des plusieurs éclaircissemens sur l'Histoire de France. &c. Par M. l'Abbé *Lebœuf*. 1204
ART. LV. L'Optique des Couleurs, fondée sur les simples Observations, & tournée sur-tout à la Pratique de la Peinture, de la Teinture &c. Par le R. P. *Castel*, Jésuite. 1235
ART. LVI. Nouvelles Littéraires. 1264

Errata pour la I. Part. de Juin 1740.

PAge 942. lig. 22. que seul fruit, *lis.* que le seul fruit.

943. lig. 5. sont redevables, *lis.* ils sont redevables.

946. lig. 22. endrurci, *lis.* endurci.

1012. lig. der. *Galliconus*, lis. *Gallicanus*.

1032. lig. der. n'étoit autre chose, *lis.* n'étant autre chose.

1040. lig. 1. Brunchant, *lis.* Brunehaut.

1042. lig. 19. niservoit, *ôtez* ni

1051. dans la 1. Note Panei rel, *lis.* Pancirol.

1052. dans la Note c. 30. *lis* c. 31.

1055. dans la 2. Note c. 15. *lis* c. 35.

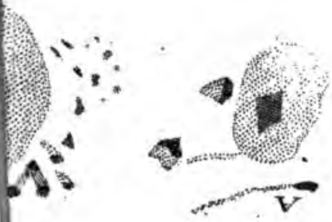
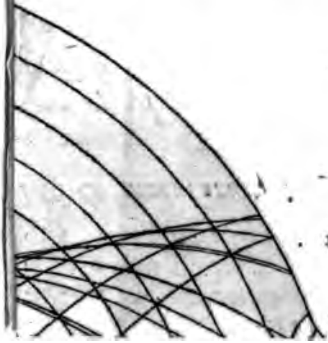
1058. lig. 8. des Gardiens, *lis.* des Gordiens.

1063 lig. 26. sa sagesse politique, *lis.* sage politique.

1067. lig. 11. sur les restes, *lis.* sur ses restes.

1068. lig der que ce fut ne, *lis.* que ce ne fût.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de la Veuve ROBUSTEL.